

9632

HARMONIE
 HYDRO-VÉGÉTALE
 ET
 MÉTÉOROLOGIQUE,
 OU
 RECHERCHES

SUR les moyens de recréer avec nos forêts la
 force des températures et la régularité des
 saisons, par des plantations raisonnées.

Cet ouvrage, médité pour le bonheur des campagnes, embrasse les correla-
 tions existantes entre les montagnes, les forêts et les météores; les tempé-
 ratures et les saisons; la régénération des sources, la repopulation des
 ruisseaux et des fleuves; l'assainement et la culture des marais; la fructifi-
 cation des grandes routes et des voies pastorales; avec quelques vues mor-
 ales sur les honneurs à rendre dans nos cérémonies funéraires à la natura
 humaine.

DÉDIÉ

AU PREMIER CONSUL

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

PAR F. A. RAUCH, ingénieur des ponts et chaussées.

2 vol. fig. broc. 9 fr.

Ray Book

TOME PREMIER.

O.B.

R241

v.1.

43770

A PARIS,

OK
7476
F8
R32
1802

Chez les frères LEVRAULT, quai Malaquais. ✓/

An X de la République.

1802!

National Oceanic and Atmospheric Administration

Rare Books from 1600-1800

ERRATA NOTICE

One or more conditions of the original document may affect the quality of the image, such as:

Discolored pages
Faded or light ink
Biding intrudes into text

This has been a co-operative project between NOAA central library, the Climate Database Modernization Program, National Climate Data Center (NCDC) and the NOAA 200th Celebration. To view the original document, please contact the NOAA Central Library in Silver Spring, MD at (301) 713-2607 x 124 or at Library.Reference@noaa.gov

HOV Services
Imaging Contractor
12200 Kiln Court
Beltsville, MD 20704-1387
April 8, 2009

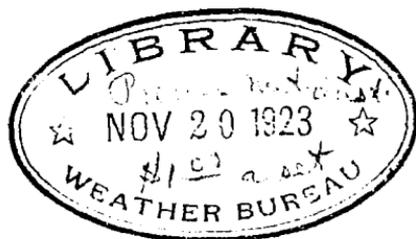
**LIBRARY
WEATHER BUREAU**

OB

R241

VI⁹⁶
43770

H A R M O N I E
H Y D R O - V É G É T A L E
E T
M É T É O R O L O G I Q U E .



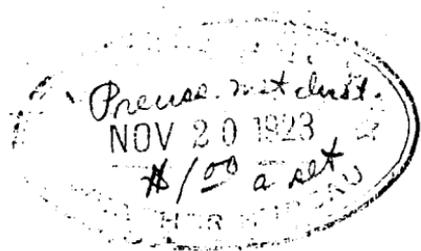


C. Monnet inv. del.

Dirigé par F.F. Yartou Place de l'Étréopole N° 18.

Terminé par Doyère.

La France régénérée, vous demande à recréer
cette belle nature sur toute sa surface.



CITOYEN PREMIER CONSUL,

Rome n'a été grande et illustre ; que sous ses consulats. La France s'élevant par votre génie militaire , rayonnante de gloire , du milieu des ruines de la plus étonnante révolution qui ait encore marqué dans les annales des peuples , entre dans ses lustres consulaires avec la perspective d'une destinée toute radiieuse de biens ! La sagesse n'ouvrira bientôt plus les bruyantes portes du temple de Mars , que pour montrer le puissant bouclier de la patrie

dans les trophées de nos victoires... Déjà les arts, les sciences et le vivifiant commerce, s'animent d'une vie nouvelle ; mais la grande, l'imposante nature, cette mère nourricière de tous les êtres, est affaissée par mille siècles de mutilations et d'outrages.

Nos belles montagnes sont dépouillées du brillant vêtement de ces forêts majestueuses qui les couvraient de leurs ombres protectrices et silencieuses ; les météores, déchaînés, ne s'annoncent plus que par des ravages et de sinistres sifflements ; avec le départ de nos antiques forêts sont dispa-

rus ces nombreux enfants de la nature , dont la fuite a terni le primitif éclat de la création ; les Naiïades de nos pères sont desséchées ; les ruisseaux ne s'écoulent plus qu'avec langueur ; les rivières sont , dans leur triste nudité , accompagnées de flétrissantes langes marécageuses ; les urnes de nos vieux fleuves ne versent plus leurs belles eaux que par intermittences , et nos canaux nautiques , menacés de s'éteindre , sont forcés de ravir les eaux nécessaires à nos cultures ; des vents , naguère inconnus , à qui les déboisements de nos montagnes ont donné une existence

moderne , ravagent aujourd'hui les plus riches bassins de la république ; l'inclémence croissante des températures et des saisons , arrête partout la volonté libérale de la nature ; la terre perd tous les jours un élément de plus de sa fécondité ; de son sein , dénaturé par nos contiueus outrages , sortent les cohortes de maladies qui viennent flétrir le brillant songe de la vie ; partout les arbres nourriciers sont enlevés aux campagnes découvertes , et bientôt les bois manqueront à nos constructions , à la préparation de nos aliments et à l'adoucissement de nos froids hivers.

La France , aujourd'hui la plus illustre région de l'univers , orgueilleuse de la force et de la noblesse du génie de son premier magistrat , est appelée , par sa position géographique et sa structure physique , à devenir aussi la plus fortunée portion de la terre ; toutes les climatures , tous les végétaux utiles du globe , peuvent devenir le domaine de la patrie des Français. Vous avez, Général-Consul , triomphé des légions ennemies de notre liberté et de notre grandeur ; mais la nature vous appelle à l'immortel triomphe de ses éléments , et à la conquête du bon-

heur des générations les plus reculées!.. Qu'à votre voix, que les échos des montagnes et des profondes vallées réfléchiront jusque vers la chaumière indigente et solitaire, notre sol se couvre de nouveau de ces monuments nourriciers qui doivent répandre partout la vie et la sérénité; que les vents, les pluies et les orages, rentrent dans le cercle de leurs fonctions primordiales; que les températures reprennent leur chaleur première, et les saisons leur route astronomique! Alors on verra la belle France prendre les couleurs et les charmes d'un autre Eden, et la nature se re-

lever avec cette majesté grande qui éleवास religieusement l'ame des premiers hommes... Alors on verra les ombres calédoniennes, assises sur nos beaux nuages, contempler, au bruissement harmonieux des météores, la nouvelle patrie des héros.

Plein de l'idée grande que la puissance de l'intelligence humaine est incommensurable, et rempli, citoyen premier Consul, de tout ce que vous avez déjà fait de grand, dans les premiers lustres de votre âge, j'ai esquissé mon *Harmonie hydro-végétale*, que je vous présente, avec l'amour et la confiance que m'inspire votre ar-

dente passion pour la plus grande prospérité de la patrie. Eloigné à 80 lieues des lumières de la capitale, confiné dans une solitude, abreuvé depuis trois ans de l'injuste disgrâce, tourmenté par une position amère, difficile et pénible, j'ai dû remettre le grand travail dont ce petit ouvrage n'est qu'une faible introduction, jusqu'au temps heureux où un consolant regard viendra me rendre à moi-même. . . .

INTRODUCTION.

LE 6 mars 1792, l'assemblée nationale ayant agité la question de l'aliénation des forêts, je crus, en bon citoyen, devoir adresser des réflexions, à ce sujet, à son président, et de lui observer surtout que les forêts ne devraient pas seulement être considérées dans leur état de *mort* et de *destruction*; mais principalement sous le rapport intime qu'elles ont avec l'économie animale, et leur influence visible sur l'harmonie des éléments; c'est-à-dire, des météores qu'elles vivifient, qu'elles dirigent, des huiles, des résines qu'elles offrent, des feuilles, des fruits qu'elles produisent, des plantes qu'elles font naître, des animaux qu'elles abritent, qu'elles conservent; des nuages qu'elles attirent, des eaux qu'elles pompent, des sources

qu'elles fécondent , des ruisseaux , des rivières qu'elles alimentent ; des pâturages qu'elles favorisent , qu'elles protègent ; des graisses qu'elles répandent sur les terres qu'elles fertilisent , et qui , présentant à la société les plus riches résultats que la nature nous offre avec le moins de travail , méritent de nombreuses observations , toutes dignes de l'attention et de l'intérêt d'un gouvernement sage et éclairé.

Depuis de longues années je parcours , et j'observe par état la nature ; non pas avec la science d'un naturaliste éclairé , mais avec un cœur de bon citoyen. Partout j'ai cru la voir dénuée de sa force , de sa beauté originales , et les campagnes en être , par une suite nécessaire , les tristes victimes , par le désordre qui en est résulté , dans la marche des météores , l'ordre des saisons et l'altération des tem-

pérations. Je me suis dit tout naturellement, que si l'homme a, par un successif aveuglement, détruit les plus grandes consonnances de la nature, il serait possible que, dans sa sagesse, il pût les ramener à leur harmonie primordiale : pénétré de cette idée, que je ne crois pas audacieuse, j'ai jeté en fonte ces premières vues, auxquelles j'ai lié, avec quelques idées religieuses, la plantation de nos montagnes ; celle de vingt millions d'arpents de landes, de friches et de bruyères ; la restauration, la repopulation de nos cinq cent mille lieues de ruisseaux ; de nos douze mille lieues de fleuves, avec nos innombrables étangs ; la fructification de nos vingt mille lieues de routes ; de trois cent mille lieues de voies pastorales ; l'assainissement et la culture de quinze cent mille arpents de marais qui flétrissent la France ; enfin

j'ose proposer de créer, dans notre patrie, une grande majesté végétale, selon moi, source de la plus solide félicité publique.

Cet ouvrage que j'ose présenter, avec confiance, aux regards du gouvernement, ayant aussi pour but de généraliser dans les campagnes une grande manière de voir dans le système général de la nature; de les habituer à saisir, d'un coup-d'œil, l'harmonie qui doit régner entre les éléments de la végétation et la conservation des êtres; il m'a semblé que des notions de cet ordre, faciles à saisir, intéressant tout ce qui doit exister et prospérer, une fois propagées jusque dans le hameau le plus isolé, tous les genres de biens relatifs au bonheur physique et moral de l'homme pourraient en découler. . . . J'ai dû diviser des sujets qui pouvaient être réunis, parce qu'étant tous relatifs à la prospérité publi-

que, il convenait de les présenter chacun dans un jour simple et distinct : le système complet de mes vues étant donc, par cette raison, répandu avec succession dans la totalité des chapitres, on pourrait, je le sens, préjuger défavorablement de ce travail, si on n'en lisait qu'isolément les premiers.

Ces recherches embrassant une vaste sphère de bonheur social, je les ai, d'après le vœu du ministre de l'intérieur, soumises au jugement de l'Institut national, qui, le 11 thermidor, nomma deux membres de la classe de botanique, pour les examiner et lui en faire un rapport. Le 26 du même mois, les commissaires ayant déclaré qu'elles concernaient plus particulièrement l'agriculture, demandèrent l'adjonction de deux membres de la classe des sciences physiques, qui furent également nommés : j'attendis avec be-

soin , pendant deux mois , les lumières de juges aussi éclairés ; mais le commissaire chargé de faire le rapport , étant tombé malade , le séjour dispendieux de Paris devenant pour moi difficile , et prévoyant que la dissémination de mes vues pourrait faire jaillir , de tous les points de la république , des observations intéressantes , aujourd'hui enfouies dans le silence , la timidité ou le découragement , je me déterminai à les rendre publiques , par l'espoir fondé qu'elles provoqueraient le concours de cette masse de lumières nécessaires à édifier ce grand système rural qui doit un jour imprimer la plus grande majesté à la France.

J'avais destiné à chaque chapitre un tableau caractéristique qui pût peindre d'une manière palpable aux yeux des campagnes , l'esprit du sujet ; mais le temps n'ayant permis que de donner ceux

du frontispice et des monuments funéraires, j'ai cru, par le même motif, devoir conserver en tête la description de chacun des autres.

Le frontispice représente le physicien montrant, au premier Consul, nos montagnes couronnées de cèdres, de pins, de mélèzes, de sapins, entremêlés avec nos arbres forestiers, ranimant une cascade éteinte; des champs abrités et un paysage tel que tous les points de la France pourraient par des travaux bien dirigés, en présenter la douce image.

Tableau pour le premier chapitre.

Ce tableau sera double : d'un côté on verra un pays ravissant ; entouré de forêts peuplées d'oiseaux ; des rochers parés versant l'eau par cascades ; habité par les patriarches ; entourés de leurs troupeaux, offrant sur une éminence, un holocauste à l'éternel, qui l'éclairera d'un vif rayon.

On lira au bas :

Père de la nature, bénis l'hommage de notre reconnaissance ?

Dans l'autre moitié on représentera les sites du même pays, sans bois ; les rochers dépouillés de leurs vêtements, privés de cascades ; la terre sans ombrages, brûlée par le soleil ; les animaux et les oiseaux fuyant dans le lointain. Les patriarches reparaisant sur la première éminence, trouvant l'autel de leurs sacrifices renversé.

On lira au bas :

Grand Dieu ! tout a disparu !

H A R M O N I E
H Y D R O - V É G É T A L E
E T
M É T É O R O L O G I Q U E.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Considérations générales sur l'influence que les forêts exercent, sur l'augmentation ou la diminution des eaux vaporisées, le refroidissement ou le dessèchement de la terre, l'altération des températures et des saisons.

LES mers, les fleuves, les grands lacs et les terres du globe étant toujours en harmonie, le soleil doit, dans son cours immuable, pomper annuellement de leur

sein la même masse d'eaux, qui, soit qu'elles se fixent en forme de neiges sur les pôles ou sur les glaciers de nos hautes montagnes, soit qu'elles tombent en forme de pluie sur la terre, ou qu'elles soient pompées par les forêts, et les innombrables familles de végétaux, elles retournent aussi régulièrement, par les fleuves et les fusions polaires, à leurs sources éternelles et premières.

L'évaporation totale de toutes les eaux du globe est d'environ *quarante-sept mille dix-neuf milliards, sept cent quatre-vingt-six millions* de tonnes d'eau par jour : ce qui correspond à vingt pouces cinq lignes de hauteur moyenne d'eau, pour toute la surface de la terre par an.

Quoique l'on ne connaisse pas tout l'emploi de ces prodigieuses masses aqueuses, qui se remplacent quotidiennement à toutes les zones de l'atmosphère,

ni comment la nature, si merveilleuse dans ses rapports, les ramène avec sa régularité à leurs premiers réservoirs ; on sait cependant que les fontaines, qui vivifient les ruisseaux, les rivières, les lacs et les fleuves, sont produites par l'intumescence des périodiques marées, par les brouillards passagers et les volages rosées, par les pluies voyageuses, et la fonte intermittente des neiges et des glaces de nos hautes montagnes ; on sait, surtout aujourd'hui, à ne plus pouvoir en douter, que les bruissantes et majestueuses forêts qui forment le plus bel ornement de la nature, exercent le plus puissant empire sur tous les météores aqueux, avec lesquels elles paraissent avoir des affinités si intimes, qu'il semble qu'à leur existence tiennent toutes les consonnances qui lient le règne végétal au règne animal.

Les arbres peuvent être considérés, comme les syphons intermédiaires, entre les nuages et la terre; de leurs cimes attractives, ils commandent au loin aux eaux vagabondes de l'atmosphère, de venir verser dans leurs urnes protectrices les eaux qui doivent nourrir les sources, faire couler les ruisseaux, rafraîchir les vertes prairies, et féconder les germes confiés à la terre; comme de leurs racines aspirantes, elles transmettent, par réciprocité du sein de la terre, les fluides surabondants nécessaires aux régions supérieures.

La corrélation qui existe entre les végétaux et les météores aqueux, est démontrée à nos sens. Les physiciens, et surtout *Haller*, ont constaté, par des expériences aussi ingénieuses qu'intéressantes, dans quelle proportion les végétaux absorbent, par une attraction qui

leur est propre, les flots d'eau vaporisée, qu'ils distillent ensuite goutte à goutte sur la terre. Un pommier nain arraché en feuilles, a, dans l'espace de 12 heures d'un jour chaud, pompé jusqu'à 16 livres (8 kilogrammes) d'eau; un arbre de 20 ans soutire par la force de succion de ses feuilles, de ses branches et de son écorce, 40 et 50 livres d'eau par jour : que l'on juge combien une forêt de grands arbres peut faire ruisseler d'eau sur la terre; et, comme la nature ne fait rien en vain, elle rend la même quantité par la transpiration des végétaux, pour former les rosées, les brouillards et de nouveaux nuages.

Haller a encore observé qu'en 12 heures, par un jour sec et chaud, un chou perd 7 à 8 hectogrammes (25 onces) par la transpiration; qu'un soleil de 120 centimètres (3 pieds et demi) perd plus de 9

hectogrammes (30 onces) , et qu'un hectare en houblon transpire 2400 pintes d'eau.

Les météores électriques , à qui le Créateur a donné les plus orageuses fonctions à remplir dans la nature , reçoivent également des arbres , en qualité de conducteurs des fluides , les éléments de leur formation : ils leur restent , dans leurs bruyantes agitations , si subordonnés , que les bois élevés , chargés de préserver les hameaux et les vallons , les forcent à se grouper sur leurs hautes et puissantes sommités , à diviser leurs feux destructeurs , à dilater leur sein enflammé , pour verser des eaux fécondantes sur la terre , à consumer avec fracas , mais sans danger , les matières oléagineuses , alcalines , bitumineuses et sulfureuses qui chargent et altèrent l'air , à pomper enfin des zones éthérées cette fraîcheur , cette sérénité pures

qui allègent, qui flattent les sens, et qui font encore bénir la destinée de ces orages effrayants, comme les réparateurs de toute la nature souffrante.

Les forêts qui ont des rapports si intimes avec les météores, sont donc les mères nourricières des fontaines, des ruisseaux limpides, des rivières poissonneuses, des fleuves commerçants et navigables. Leur inégale distribution sur le globe doit donc produire une inégalité de fécondité, de températures et d'altération même dans les saisons, aussi sensibles à l'œil de l'observateur physicien, que le sont les effets des trop grandes masses de bois de la Guiane, qui attirent et s'emparent d'une quantité si prodigieuse d'eaux, que ses habitants sont, pendant six mois de l'année, obligés d'établir leurs demeures sur les arbres, inondés, noyés d'une pluie de déluge, comme si les cataractes du

ciel s'ouvraient pour anéantir la nature entière par les eaux (1), tandis qu'en Egypte , en Lybie , en Arabie , où ces

(1) Voici ce que dit Raynal dans son histoire philosophique et politique , etc. sur la première colonie que le gouvernement envoya , en 1763 , dans la Guiane

« Douze mille français furent débarqués , après une longue navigation , sur des plages désertes et impraticables , dans la saison des pluies , qui dure six mois , sur une langue de terre , parmi des îlots mal-sains , sous un mauvais angar. C'est là que , livrés à l'inaction , à l'ennui , à tous les désordres que produit l'oisiveté dans une populace d'hommes transportés de loin sous un nouveau ciel , aux misères et aux maladies contagieuses qui naissent d'une semblable situation , ils virent finir leur triste destinée dans les horreurs du désespoir.

« Pour qu'il ne manquât rien à une aussi horrible tragédie , il fallait que 1500 hommes , échappés à la mortalité , fussent la proie de l'inondation. On leur distribua des terrains où ils furent submergés au retour des pluies. Tous y périrent , sans laisser aucun germe de leur postérité ni la moindre trace de leur mémoire. . . . »

grands végétaux ne connaissent presque plus d'existence , aucun nuage humide , ne venant rafraîchir l'habitation de l'homme ; il ne connaît dans ces chaudes contrées , que ceux produits par les sables brûlants qui l'entourent , et qui menaçant dans leurs tempêtes ardentes , de le détruire par le feu , lui ont fait construire ces immortelles pyramides , qui devaient le préserver de cette fantastique catastrophe (1).

Puisque les bois et tous les végétaux

(1) Les anciens qui voyaient encore les traces fumantes des déluges , et frappés du spectacle effrayant des feux volcaniques , dont ils ne soupçonnaient point les utiles fonctions , durent croire notre globe menacé de périr par l'eau ou par le feu. Les rois d'Egypte , remplis de cette idée , témoins du grand spectacle des inondations du Nil , et du feu dévorant des vents de Libie , bâtirent des pyramides en briques contre les embrasements , et d'autres en pierres , pour se préserver des déluges.

qu'ils protègent, pompent si puissamment les eaux qui nagent sous mille formes diverses dans l'atmosphère, leur effrayante diminution, qui semble ne plus avoir pour borne, qu'une totale destruction, menace la terre qu'elles embellissaient et fécondaient, non-seulement d'un tarissement d'eaux, et par conséquent d'une aridité effrayante; mais encore de toutes les maladies, de toutes les contagions épidémiques, qui corrompent et détruisent les parties vitales, par les exhalaisons méphitiques qui s'élèvent des eaux stagnantes, et qui ne pouvant plus être attirées et élaborées par de grands végétaux, attaquent l'organisation de l'homme, et celle de ses nombreux troupeaux.

Les eaux agitées ou jaillissantes, répandent au contraire la vie et la santé, dans tout ce qui les avoisine : les hommes, qui habitent le long des fleuves, ou le

voisinage de grandes masses d'eaux toujours purifiées par le mouvement, jouissent en général d'une belle carnation, comme en Suisse, le long du Rhin, du Rhône, en Hollande, dans le Calvados; en Angleterre, etc.

Comme les feux volcaniques, destinés à purger les mers; des huiles, des bitumes, des graisses, des soufres, que la dissolution des végétaux et des animaux, répand à leur surface; les arbres ont les mêmes fonctions à remplir, sur les mares, les marais, les étangs et toutes les eaux stagnantes, pour transformer leurs émanations malignes, en air vital; et là où ces pitons salubrifières manquent à ces eaux, les hommes et les animaux en sont les tristes victimes.

Quel terrible tableau mortuaire à peindre, que celui-là seul, qui annuellement traîne sous son voile funèbre, les mil-

liers de victimes , qui avant leur terme , sont arrachés à la vie , pour avoir inspiré les émanations putrides , d'un corps mal dissous , ou de quelque eau morte , et qu'une faible plantation aurait prévenu?... Si des puits , des caves , des grottes , des mines , des fouilles , tuent les hommes et les animaux à une petite distance , par les corpuscules méphitiques qui s'en exhalent , ces mêmes causes doivent produire les mêmes effets , seulement moins prompts à de plus grandes distances , et que quelques arbres situés à propos , absorberaient pour s'en nourrir ; ou les transmettre à une élévation d'air ; qui n'aurait plus de danger pour l'économie animale : il y a des arbres chargés par la nature , de s'emparer des exhalaisons mortelles pour les hommes , de se nourrir des particules les plus vicieuses , et de changer le reste en air vital , comme la chèvre est

chargée, d'enlever avec avidité la cigüe de la terre, pour la transformer en gras et excellents laitages.

Comme je traite plus particulièrement au chapitre des marais, des arbres absorbants et salubrifères, je ne citerai à l'appui de ce que je viens de dire à ce sujet, qu'un passage du catalogue des arbres du C. François, ancien jardinier du roi.

Tout le monde sait, dit-il, combien l'air méphitique et putride, est nuisible à la santé des hommes, et dangereux même pour leur vie; mais ce qu'on ignore, c'est combien ce même air est singulièrement favorable, à quantité d'arbres et de plantes; combien il contribue à la beauté de leur port, à celle de leurs feuillages et de leurs fleurs. Je me suis assuré de ce fait, en transportant d'un air très-sain, dans un autre aussi putride que chargé de méphitisme, différentes plantes, et

dans peu de temps , j'ai été convaincu d'une végétation plus prompte ; que leurs couleurs étaient bien plus vivès ; que celles des mêmes qui restaient dans un air plus sain. La conséquence qui résulte naturellement de ce fait , est que par leur végétation , ces plantes attirant vers elles , des airs contagieux et mal sains , lorsqu'elles seront placées dans les appartements , elles deviendront un soulagement pour les malades , un préservatif pour ceux qui les environnent , une précaution pour les personnes de cabinet , et pour celles qui par goût ou par habitude , ne sortent que rarement de leurs maisons. Je crois donc les avertir que pour remédier à cet inconvénient , elles trouveront chez moi , les arbres et les plantes les plus propres à se procurer cet avantage (1).

(1) Le C. François demeure rue et faubourg Popincourt à Paris.

A *Bitche*, département de la Moselle, se trouve un étang d'une grande étendue, attendant à la ville; il y a 40 ans que les grandes forêts, qui faisaient le charme et la richesse de ce pays, circonscrivaient de près et la ville et l'étang; alors les fièvres y étaient inconnues, parce que ces grandes masses de feuillages, attiraient et absorbaient tous les brouillards qui s'élevaient de ce vaste bassin, et livraient ensuite les parties les plus fluides à l'atmosphère. Depuis que l'insensible coignée éloigne ces bois protecteurs, ils cessent et cesseront totalement à une distance donnée par les lois de l'attraction, d'avoir d'action immédiate sur ces brouillards, de sorte que ne pouvant plus se mettre en équilibre avec l'atmosphère, à cause des parties hétérogènes, dont ils sont impregnés, ils retombent sans cesse sur la ville, pour affaiblir

et vicier l'économie animale, au point que j'y ai vu, il y 20 ans, des régiments être effrayés à leur seconde garnison, de la funeste progression des fièvres, et demander pour cette seule raison leur changement.

Des particuliers sages brûlaient alors tous les matins, des baies de genièvre dans leur maison, pour se préserver des effets vicieux de l'air : tandis qu'un petit nombre d'avidés négociants, dépeuplaient nos forêts, pour les faire flotter en Hollande, d'où ensuite on les revendait au sextuple à la marine française!

Me trouvant à *Villenuoye*, village à deux lieues de Perpignan (département des Pyrénées orientales) occupé à faire un nivellement relatif au desséchement d'un grand étang qui y touche, et dont les exhalaisons sont d'autant plus dangereuses, que les eaux sont saumâtres,

qu'elles n'ont aucun écoulement, et s'évaporent quelquefois jusqu'à ne plus laisser qu'une croûte de sel au fond ; j'ai vu arriver les tristes habitants du lieu, bénir mon travail ; ayant à leur tête le *doyen d'âge*, chargé de 49 ans, d'un teint verdâtre, barbe grise, et qui pas plus que ses aïeux, n'espérait atteindre la sexagénéité. . . .

- Ce travail n'a, faute de fonds, pas eu de suite ; mais je dois observer qu'à une grande distance on ne voit point de bois, et que sur une lieue de contour, qu'à ce dangereux étang, qui est le réceptacle de plusieurs torrents, pas un arbre ne réfléchit son vert feuillage dans ses eaux ; tandis que le beau platane, le saule de Babylone, le laurier, le haut et fier peuplier, qui conviennent à la position et à la latitude du lieu, embelliraient, animeraient ses rives, et

prolongeraient la vie des aveugles habitants.

Nos anciens nous disent d'après une longue suite d'observations, que les saisons sont interverties ; les températures devenues infidèles à leurs latitudes ; que la terre se dessèche et perd sa fécondité : Buffon, assure que le globe se refroidit à partir des pôles, que le lion, le tigre, l'éléphant et la panthère, ont quitté insensiblement les latitudes élevées, pour se rapprocher de plus en plus de l'équateur.

Je crois que nos pères ne se trompent point ; mais je vois que notre célèbre naturaliste, suit pour la destruction de notre planète, le même système qu'il a imaginé, pour arracher son existence au soleil : cette dernière hypothèse ne paraissant pas d'accord, avec l'ordre général de la régénération des êtres, auquel l'Eternel, sem-

ble avoir imprimé le sceau de son éternité ; il est plus naturel de croire à une cause simplement locale de tant de maux , et surtout plus doux , de voir que la main de l'homme , qui les a produits dans sa fureur ou son aveuglement , peut encore les réparer dans sa sagesse.

La terre a vu dans sa belle origine , ses montagnes , ses coteaux et partie de ses plaines , couronnés de forêts majestueuses : alors sortant vierge des mains du créateur , comblée de tous les dons de sa munificence , les éléments obéissaient aux douces lois de leur création ; la terre avait sa chaleur virginale ; les eaux leur cours et leur fraîcheur pure ; les températures et les saisons leur heureuse régularité ; les vents leur salutaire ministère ; les animaux leur abri , leur litière et leur nourriture ; l'homme créé souverain maître de la nature , ses délicieux vergers , ses frais ombrages , ses

fruits savoureux, un air suave et embaumé, un spectacle céleste ; enfin son paradis terrestre, et la divinité toujours présente par ses bienfaits.

Toutes les îles que nos voyageurs ont trouvées dans leur état de virginité, présentaient encore avec tous leurs charmes ce riant spectacle.

Mais aussitôt que l'homme, a porté la hache acrilège, ou la torche guerrière dans les forêts, il a commencé par altérer la chaleur et la fécondité de la terre, en diminuant le domaine des animaux, par conséquent leur nourriture et leur nombre ; en détruisant des végétaux, dans lesquels circulait sans cesse le feu de la vie ; en découvrant la terre qui devait ainsi perdre ses particules ignées. En attirant trop immédiatement les regards d'un soleil vivificateur : en détournant les vents de leurs fonctions primordiales,

pour les attirer sur les flancs découverts de la terre, qu'ils devaient dès-lors tourmenter et dessécher; enfin en donnant lieu par le déplacement des principes vitaux, à de nouveaux météores, capables d'altérer les températures et les saisons.

La marche primitive des éléments, une fois dérangée par les premiers déboisements, qui se sont continués depuis les premiers siècles du monde, et étendus depuis l'Océan oriental, jusqu'à l'Océan occidental, les innombrables habitants des bois, ont dû diminuer dans la même progression; quelques-uns chercher dans d'autres régions leur retraite solitaire; les coteaux et les montagnes, couronnés d'épaisses forêts, destinées à protéger, à arroser les vallées et les plaines, ont dû céder leur empire protecteur, à un soleil brûlant dont ils tempéraient l'ardeur, et aux vents desséchants, dont ils brisaient

l'impétuosité; les rochers solitaires, ces vieux mamelons de la terre, couverts de mousses fraîches de toutes les couleurs, qui recevaient dans leurs fentes nourricières, petits et grands végétaux, qui versaient par cascades de leurs flancs bouillonnants, les eaux fraîches dans les riches bassins de la nature; dépouillés de leurs vertes chevelures, sont aujourd'hui chauves, arides, desséchés, abandonnés de tous les êtres vivants, et réduits à contempler avec une triste impuissance, une terre altérée, jadis fleurie et fortunée, qui leur demande en vain ses premiers principes de fécondité.

La terre ainsi livrée à l'intempérie des vents; l'inclémence des saisons a dû s'en suivre, les douces rosées, les brouillards salutaires, les pluies fécondantes, les nuages rafraîchissants, qui alimentaient les sources, les ruisseaux, les rivières, les

lacs, les fleuves, les poissons et les oiseaux, ont dû quitter des climats entiers pour se déverser avec surabondance, sur d'autres régions qui, comme la Guiane, devaient être inondées ; les pluies devenues moins régulières, ont vu changer leur destination première, transformées plus souvent en grêles destructrices, elles se voient aujourd'hui forcées à ravager, à détruire les moissons qu'elles-mêmes font croître.

L'évaporation des eaux, devant depuis la création être toujours la même, les pluies devaient d'après de plus grandes masses et une plus uniforme position des bois, être plus uniformément abondantes, puisqu'elles avaient alors plus de points sur la terre à arroser ; aussi ne connaît-on plus l'emploi des deux tiers de la totale évaporation des eaux du globe.

Les noirs orages semblaient dans les

premiers temps , n'avoir que les miasmes surabondants de la terre à pomper , à les combuster et purifier l'atmosphère ; alors les éléments de la foudre , qui sortent aujourd'hui avec tant de danger du sein de la terre même , transmis divisés par les innombrables colonnes d'arbres , s'élevaient sans traces de destruction , tandis que depuis l'anéantissement de ces puissants conducteurs électriques , les foudres ascendantes ou descendantes , menacent tous les êtres vivants , du feu et de la mort.

Si aujourd'hui nos vénérables patriarches , ces pères du genre humain , reparaissent , où retrouveraient-ils leur délicieux Eden ; où ils jouissaient sans cesse , de l'accord des éléments et des saisons ; du riant , du ravissant , de l'auguste spectacle , d'une terre chargée de mille fruits divers qui les délectaient ; de fleurs de

toutes les couleurs qui les embaumaient ; des sources fraîches qui folâtraient autour des pelouses émaillées , qui formaient leur table ; des forêts silencieuses qui leur servaient de retraite ; du chant des milliers d'oiseaux qui se groupaient autour de leur demeure ; de ce soleil vivifiant , qui n'échauffait la terre que pour tout animer ; de ces vents respectueux , qui ne faisaient que se balancer sur le feuillage , pour faire tout croître et tout rafraîchir.... Est-ce la Mésopotamie , l'Arménie ou la Chaldée , qui se disputent encore aujourd'hui , l'honneur d'avoir été les berceaux de nos premiers pères , qui leur montreraient leurs bois sacrés , leurs nayades , leurs fleuves , leurs troupeaux et leurs vergers ? Non , ils n'y retrouveraient plus qu'une terre chauve , desséchée , pas même le bois nécessaire pour renouveler le moindre holocauste à l'Éternel... !!

« Détruisez-les ces forêts, éloignez-les de nos plaines, vous achèverez d'arracher à la nature son plus bel ornement; vous desséchez le climat; vous appauvrissez les ressources de l'agriculture; vous énervez le commerce, affaiblissez l'industrie, vous enlevez à l'homme le moyen de satisfaire, à un de ses plus pressants besoins; et d'un pays fertile, heureux et peuplé, vous en faites une terre aride, dont les sucus épuisés ne nourriront plus que des hommes rares, faibles, et des nations vieilles et malheureuses, sur une terre sans fécondité. » *Bexon.*

Les forêts rafraîchissent les zones méridionales, comme elles protègent et tempèrent le grand froid des zones septentrionales : l'ancienne Italie, jouissait pendant l'existence des grandes forêts du Tyrol, d'une température douce, tandis qu'elle est devenue brûlante depuis leur destruction.

L'intrépide Levaillant , qui a déjà pénétré deux fois par le Cap-de-Bonne-Espérance dans l'intérieur de l'Afrique , y a trouvé au milieu de ses antiques forêts, des campagnes charmantes, des paysages ravissants, sillonnés de sources, de ruisseaux et de beaux fleuves, où les chaleurs ne sont du tout celles de la latitude, et où vivent cependant, le lion, l'éléphant, l'hyppopotame, le tigre et l'autruche, avec les innombrables familles de chiens et de singes qui s'y plaisent.

Si une fois on venait à en abattre les forêts, on verrait aussi promptement disparaître les fontaines, les ruisseaux, les rivières, les grasses et verdoyantes prairies, avec tous les habitants des bois, et transformer les charmes de ces beaux paysages, en une éternelle aridité.

Les Hollandais du Cap ne se sont servis que de ce seul moyen, pour éloi-

gnier les *Hottentots* dont ils craignaient le voisinage, qui sont déjà retirés aujourd'hui à trente lieues dans l'intérieur de l'Afrique.

Voyez combien les noales de l'Amérique ont exigé de victimes , avant de permettre que l'industriel Européen déchirât impunément leur sein. Ces hommes aveugles, trop avides de jouir du moment, crurent qu'il ne s'agissait que d'abattre sans ménagement, les vastes forêts qui couvraient ce sol, pour s'emparer de leur domaine, et oser ensuite tout exiger de la nature : qu'en arriva-t-il? Après avoir ainsi éteint des nations entières d'indigènes ; la terre remplie d'une masse incalculable de principes fermentescibles, qui développaient et conservaient l'être aux milliers de végétaux qui croissaient à sa surface ; privée de ses premiers enfants, lâcha contre leurs destructeurs, ces innombrables

principes vitaux , qui dans la première force encore de leur effervescence , donnèrent la mort à ceux qui s'étaient trop hâtés de les mettre à contribution ; depuis ce temps les températures ont décliné , et plusieurs points de l'Amérique , ne sont restés habitables , qu'aux hommes à qui une excessive ambition , fait sacrifier un quart du cercle de leur vie , pour employer le reste à chercher un fugitif bonheur.

Mais comme on ne détruit pas un seul cercle harmonique de la nature , sans altérer toutes les consonnances qui en dépendent , cette première révolution opérée sur le règne végétal , a dû étendre ses funestes effets sur le règne animal : les étangs , les lacs , les ruisseaux , les rivières , les fleuves , alimentés par des eaux , qui s'écoulent sans cesse , sur les dépouilles animales et végétales répandues

dans les forêts , sont plus poissonneux , les poissons plus beaux et leur chair plus savoureuse ; par les mêmes raisons , les embouchures des fleuves , plus fréquentées par les poissons de la mer , qui augmentent ou diminuent dans ces parages , en raison des herbes et des limons que leur charrient les eaux du continent.

Aussi a-t-on observé que les nombreuses légions de mornes , qui fréquentaient autrefois les bords de l'Amérique septentrionale , ont tout-à-coup disparu : on avait d'abord attribué cette disparition à l'effet du bruit du canon , qui pouvait momentanément avoir été pour quelque chose ; mais très - assurément l'enmaigrissement des eaux du fleuve Saint-Laurent , et la diminution des végétaux , dont elles étaient avides et qu'elles y trouvaient autrefois , en sont la principale cause : il en est autant des légions des harengs , de sardines ,

de maquereaux , de thons et de tous les poissons voyageurs , dont la diminution devient tous les jours plus sensible.

Les forêts exercent également une influence bienfaisante, sur les températures des climats septentrionaux ; elles conservent à la terre sa chaleur *propre* , reconvenue égale à celle qu'elle peut recevoir du soleil même ; par l'action continuelle qu'elles entretiennent, dans les principes fermentescibles qu'elles renferment ; par le feu et la vie qui circulent dans les nombreuses classes d'animaux, qui y cherchent leur pâture et leur retraite ; par une végétation toujours animée , toujours agissante ; par la fermentation que les débris des animaux et des végétaux y causent sans cesse ; enfin par les barrières qu'elles opposent aux froids aquilons, forcés à respecter leur enceinte, et l'abri qu'elles accordent aux champs qui les avoisinent ; cela

est d'autant plus sensible, que le cerf, la biche, le chevreuil, même le lourd sanglier chargé de lard, ne vivraient pas plus pendant nos froids hivers, en rase campagne au milieu des neiges, que le lion, l'éléphant, le tigre et le léopard, sous la zone torride, hors des fraîches forêts. Le tigre de la grande espèce, dit le tigre royal, ne se trouve déjà plus que dans les forêts impénétrables du Thibet, aussi anciennes que le monde, qui s'étendent jusqu'au trentième degré de latitude; qu'on abat ces forêts, et l'on verra bientôt disparaître de la terre des races entières.

Troisième tableau pour le deuxième chapitre.

Ce tableau sera double : dans la première moitié, on verra au milieu de plaines, de ruines sans aucun arbre, des fleuves desséchés, remplacés par des marais et habités par des reptiles.

On lira au bas :

*Antiques plaines de Ninive et de Babylone,
Naguères peuplées et florissantes...!*

Dans l'autre moitié, on verra des bucherons, abattre des forêts, les oiseaux s'envoler; le cerf, la biche, le chevreuil s'enfuir avec leurs générations : à l'entrée de ces bois, se trouveront le porc, le bœuf, la vache, la chèvre et le cheval, déplorant dans une attitude triste, la perte de leur pâturages; de l'autre côté se trouvera le bois en buches par monceaux, à côté de fournaises fumantes, coulant le fer, les boulets, les bombes et les canons.

On lira au-dessous :

Tableau de l'Europe policée...!

C H A P I T R E I I.

T A B L E A U des tristes effets qui sont résultés des déboisements en Asie, en Afrique, de ceux qui sont déjà apparens en Europe, et qui menacent avec la génération présente, encore plus cruellement la postérité.

C H O I S E U L - G O U F F I E R, a vainement cherché dans la Troade, le fleuve *Scamandre*, qui du temps de Pline était un fleuve navigable : son lit est aujourd'hui desséché, parce que les bois de cèdre, qui couvraient le mont Ida, où il prenait ainsi que le *Simoïs* sa source, et qu'*Homère* a tant illustré, étaient depuis longtemps abattus. La même catastrophe est arrivée et arrivera aux sources de tous

les fleuves, privées des forêts qui les alimentent.

Les vastes et antiques plaines de *Ninive*, de *Babylone*, de la *Chaldée*, de presque toute l'Asie-Mineure et la Vieille-Egypte, qui ont donné tant d'éclat à l'Orient, par la riche fécondité de leur sol, par les populeux et florissants empires qui y ont brillé, n'ont plus, depuis la disparition de leurs forêts, que les fleuves éternés qu'alimentent des montagnes lointaines; les sources jaillissantes, les ruisseaux fleuris, les rivières ondulantes, qui animaient qui embellissaient naguères, toute la nature de ces fortunées contrées, ont disparu avec leurs bois protecteurs, et se trouvent tristement remplacés, par des puits rares qui sucent avec effort des entrailles de la terre, des eaux dures et froides, qu'autrefois les douces rosées et tous les météores aqueux,

répandaient avec une salutaire abondance sur cette terre p rédestinée. . .

Les suintements qu'une terre épuisée voudrait encore faire jaillir sur les tables d'une population qui s'éteint, se trouvent par l'abandon de l'homme, transformés en marais fangeux, devenus l'unique demeure des reptiles, dont les miasmes corrupteurs ne pouvant plus être salubrifés, par de grands végétaux, et être transmis ainsi aux hautes régions de l'atmosphère, répandent au contraire au loin un air mortifère.

Enfin ces antiques et beaux climats, où les premières fractions du genre humain, trouvèrent la terre si belle, si féconde, si libérale; la température si douce, l'air si suave, et le créateur si paternel; où fut brûlé le premier encens, sur l'autel de la reconnaissance des mortels; privés aujourd'hui de leurs rafraîchissantes fo-

rêts , se trouvent sans nuages , consumés , desséchés , par la présence trop immédiate , de cet astre bienfaisant qui autrefois les vivifiait. . . !

Sans bois point d'eaux , point d'humidité , point de fermentation : sans fermentation point de chaleur , sans chaleur point de végétation , point de mouvement , point d'existence , et par conséquent langueur , peste et mort dans la nature.

C'est ainsi que la peste s'engendre annuellement et presque périodiquement , dans l'ancienne Numidie , jadis si peuplée et chargée de forêts , par qui la végétation , les eaux et les vents exerçaient leur heureux empire , et qui aujourd'hui se trouvent à soixante lieues de la mer , dont elles ornaient autrefois les bords ; en Egypte où les eaux stagnantes du Nil , privées de ces grands végétaux , se putré-

fient dans les canaux négligés; dans les provinces de l'Asie, anciennement couvertes d'hommes et de bois, qui assuraient la balance des éléments, et que la destruction a depuis transformées en vastes déserts, d'où s'émanent à présent tous les éléments d'une mort rapide et prématurée.

L'Europe si populeuse marche avec une effrayante rapidité, à cette anihilation des bois et des eaux, dont la disparition a flétri pour jamais, jadis les plus brillantes contrées du midi et de l'orient. . . . Si en Asie et en Afrique, presque les seuls ravages de plusieurs milliers d'années de guerres, ont fait disparaître leurs forêts; combien la partie de notre hémisphère, toujours en proie à la guerre, couverte de fournaies ardentes, qui ne font couler les métaux que pour l'alimenter, et de cheminées manufacturières pour

sans cesse la provoquer , ne doit-elle pas se dépeupler en bois , avec ce qu'exigent déjà naturellement nos froids hivers , les usines nourricières , et les métiers nécessaires aux besoins et à la douceur de la vie . . . ? Le vide qui a exigé là le laps de plusieurs siècles , ici un lustre suffit pour le produire ! Si les nouveaux déserts de l'Asie et de l'Afrique , sont aujourd'hui brûlés , desséchés par un soleil inexorable , ceux qui se formeront successivement en Europe ; seront au contraire desséchés et *glacés* , par le départ des bois , des eaux , de la population et de la chaleur de la terre . . . Quelle perspective accablante pour les générations à venir , destinées par notre imprévoyance , à souffrir le déchaînement de tous les météores et de tous les éléments , que des causes aussi majeures doivent nécessairement produire sur notre hémisphère.

La génération présente commence déjà à ressentir, les terribles effets de nos déboisements : depuis 30 ans, le prix du bois de chauffage, a quadruplé en France ; la distance des forêts aux villes doublé, et le nombre des manufactures qui s'alimentent de combustibles, accru à l'infini. Les froids devant, dans nos climats, augmenter en raison de la diminution des bois, quelle ressource restera-t-il autre que celle de l'affreux désespoir, à l'honnête et pauvre père de famille, lorsque deviendra encore plus rare, la substance qui sert à préparer ses aliments, ainsi qu'à adoucir une partie des rigueurs, que lui fait déjà éprouver, sous tant d'autres rapports, la saison la plus rigoureuse de l'année... !

Il existait en France une administration forestière, peuplée d'hommes précieux, d'hommes instruits, qui après avoir con-

servé avec une prudente sagesse, tout ce qu'ils ont pu jusqu'à la révolution, ont ensuite été découragés, déplacés ou oubliés (1). Depuis d'innombrables masses de bois nationaux ont été vendues, et presque aussitôt détruites, par des particuliers avides de jouir du présent, sans s'embarasser des suites funestes que devait avoir pour la société, leur cruelle avidité.

L'Angleterre, la Hollande et la Belgique, qui se trouvent depuis longtemps réduites à l'usage de la tourbe et du charbon de terre, nous prêchent un exemple utile à suivre; la France qui doit avoir subi les mêmes révolutions terrestres, que ces pays voisins, doit par conséquent

(1) Ce chapitre ayant été fait avant la nouvelle organisation forestière, j'ai cru devoir conserver ce paragraphe.

renfermer dans son sein, dans touses départements, de ces minières aussi étonnantes que précieuses.

Que la sonde et les fouilles, dirigées par des mains habiles, parcourent donc nos coteaux et nos vallons, pour découvrir ces secrets dépôts, que la nature y a mis dans ses convulsives agitations, en réserve pour adoucir notre détresse. Les recherches de ces vieux végétaux enfouis sous les décombres de la terre, conserveront ceux qui parent sa surface, et pourront donner lieu à des découvertes inconnues, que la chimie et la physique, sauront analyser et apprécier pour l'utilité sociale.

Il est d'autant plus instant, de généraliser l'usage de ces combustibles, que nos manufactures ayant à se quadrupler pour atteindre notre richesse territoriale, et l'avantage de notre position géographique

unique sur le globe (1); nos forêts dépeuplées se trouveraient énormément au dessous de la balance de ses besoins, et de la progression de la population qui devrait s'ensuivre; de sorte que la seule pénurie de nos combustibles, augmentant le prix de tous les besoins premiers, arrêterait, avec l'équilibre de nos concurrences commerciales, la multiplication des hommes, et par conséquent la prospérité de l'état, jusqu'aux temps heureux, où une prévoyante sagesse, aurait repeuplé et orné la république de forêts nouvelles (2)...

(1) A l'Egypte près, comme je l'ai démontré il y a six ans, dans mes vues sur la navigation fluviale générale, cette célèbre contrée, donnant les mains aux deux mers, les plus riches et les plus fréquentées du monde, offre à ses maîtres, le sceptre du commerce de l'univers.

(2) Sully a déjà dit dans ses Economies royales, que

Je viens de considérer un instant, l'importance des bois dans leur état de *mort* et de *destruction*, comme simple combustible nécessaire, à combattre les rigueurs des saisons, à préparer nos aliments, à vivifier nos manufactures ; à fournir aux constructions ; enfin à tous les arts et métiers utiles devenus indispensables ; mais la nature, cette mère commune des insectes, des poissons, des reptiles, des oiseaux, des quadrupèdes et des hommes, qui a ses lois organiques à conserver, n'entre point dans ces froids calculs d'un intérêt inanimé, où tous les êtres vivants sont sacrifiés pour un seul, et par celui-là même, qui doué d'une raison supérieure, a été créé et organisé

La progressive diminution des forêts, ferait hausser le prix des denrées, et par suite tout ce qui en dépend.

par excellence, pour l'honorer et la comprendre.

Combien les forêts dans leur état de vie, ne répandent-elles pas de biens et des charmes sur la terre, lorsque parées des mille nuances de leur brillante verdure, elles protègent sous leurs frais ombrages, les amours de ces milliers d'êtres, qui dans l'ivresse du plaisir, se livrent à la reproduction de générations nouvelles ? Comment être assez insensible, assez aveugle, de ne voir dans un arbre, qu'un tronc, dépouillé de sa robe et de ses ornements, lorsqu'il correspond avec le soleil, les mers, les lacs, les fleuves, les vents et les nuages, pour assurer, pour conserver à l'homme tous les avantages de la création?... Comment ces chênes, ces châtaigniers, ces hêtres séculaires, qui depuis cent ans nourrissaient les sources du canton, qui conjuraient le

tonnerre, pour préserver l'humble chaumière; qui attiraient les pluies et les rosées pour féconder la terre; qui, sous leurs robes humides et étendues, faisaient croître les pâturages qui se transformaient en gras laitages, et qui enfin chargés de fruits, présentaient encore pour derniers tributs, le pain, l'huile et le lard sur nos tables, peuvent-ils être indifféremment abattus, façonnés en buches, et consumés le plus souvent pour des usages superflus! Que ceux qui dirigent le sort des hommes, ne peuvent-ils entendre, les gémissements des tendres *dryades*, et voir couler du sein des solitaires *hamadryades*, le sang qui doit tout stériliser! . . .

On se rappelle l'apologue d'*Ovide*, de cette *hamadryade* qui habitait un vieux chêne vénéré dans le canton; aussitôt que l'impie *Erisichton*, lui eut porté le premier coup de hache, on en vit couler son

sang : les coups redoublant , la nymphe éleva fortement sa voix : je suis , dit-elle , une nymphe chérie de Cérés ; tu m'arraches la vie ; mais j'aurais au moins en mourant , la consolation de t'apprendre , que je serai bientôt vengée. — *Erisichton* mourant de soif , ne trouva plus de source pour se désaltérer. . . .

Les anciens qui avaient animé toute la nature , par leurs déités champêtres , et qui sentirent de bonne heure , l'importance des forêts , répandirent une telle vénération sur les nymphes gardiennes des bois , qu'on n'osait couper aucun arbre , avant que les ministres du culte eussent déclaré , que ces divinités les avaient quittées. . . . Cette religion conservatrice , où tout ce qui pouvait embellir ou fructifier , était *sacré* , valait bien notre glacial matérialisme , et notre cupide aveuglement. . . . Divinisons les présents de la

naturé, et nous conserverons et jouirons des dons, que le Créateur a répandus par toute la terre.

Écoutez ce que dit à ce sujet le C. Cadet-de-Vaux, un de nos célèbres chimistes, sur la belle vallée de Montmorency, encore chantée par nos contemporains.

« La diminution des eaux, qui fertilisaient notre vallée de Montmorency, ne tardera pas à lui faire perdre, ses épithètes de *belle de riche*, que lui ont prodiguées les *Tressan*, les *Jean-Jacques*; bientôt on doutera qu'elle ait pu leur inspirer ces descriptions poétiques, dont ils ont embellis leurs romans, et auxquelles leur brillante imagination, ne pouvait rien ajouter.

« Les nombreuses sources de ses cotéaux nord, tarées maintenant en grande partie, n'alimentent plus les ruisseaux, dont elle était coupée; celles mêmes destinées à la boisson de ses habitants sus-

pendent par intervalles leurs tributs ; les bestiaux vont chercher l'eau , qui jadis se trouvait sous leurs pas ; enfin les puits se dessèchent , et le cerisier , l'ornement de notre vallée , qui sur notre sol ne demande que de l'eau pour engrais , ne jouira bientôt plus de cette humidité bienfaisante , à laquelle ne peut suppléer l'industrie du propriétaire ; aussi le volume et l'étendue des eaux de l'étang de Montmorency , sont-ils considérablement diminués (1). Il ne subsisterait même plus sans les coteaux sud , couronnés par la forêt de Montmorency et de Saint-Prix , qui l'a-

(1) Son moulin qui , dans cette saison-ci , débitait par jour il y a dix ans 1000 kilogrammes de grains , a en moulage depuis vingt-quatre heures , au moment où j'écris (28 messidor an 6) 60 kilogrammes seulement , qui sont le dernier qu'il moulera d'ici à l'hiver ; ce moulin entre demain en chômage :

limentent encore. Qu'on vende ces bois, ils seront bientôt abattus, et l'on n'aura ni bois, ni sources, ni ruisseaux, ni étang, ni poisson, ni moulin, et en place de tout cela, on conquerra 40 hectares d'un sol bien aride. »

« Dans une commune de la vallée, un bois de 15 hectares, a été converti en terres labourables, et cette commune a perdu la seule source qui l'abreuvait, source que ce bouquet de bois alimentait. Cet abattis est devenu un attentat à la propriété publique ; elle a le droit d'en exiger la replantation : *Replantes, ou sois maudit*, peut dire à ce propriétaire, chacun de ses concitoyens : *Tu me refuses l'eau ? »*

« L'auteur de *Paul et Virginie*, qui a été un des premiers physiciens, à observer la corrélation existante entre les arbres et les météores aqueux, observe dans

ses Etudes de la nature , qu'à l'île de France , il a trouvé des sources et des ruisseaux desséchés , dans les parties cultivées , où l'on avait sans ménagement abattu les anciennes forêts , qui attirant les nuages qui se formaient autour des pitons de l'île , l'alimentaient visiblement des eaux dont elle jouissait.

Il y a aujourd'hui peu de cantons en France , où l'observateur n'ait à présenter le triste , le déchirant tableau , d'aussi déplorables résultats de nos déboisements. Nous avons dans la commune que j'habite , (1) un moulin qui , il y a vingt ans , triturait avec un seul tournant 2450 kilogrammes de blé ; depuis que l'inexorable bucheron , éclaircit nos bois et méconnaît le *dieu Therme* , on ne moud plus que moitié aujourd'hui avec deux tournants :

(1) Vergaville , sous-préfecture de Château-Salins.

si l'on continue ces destructions, les sources qui alimentent le ruisseau qui fait tourner ce moulin , et met en action les plus riches salines de la république , disparaîtront , et il faudra attendre les eaux intermittentes et tous les jours plus rares du ciel , pour préparer notre premier aliment.

Qu'on n'imagine point que les coupes méthodiques , et la marche vicieuse des balivaux , puissent remplacer dans le système général de la nature , les concordances que les bois de haute futaie , ont avec les éléments et toute l'économie animale. Les taillis , toujours dans l'enfance , sont aux arbres nourriciers ce que les adolescents sont à la virilité ; ni les uns ni les autres , n'ayant à cet âge la faculté de se reproduire , ils ne présentent dans cet état encore aucune perfection à la société. Ces bois d'ailleurs ouverts , livrés

à l'inclémence des vents , et aux grandes gelées des hivers , souffrent , languissent dans leur végétation , et voient par les mêmes raisons , fuir ou périr les oiseaux , et les animaux , qui y chérissaient leur berceau (1).

Lorsqu'on veut au contraire considérer dans les forêts , leur vivifiante , leur touchante et primordiale destination , on doit embrasser avec elles , tous les habitants de la terre , de l'air et des mers , qui y trouvent , cherchent ou attendent les dons de leur incalculable munificence. L'animalcule qui trouve ses vastes prairies sur la moindre feuille , qui forme le premier anneau des insectes , dont l'immense chaîne des besoins

(1) Les arbres pompant les eaux de l'atmosphère , en raison de leur âge , de leur force et de leur étendue ; les taillis ne peuvent en offrir autant à la terre que les bois de haute futaie.

relatifs, se suit depuis les plus petits animaux carnivores jusqu'aux plus grands, dont l'homme a toujours la plus riche desserte. Les animaux frugivores pâturant l'herbe et les feuilles, qui comme la chèvre, le cheval, le bœuf, la vache s'étendent insensiblement jusqu'au colossal éléphant, ont aussi leur plus beau domaine dans les grandes forêts, pour nous offrir ensuite leurs riches tributs. Ceux qui ne se nourrissent que des fruits des arbres forestiers, comme les nombreux oiseaux, la biche, le cerf, le chevreuil, le porc, le sanglier, périraient de faim dans les simples taillis, et manqueraient également aux besoins de l'homme ; mais comme tout se touche dans la nature, le petit poisson du faible ruisseau, attend aussi les dépouilles des forêts, comme l'énorme et noire baleine, qui poursuit les légions de poissons voya-

geurs , qui viennent périodiquement se fêter aux embouchures des fleuves , des mets friands ; que leur envoient en dernière analyse , les nourricières forêts , et dont ensuite les huiles et la chair savoureuse viennent encore s'offrir sous la main de l'homme...

Plus donc vous détruirez nos vieux bois , plus vous détruirez l'harmonie des météores , des saisons et de tous les êtres créés , pour rendre votre séjour délectable sur la terre. Demandez aux oiseleurs , si la grive , le rouge - gorge , la bécasse , l'ortolan , et le délicieux becfigue , couvrent encore leurs lacs et leurs sauterelles comme du temps passé ; au pêcheur , si les ruisseaux , les étangs et les fleuves , sont encore peuplés comme il y a seulement trente ans ; au chasseur , pourquoi il revient aujourd'hui si souvent avec sa carnacière vide ; au vieux

laboureur , si le nombre de ses porcs , dont la chair savoureuse , forme la plus grande , la plus riche ressource des campagnes , et dont nos vieux chênes , faisaient généreusement toute la dépense , est encore le même ; au pêcheur des mers , pourquoi la morue , le hareng , la sardine , le maquereau et le thon , dont chaque espèce seule , pouvait , il y a cent ans , nourrir annuellement tous les habitants de l'Europe , n'enrichissent plus comme par le passé , ses laborieux filets ? Ils vous répondront d'une voix unanime , que la diminution de nos vieilles forêts , anéantit tout ce qui pouvait faire la félicité de l'homme. . . .

Il y avait encore autrefois , des lois protectrices , pour les oiseaux , les lièvres , les faisans , les perdrix , les cailles et toutes les espèces de gibier. . . . Du printemps à l'automne , les réseaux du

pêcheur et les armes du chasseur, étaient forcés au repos : alors les amours étaient respectées et l'enfance ménagée, de ces nombreuses tribus qui se propageaient ou croissaient avec sécurité, pour s'offrir ensuite avec une plus riche abondance à nos jouissances... Mais aujourd'hui aucune considération n'arrête l'impitoyable avidité : Toutes les saisons, tous les jours de l'année sont voués à la destruction.— Une carpe, qui quelques jours de plus allait produire 30 mille autres, est sacrifiée avec le même aveuglement, que la timide perdrix, que l'on tue impitoyablement sur sa couvée et qui, un mois plus tard, aurait offert vingt perdreaux!.. Les races sont à la suite de ces continuelles destructions devenues si rares, que le chasseur et le pêcheur, assurés de vendre chèrement celles qui restent, les poursuivent jusque dans leurs dernières retraites.

Il n'y a pas encore un siècle, qu'entre Perpignan et Collioure (département des Pyrénées orientales), on donnait annuellement un prix, à un homme qui placé dans la tour de Badère, sur la crête des Pyrénées, annonçait d'un coup de canon, aux nombreux pêcheurs, l'arrivée du *thon*. — Aussitôt le signal donné, on s'élançait avec alégresse dans les barques, pour faire pendant plusieurs jours une pêche si riche, que quoique la chair de ce poisson soit exquise, qu'elle peut être traitée comme le veau et le bœuf à la mode, se transporter partout, et se conserver longtemps, on était encore obligé d'en brûler une grande quantité pour en tirer simplement l'huile.

Ce poisson arrivait alors avec une telle abondance, que la mer semblait en être farcie, et que par sa masse, il formait des houles qu'on distinguait au loin...

J'en ai vu faire la pêche il y a douze ans ; alors il ne fallait plus ni *canon* , ni *tour de Badère*. Une trentaine de barques suffisaient pour recueillir les faibles files, de ces inconstants mais raisonnables voyageurs. . . . Cherchant le motif de cette fatale disparition, j'ai cru le voir dans la nudité, le déboisement de ces belles montagnes, naguère couvertes de vieilles, d'épaisses forêts, et l'intermittence qui est résultée, des rivières de ce riche pays, où l'on vend déjà depuis longtemps le bois au *poids*. . ! Quel avenir pour l'imagination même, si sans replanter de nouvelles forêts, nous continuons à ravager avec notre cruel aveuglement, encore celles qui restent. . . !

L'année 1800 présente une époque effrayante dans l'intempérie des saisons : une calamiteuse sécheresse de soixante et dix jours, avait tari les sources, suspendu

le cours de beaucoup de ruisseaux, et affaibli les fleuves jusqu'à suspendre la navigation. On a vu dans les Vosges, pays cependant riche en eaux, les nombreuses usines être frappées d'une longue stagnation. La pluralité des moulins à blé, se sont trouvés condamnés au chômage, et les habitants riverains, effrayés du danger de manquer de pain, au milieu de leurs greniers remplis de grains, faisaient jusqu'à 15 lieues, pour trouver un moulin qui jouissait encore du bienfait de quelques eaux, pour les préserver de la famine..! On voyait presque tous les jours se former des orages; mais c'étaient des avortons; les détonations étaient faibles, les éclairs des feux follets: la terre crevassée, desséchée, durcie, enfin sans énergie, n'avait plus d'aliment à leur fournir: les végétaux altérés et brûlés, étaient également privés de ce fluide élec-

trique et régénérateur; et lorsque quelque étang solitaire encore sagement conservé (1), déterminait un orage, qui pouvait parcourir toute sa bruyante révolution, on le voyait fuir les campagnes découvertes, s'attacher aux bois, et délecter le voisinage! J'ai plusieurs fois observé de ces scènes remarquables, des orages qui semblaient se diriger sur le milieu du village que j'habite, et qui est situé dans un bassin très à découvert; on les voyait insensiblement changer de direction, être attirés par les bois, et les nuées se dilater sur les bords voisins; et tandis que d'un côté on marchait dans les eaux, ou souffrait de l'autre d'une sécheresse désespérante. . . !

(1) Plus la terre est humide, et plus il tombe de rosée dessus pendant la nuit; et il tombe plus du double de rosée sur une surface d'eau, que sur une égale surface de terre humide. *Stat. Veg. de Hales,*

Beaucoup d'arbres fruitiers ont péri, pendant la durée de cette accablante torride ; presque tous les arbres forestiers avaient, dès la fin de thermidor, leurs cimes brûlées et sans feuilles. Chacun a encore présent à sa mémoire, les effrayants ravages, que les incendies ont pendant cette terrible année faits dans les forêts : ils étaient si multipliés et si étendus, que l'on ne savait plus à quelle cause les attribuer, parce qu'on n'a pas fait attention, que les premiers éléments de la foudre, résident dans le sein de la terre, surtout plus abondamment dans les bois que partout ailleurs ; et qu'une atmosphère absorbant et altéré par le feu de cette longue sécheresse, devait les attirer avec force et produire ces funestes embrasements. Les belles prairies n'ayant pu jouir de leur indispensable fraîcheur, n'ont offert que de faibles tributs. La

circulation des sucs de la terre , se trouvant arrêtée , ou trop promptement épuisée , les fruits et les légumes ont subi une maturité trop précoce , et n'ont pu être conservés , ou acquérir toute leur vertu : de ce concours d'éléments différents , contraires à notre vie habituelle , sont résultées de nombreuses maladies , qui ont comblé la désolation générale.

Pendant ces 70 jours de sécheresse , le soleil continuant son action sur les mers , les lacs et les fleuves , amoncelait les eaux dans les vastes magasins de l'atmosphère , qui remplis hors de proportion , devaient ensuite s'épancher sur la terre , par lavanges , et donner lieu aux vents les plus orageux : aussi jamais hiver ne vit naître plus d'ouragans (1) tomber plus de

(1) On verra dans le chapitre suivant , combien celui seul du 18 brumaire a fait de ravages.

pluies et de neiges, qui aussitôt se fondaient : cette température extraordinairement humide, étrangère à la saison, donna lieu à de nouvelles maladies. La végétation qui devait jouir d'une sorte de repos, et n'avoir qu'une action lente, avançait son terme ordinaire, et présentant une floraison anticipée, elle fut détruite par le retour nécessaire de gelées tardives ; le peu d'espoir qui restait encore en fruits, s'évanouit à l'arrivée de légions innombrables d'insectes et de scarabées, qui ayant pullulé dans une saison ardente, lorsqu'elle ne devait être que chaude ; ensuite douce lorsqu'elle devait être froide, parurent par masses effrayantes. J'ai vu cette année les seuls hannetons, obscurcir l'air dans une forêt voisine de ma demeure : les chênes alors en fleurs qu'ils recherchent avec avidité, en étaient rembrunis, et les oiseaux ne se trouvant plus

en proportion pour les détruire ; ce seul scarabée détruisit toute la récolte de glands. . . . Dans les vergers et les vignes , il fit les mêmes ravages ! Cette marche aujourd'hui si vacillante dans la force des températures et l'ordre des saisons , qui procède visiblement de la disparition de nos forêts , nous menace de plus grands désordres encore , si nous ne recourons promptement aux moyens , qui peuvent nous en préserver.

Quatrième tableau pour le chapitre troisième:

Ce tableau sera entier : il aura à sa gauche la mer Atlantique , d'où l'on verra s'élever et s'amonceler les nuages, se dirigeant avec violence sur le continent, d'où s'éleveront différents rameaux de montagnes déboisées ; d'un côté on verra les eaux inonder les habitations, et de l'autre des arbres déracinés, des moissons renversées, des toits enlevés, et des clochers brisés.

On lira au bas :

Tristes suites du déboisement de nos montagnes !

C H A P I T R E I I I.

C O N S I D É R A T I O N S sur la structure physique et la position géographique de la France , relativement à l'empire destructeur qu'exercent sur elle les vents de l'ouest , et la protection qu'elle peut rechercher dans la plantation des montagnes contre leurs effets funestes.

LA France présente sa face occidentale, au grand continent de l'Amérique , et par conséquent à un bassin de deux mille lieues de largeur de mer : les vents de nord-ouest, d'ouest, et d'ouest-sud-ouest, les plus violents de notre hémisphère, règnent au moins les deux tiers de l'année sur la partie de notre continent.

Les innombrables nuages qui s'élèvent du vaste réservoir de ces eaux, produisent des vents d'autant plus impétueux, qu'après avoir charrié et accumulé sans obstacle, ces énormes masses aqueuses, sur un espace de deux mille lieues, et trouvant nos bassins ouverts, par le débaissement des montagnes qui autrefois les protégeaient, ils se déchaînent en tous sens avec une fureur si orageuse, qu'annuellement et dans tous nos départements, il y a des arbres déracinés, des toitures enlevées, des vignobles détruits, des moissons renversées, et des vergers dépeuplés..

Parcourons un instant les désastres que le seul ouragan du 18 brumaire an IX, a cette année occasionné :

Journal du Publiciste du 19 brumaire article de Paris : Il fait un vent sud-ouest, qui ébranle les cheminées et découvre les maisons ; les rues sont pleines d'ardoises :

en tout cette année-ci a été fort remarquable par ses météores : un hiver qui a eu quatre reprises, une sécheresse extraordinaire qui a duré deux mois et demi ; depuis ce temps-là des pluies abondantes et presque continuelles et un vent comme sur les bords de la mer.

Idem, journal du 20 : L'ouragan dont nous avons parlé hier, a déraciné un gros arbre aux Tuileries, découvert une partie du pavillon de Flore, renversé plusieurs cheminées dans la ville, blessé beaucoup de personnes, par la chute des ardoises et des plombs, et tué une femme rue de la Fraternité, sous le poids des platras, détachés du haut d'une maison.

Du 22. L'ouragan que nous avons essayé le 18 à Paris, paraît avoir été général : les lettres que nous recevons des départements et notamment de Lille, de

Boulogne, annoncent les plus grands dégâts dans les campagnes, et la désolation dans les villes : des hommes et des bestiaux blessés, des moulins à vent entraînés, des arbres arrachés et des cheminées renversées, malheurs sur lesquels on ne peut fixer son attention, sans croire que le gouvernement, s'empressera de les adoucir.

Journal du 23. On évalue à plus de cent mille francs, les dégâts causés dans la ville du Havre par l'ouragan du 18.

Journal de la Meurthe. Le 18 du courant, une tempête affreuse a causé de grands dommages dans ce département. A Bratte le clocher a été emporté, tout ce qu'il renfermait a été fracassé : quelques personnes ont failli périr : dans les communes voisines, pareils accidents sont arrivés à peu de chose près; dans d'autres des voitures ont été renversées; des arbres

cassés, déracinés; et généralement la tempête a fait partout des ravages considérables.

Même journal du 1.^{er} frimaire. Toutes les lettres des départements n'annoncent que les malheurs occasionnés par l'ouragan du 18; mais ceux qu'on a éprouvés à Heusden sont des plus affreux. Une partie de la ville n'est plus habitable, la plus grande partie des maisons ayant été renversée par l'eau de la Meuse, qui a été jetée *par-dessus les remparts du fort de Creve-Cœur*. Une église nouvellement construite dans un village près Bois-le-Duc, s'est écroulée; beaucoup de personnes ont été grièvement blessées, quelques-unes ont péri. Les bâtimens français et bataves qui se trouvaient dans le port de Flessingue ont beaucoup souffert; ceux qui étaient dans la rade du Texel ont été fortement endommagés; plusieurs vais-

seaux ont chaviré, d'autres ont échoué sur les côtes.

Publiciste du 29 brumaire. Nous apprenons de Saint-Lô, que le préfet de ce département a écrit à tous les sous-préfets, pour en obtenir des renseignements sur les dégâts causés par l'ouragan du 18, afin d'en rendre compte au gouvernement — Il paraît que la violence de cet ouragan ne s'est fait sentir que dans le nord et l'ouest de la France; les lettres de Marseille et du midi n'en disent rien ou presque rien.

Publiciste du 5 frimaire. Des physiiciens ont attribué l'excès du froid en hiver et de sécheresse en été, à la coupe des grandes forêts de France et d'Allemagne; mais qui nous expliquera la cause des vents qui n'ont presque pas cessé de souffler cette année..? Le 18 brumaire semblait en avoir épuisé la

source. Ils soufflaient ce matin de manière à nous faire craindre un ouragan pareil à celui de brumaire : heureusement une petite pluie survenue entre midi et une heure, a dissipé nos craintes et le vent.

De Brandebourg, le 10 novembre (19 brumaire). Nous avons eu hier (18) un ouragan extraordinaire : il s'éleva le soir sur les sept heures, d'une manière effrayante ; mais à une heure du matin, il se fit entendre avec tant d'impétuosité, qu'on ressentit dans différents endroits des tremblements de terre : déjà on reçoit la nouvelle de plusieurs dommages occasionnés.

De Berlin, du 21 brumaire. Dans la nuit du 18 au 19 brumaire, nous avons eu ici un effroyable ouragan, notamment vers minuit ; il ne cédait en rien à celui que nous éprouvâmes en 1793 ; il y a eu des arbres déracinés, des fenêtres bri-

sées, des toits endommagés; enfin des haies, des palissades, des enclos renversés (1).

Publiciste du 13 frimaire. L'estimation des réparations à faire aux digues de la Hollande, endommagées par l'ouragan du 18 brumaire, s'élève à plus d'un million de florins. »

Il y a eu plus de neuf mille arbres, renversés ou fracassés dans la belle forêt de Soignes, près Bruxelles; où, sous le gouvernement autrichien, on avait la sagesse de replanter aussitôt de nouveaux arbres, dans la place de ceux qu'on abattait.

Ces périodiques et calamiteux ouragans, que la France forestière ne connaissait point, et qui font aujourd'hui le dé-

(1) Le 4 brumaire de l'an 10, a renouvelé ces désastres.

sespoir des campagnes, comme les plus terribles fléaux physiques qu'elles aient à redouter du désordre des éléments, peuvent encore être enchaînés par la volonté de l'homme, qui, ainsi qu'un autre *Eole*, doit savoir les gouverner et se les asservir sur terre, comme l'intelligent navigateur les fait gémir dans les voiles de son vaisseau.

La charpente osseuse de la France, est si avantageusement disposée, que tous les vents pourraient lui être subordonnés et modifiés pour ainsi dire à volonté, par un boisement raisonné, sur ses chaînes non-interrompues de montagnes qui la partagent en bassins qu'elles enrichissent de beaux fleuves qui les arrosent et les fertilisent.

Le territoire de la république est partagé en dix-neuf bassins généraux distincts, par les rameaux suivis de nos

principales montagnes, et qui tous ont des directions inclinées sur la ligne occidentale, d'où nous viennent nos humides ouragans, contre les fureurs desquels nous avons à nous armer.

Premier Bassin.

Le premier rameau de montagne, à la partie la plus occidentale du Finistère, commence à la baie de Douarnenez, passe au dessus de Châteaulin, de Carhaix, de Landernau, rejoint la mer au-delà du Conquet, verse la petite rivière d'Hières dans le port de Brest, et forme un développement de 40 lieues.

Deuxième Bassin.

Prend entre Vannes et la Roche-Bernard, s'étend sur Pontivy, Carhaix, rejoint la mer vers Audierne, verse, outre la Blavet, sept autres petites rivières dans

la mer, et forme un développement de 50 lieues.

Troisième Bassin.

Cette chaîne prend au dessous de Guerande, renferme le bassin de Rennes, de Josselin, vient s'attacher à la mer au dessous de l'embouchure de la *Vilaine*, qui lui doit sa naissance, en formant un développement de 70 lieues.

Quatrième Bassin.

Cette immense chaîne prend près de Paimbœuf, côtoye les sources de la *Maine*, de la *Sèvre* nantaise; renferme d'abord les rivières de la *Sarthe*, de la *Mayenne*, de la *Vienne*, de la *Creuze*, du *Cher* et le *Loiret*; aborde le Puy-Dôme, le Mont-d'Or, le Cantal; le Mont-de-Lauzère; passe des sources de l'*Allier* à celles de la *Loire*; parcourt les hautes Cevennes, passe au

dessus de Saint-Étienne, renferme Charolles, Arnay, Autun, Château-Chinon, Donzy, Briare, Mortagne, Alençon, Domfront, Mayenne, Nantes, et se termine au dessus de Saint-Nazaire, formant le plus vaste bassin de la France, sur un développement de 480 lieues.

Cinquième Bassin.

Prend à l'embouchure de la Loire, s'élève vers *Pierre-Buffière*, renferme la *Charente*, et forme un développement de 130 lieues, en venant se terminer vis-à-vis l'île d'Oléron.

Sixième Bassin.

Prend au dessus de Royan, renferme la *Dordogne*, la *Gironde*, le *Tarn*, la *Lauzère*, l'*Aveyron*, le *Lot*, l'*Arriège* et la *Garonne*; traverse le canal de Languedoc, touche au *Mont-d'Or*, au *Cantal*, au

Mont-de-Lauzère, suit les Cévennes et les Pyrénées, et va se terminer au dessus de l'*Adour*, dans le golfe de Biscaye, sur un développement de 330 lieues.

Septième Bassin.

Prend vis-à-vis Bayonne, renferme l'*Adour*, côtoye les sources de l'*Estampou*, de *Lourouze*, du *Larros*, suit les Pyrénées par le Pic du Midi, et se termine au dessus de Fontarabie, sur un développement de 120 lieues.

Huitième Bassin.

Prend depuis Aiguemorte, renferme l'*Hérault*, l'*Aude*, partie du canal de Languedoc, l'*Agly*, la *Tet* et le *Tech*; approche des sources du Gardon, passe au dessus de Saint-Pons, de Bazièges, joint les grandes Pyrénées au Mont-Libre, élance le *Canigou* de 2884 mètres dans

les airs, et vient se terminer au cap Cerbère, sur un développement de 140 lieues.

Neuvième Bassin.

Part vis-à-vis l'étang de Berre, renferme la rivière d'Argent, forme la chaîne des Pyrénées qui s'unit aux Alpes, joint l'Apennin, et va se terminer à Nice, sur un développement de 60 lieues.

Dixième Bassin.

Part au dessus d'Aiguemorte, renferme le *Rhône*, la *Saône*, partie du canal de Bourgogne, le *Doubs*, l'*Ain*, le Lac de Genève, l'*Isère*, la *Drôme* et la *Durance*, s'étend des Cevennes aux montagnes de Langres, embrasse les Vosges, joint les Alpes au mont *Faucille*, suit le Jura, s'élève avec le Saint-Godard de 5500 mètres, passe au Saint-Bernard, enferme le Mont-Blanc, avec le Mont-Ventous, cô-

toye le Mont-Cénis avec le Mont-Genèvre; suit le revers des Alpes par Briançon, Barcelonnette, Colmar, les sources du Jabron; revient par Quinzon, Pertuis, se terminer sur la gauche de l'embouchure du Rhône, sur un développement de 380 lieues.

Onzième Bassin.

Prend depuis le confluent de la *Moselle* avec le *Rhin*, remonte vers le Mont-Faucille, passe au dessus des sources de l'*Ill*, suit la chaîne du Jura, retourne sur les sources de l'*Aar*, monte en sinuant au Mont-Saint-Godard, contourne les sources du Rhin, et suit ce fleuve jusqu'à la rencontre du *Mein*, formant 300 lieues de développement.

Douzième Bassin.

Commence au dessus du confluent de

la Meuse avec le Rhin , renferme la *Moselle* , la *Saare* , la *Meurthe* , le *Sanon* et la *Seille* ; parcourt toute la chaîne propre des Vosges , et va rejoindre le Rhin au dessous de Mayence , sur un développement de 130 lieues.

Treizième Bassin.

Prend vers l'embouchure de la Meuse , renferme cette rivière avec l'*Ourthe* , la *Sambre* et la *Roër* , forme l'étroit bassin de Verdun jusqu'aux sources de la Meuse , et va rejoindre en Hollande , le confluent de cette rivière avec le Rhin , sur un développement de 250 lieues.

Quatorzième Bassin.

Commence à l'embouchure de l'*Escaut* , renferme cette rivière , avec la *Lys* , la *Scarpe* , les deux *Nèthes* , partie des canaux de la Belgique , et va se perdre en

Hollande, sur un développement de 125 lieues.

Quinzième Bassin.

Prend au dessus de Calais, renferme les canaux d'Ypres, de Saint-Omer, Bruges, Furnes, et va se terminer à la mer, au dessous de l'Ecluse, après une développée de 50 lieues.

Seizième Bassin.

Prend au dessus de Fécamp, renfermé la Somme, avec quantité de beaux ruisseaux, et rejoint la mer près de Boulogne, sur un développement de 110 lieues.

Dix-septième Bassin.

Prend au dessus de Honfleur, renferme la Seine, l'Aisne, la Marne, l'Aube, l'Yonne, le Loing, partie des canaux de

Bourgogne, d'Orléans, et après avoir dessiné le plus riche bassin de la république, va se perdre au dessus de l'embouchure orientale de la Seine, formant un développement d'environ 300 lieues.

Dix-huitième Bassin.

Prend au Cap de la Hogue, renferme l'Orne, et va se terminer à l'embouchure occidentale de la Seine, sur un développement de 90 lieues.

Dix-neuvième Bassin.

Prend à la pointe occidentale du département du Finistère, renferme, outre un grand nombre de petites rivières, le Guer, la Rance, le Coesnon, la Selunne et la Sienne, en se terminant au Cap la Hogue, sur un développement de 100 lieues.

Il résulte de-là qu'une chaîne de 3255 lieues (1) de montagnes, hautes, moyennes et ramifiées sans interruption, partage le territoire de la république en dix-neuf grands bassins distincts, qu'elles arrosent par quarante-six grands fleuves ou rivières, qui ont adopté autant de départements, et qui enfin, liés à la même destinée, doivent s'occuper à rajeunir leur décrépitude, et tendre à leur féconde conservation.

Il est à remarquer que presque toutes les sources de ces grands fleuves, coulent sur le revers oriental de ces montagnes, ou dans les directions nord-ouest ou sud-

(1) Il faut observer ici, qu'une montagne faisant face à deux bassins opposés, donne une longueur double, et que c'est ainsi que je les compte : je ne parle d'ailleurs que des maîtresses chaînes, tandis que les rameaux secondaires en composent encore davantage.

ouest; ce qui prouve que c'est principalement à l'Atlantique, que nous devons notre existence fluviale régulière; que c'est à cette vaste mer, et à la disposition admirable de nos chaînes montagneuses, à qui nous sommes redevables, de ce nombre extraordinaire de beaux fleuves, qui rendent notre patrie susceptible, de la plus brillante destinée nautique, à laquelle une nation riche, industrielle et commerçante puisse aspirer.

Quatorze rameaux qui commencent à s'élever sur les côtes, vers Fontarabie, Bayonne, Paimbœuf, Saint-Nazaire, Douarnenez, le Conquet, le cap de la Hague, la Seine-Inférieure, Calais, l'embouchure de l'Escaut, celle de la Meuse, de son confluent au Rhin, et de celui de la Moselle au même fleuve, semblent chargés par la nature à recevoir et à conduire les nuages le long des sommi-

tés attractives, des Ardennes, des montagnes de Langres, des Vosges, des Cevennes, des Pyrénées et des Alpes, pour épancher leurs tributs dans les milliers de sources qu'ils font bouillonner.

On sait que plus les montagnes sont élevées, plus grands sont les fleuves qu'elles enfantent; la structure de celles de la France le démontrent d'une manière bien visible : la Garonne a ses sources au *Mont-de-Gard*, un des plus hauts pitons des Pyrénées; l'Allier au *Puy-Dôme*, au *Mont-d'Or*, au *Cantal*, au *Mont-de-Lauzere*; la Loire, au *Mont-de-Mezin*, au mont de *Gerbier*; la Seine, la Marne et la Meuse, aux plus hautes montagnes de Langres; La Moselle, au *Mont-de-Faucille*; le Rhin et le Rhône, au *Mont-Saint-Gothard*.

L'on sent que lorsque nos 3255 lieues de chaînes de montagnes étaient encore

couvertes et plus élevées par de hautes forêts, aspirant les nuages, que la France devait alors jouir d'une plus grande richesse d'eaux qu'aujourd'hui; et que si dès-lors on avait construit des canaux nautiques, la plupart se trouveraient par les successifs déboisements qui ont eu lieu, à présent sans sources pour les alimenter... Si nous continuons donc à détruire nos bois sans en replanter, surtout dans les lieux les plus élevés, non-seulement les canaux que nous construisons aujourd'hui éprouveraient le sort qu'auraient subi les premiers, mais les noms de nos départements s'éteindraient avec les fleuves déjà énervés qui les ont adoptés pour en être à leur tour protégés.

Les montagnes dont les hauteurs, les positions et les directions sont invariables, attirent bien les nuages pour alimenter quelques fleuves, ou produire par

lavanges de ravageuses inondations; mais les forêts disséminées, disséminent les pluies, les sources et les rosées, pour salubri fier et féconder la terre; les montagnes n'abritent point les campagnes: mais les forêts font la loi aux vents et aux ouragans dont elles brisent l'impétuosité; les montagnes attirent et concentrent le tonnerre; et les forêts en divisent les principes électriques; les montagnes élèvent les nuées, qui se condensent en neiges, givre ou grêle destructrices; les forêts au contraire, les tiennent près de terre, pour les dilater en eaux fertilisantes; les montagnes, dépouillées, se dessèchent, se dégarnissent, tandis que les forêts les protègent et les nourrissent de leurs couches annuelles de feuilles qui se terrifient

Bagnières, Plombières, les différents bassins des Pyrénées et la plupart de nos

cantons connaissaient les pluies et les saisons régulières, tant que leurs montagnes étaient encore couronnées de bois : depuis qu'ils ont été abattus, ils ne comptent plus que les lavanges qui les submergent et les ravagent. Cet effet funeste, cependant tout naturel, a entraîné après soi plus d'une suite fâcheuse. Lorsque nos bois couvraient encore toutes nos montagnes, les nuages étaient répartis d'une manière plus générale ; ils se dilataient plutôt en pluies, qu'ils ne se concentraient et se crevaient comme aujourd'hui en lavanges, qui entraînent par torrents, dans les fonds des vallées, et jusqu'à l'embouchure même des fleuves, le peu de terres qui leur restent, ainsi que celles que les vents sont périodiquement chargés de leur apporter, pour nourrir les végétaux qui devraient les orner : tandis que, dans l'état primitif de

nos forêts, les eaux de pluies, moins rapides, trouvaient dans les arbres, les buissons, les bruyères, les mousses, les herbes et les couches épaisses de feuillages, des obstacles continuels à leur libre écoulement; elles s'enfouissaient partie en terre ou dans les cavités que la nature avait créées aux fontaines chargées d'alimenter lentement les ruisseaux et les fleuves; et la partie surabondante s'écoulait, sans causer de ces ravages que nous avons à déplorer et à réparer tous les jours. Les hautes montagnes se chargeaient aussi d'une plus grande quantité de neiges et de glaces, destinées à prévenir pendant les saisons chaudes et sèches, le tarissement ou l'intermittence des sources, et celle aujourd'hui trop ordinaire de beaucoup de nos rivières; et lorsqu'après la révolution de l'hiver, arrivait la fonte générale des neiges répandues

sur la terre , celles des forêts , se trouvant moins soumises à l'action immédiate du soleil , que celles des campagnes découvertes , la fonte était moins simultanée , plus successive , et les inondations qui nous menacent à chacune de ces époques , moins subites , par conséquent plus fertiles et moins dangereuses.

Je recueille , au moment de l'impression de ce chapitre , quelques faits isolés qui ne justifient malheureusement que trop tout ce que je dis sur les funestes effets du déboisement de nos montagnes. On écrit , le 24 brumaire , de *Lugano* : « Nous ressentons ici les effets terribles de l'inondation , qui désole la plus grande partie de la Cisalpine. Lugano et les villages voisins sont la plupart sous l'eau , par la crue extraordinaire du lac ; les barques parcourent nos rues , nos places et nos portiques. Ce que nous apprenons

des naufrages , des écroulements , des tremblements de terre , arrivés dans les pays voisins , nous glace d'effroi ; l'inquiétude règne surtout pendant les nuits : le bruit de la pluie qui tombe sans interruption , le fracas des fleuves et des torrents qui se précipitent des montagnes , des terres qui tombent entraînées par les eaux , le sifflement du vent qui bat nos murailles ; tout imprime aux ténèbres un caractère d'horreur , et accroît sinon le danger , au moins l'inquiétude. Le vent souffle constamment du sud-ouest , et le thermomètre de Réaumur est presque toujours à 9 ou 10 degrés. On craint d'apprendre de pareils dégâts dans les autres contrées de l'Italie.

Publicistste du 6 frimaire. « On apprend tous les jours de nouveaux malheurs causés par les pluies et les inondations , surtout dans nos provinces mé-

ridionales. La ville d'Arles, entre autres, est submergée; c'est un déluge effrayant, écrit-on de ce pays; nous ne voyons, du haut de nos belveders, qu'une mer à perte de vue, ou des courants qui entraînent les arbres, les bestiaux et les métairies. Nos digues et nos chaussées, tout est détruit, tout est confondu dans les eaux du Rhône. »

« Ces malheurs ne sont pas particuliers à la France; ils sont communs au Piémont et à la Lombardie. On mande de Milan que les ponts de Pavie, de Lodi, de Cassano et de plusieurs autres villes ont été emportés par les eaux. Des montagnes entières se sont affaissées, et des villages ont disparu. »

Je laisse aux physiciens le droit d'interpréter la cause de ces désastres qui affligent presque annuellement toutes les contrées de l'Europe; mais je pense qu'il

n'y a qu'une grande législation physique et forestière qui puisse les prévenir.

Par la même raison que les forêts multipliées sur les lieux éminents, rendent les pluies plus douces, plus régulières et plus abondantes, elles attirent aussi, dans la saison des frimats et des glaces, une plus grande masse de neiges pour en revêtir la terre, et protéger contre les gelées, les graines et les plantes que l'homme ou la nature lui ont confiées. Le laboureur, le vigneron et le jardinier voient avec effroi succéder les froids aquilons de l'hiver au départ du soleil, avant que les campagnes soient couvertes de ce vêtement de silence et de sommeil, qui doit mieux préparer leur brillant réveil. Non-seulement les neiges conservent et compriment la chaleur de la terre; mais elles augmentent encore, par leur irritabilité, son énergie, et, lorsque les zéphyrus du prin-

temps viennent opérer leur fonte, elles se plongent dans le sol, pour changer leur longue protection en une chaleureuse fermentation des sels, et précipiter la végétation... On a observé dans tous les climats neigeux, et plus particulièrement encore dans les pays du nord, l'étonnante rapidité de la végétation, après la fonte générale des neiges : plus donc il en tombe sur la terre, et plus longtemps elles la couvrent, et plus la nature acquiert de l'énergie.

Sans le bienfait des neiges qui couvrent pendant six, huit et neuf mois de l'année les climats septentrionaux, ces tristes pays, seraient voués à une éternelle stérilité ; parce que les grands froids, agissant immédiatement sur les plantes, en détruiraient jusqu'aux derniers germes ! Que deviendrait l'habitant solitaire qui chérit sa patrie, sous les zones boréales,

avec le renne, son fidèle compagnon, qui est pour lui le bœuf, le cheval et la vache, si, sous le brillant couvert des neiges, ne croissaient pas en abondance ces précieux lichens, destinés à remplir ses mamelles de gras laitages? Le renne ne traîne l'heureux Lapon et l'agile Samoïède, avec la rapidité de l'éclair, sur les mers de neiges glacées, pour nous chercher nos belles fourrures, que parce qu'il sait que le créateur, splendide jusque dans ces froides régions, fait croître partout sous l'empire des neiges, ses riches prairies de mousses savoureuses.

De cette foule de considérations majeures sur les hautes fonctions que les forêts sont destinées à exercer dans tout le règne de la nature, découle naturellement le besoin de les régénérer, de couronner courageusement nos chaînes montagneuses, par des forêts nouvelles qui,

en moins de quatre lustres, commenceraient à modifier les ouragans de l'ouest, pour les transformer un jour en vents réguliers ; à faire disparaître d'autres vents qui ravagent nos plus riches bassins, et qui n'ont qu'une existence moderne que leur ont donnée les déboisements de quelques montagnes ; je n'en citerai qu'un seul et frappant exemple pour le démontrer :

La construction du canal du Languedoc ayant exigé un grand déboisement vers le col de Corbières (qui forment une ramification des Pyrénées), qui règne entre Baziège et Toulouse, le bassin de la Garonne étant déjà très-ouvert, il en est résulté le vent de *mistral*, dans une direction nord-est, qui était autrefois inconnu dans le Languedoc comme dans le Roussillon, et qui afflige une grande partie de l'année ce huitième bassin, au point que les orangers et les citronniers

que l'on cultivait avant librement dans les jardins, ainsi qu'une espèce d'excellentes fèves dans les plaines du Roussillon, n'y viennent plus. . . . Autant est arrivé au petit et riche bassin de Marseille, depuis que les montagnes qui l'entourent, ont vu enlever leurs bois protecteurs; il n'y a peut-être pas un des dix-neuf bassins de la république, qui n'ait, pour la même cause; à géner sur l'altération de ses températures, et par conséquent sur la perte et la qualité de quelques végétaux. L'olivier du midi, qui forme une des plus solides richesses de nos départements méridionaux, paraît particulièrement en souffrir.

Si le déboisement presque simultanée d'environ trente lieues de chaîne montagneuse a donné lieu à un vent nouveau dont l'influence a été assez grande pour altérer sensiblement les climatures d'un vaste bassin; il est tout naturel de

croire que le déboisement successif de nos montagnes doit en avoir introduit insensiblement dans tous les bassins moins observés ; que les montagnes du second et du troisième ordre, formant les riches ramifications de la grande charpente osseuse de la France, qui divisent les bassins généraux en un grand nombre de bassins particuliers auxquels ils servaient originairement de paravents, ou, si l'on veut de rideaux, ayant également été privées de ces massifs d'arbres qui remplissaient ces bienfaisantes fonctions ; l'empire des vents froids ou desséchants a dû s'accroître en tous sens, et changer en raison inverse l'ordre général de la végétation : aussi l'opinion est-elle unanime, que la chaleur des températures est décroissante, et, par suite, la régularité des saisons intervertie : que de ces deux causes calamiteuses, qui précèdent visiblement du règne trop étendu

des vents, et surtout des vents froids, naissent des pluies, des gelées ou des sécheresses hors de saison, et par conséquent une végétation lente, tardive et insoumise, qui marque annuellement dans tous nos cantons, par des traces de sacrifices et de larmes.

S'il est donc vrai, comme on ne peut en douter, ni aucun physicien le contester, que le déboisement de nos montagnes nous a livrés à des courants de vents, qui naguère n'avaient point d'existence, il est tout aussi vrai qu'en reboisant les montagnes des Corbières, nous pourrions éteindre le vent de mistral; que si nous possédons le pouvoir de faire la loi, à un vent particulier, nous pourrions la faire à tous ceux qui procèdent de la même cause; qu'en réduisant les vents particuliers, on atténuera aussi la violence des vents généraux, et surtout des oura-

gans. Mais comme il s'ensuit naturellement qu'autant on diminuerait l'intensité des vents, autant on augmenterait celles des températures, il s'ensuit aussi que pouvant, par la position, la structure et les formes ramifiées de nos montagnes, éteindre graduellement la *domination* des vents qui nous tourmentent et nous appauvrissent, il serait par conséquent possible, facile même de régénérer, d'augmenter la chaleur de nos climatures, à un degré qu'on n'a pas encore connu ; d'enchaîner à une marche fixe, régulière, l'ordre des saisons, et de donner à la nature végétale une force d'exaltation qui ravirait autant qu'elle enrichirait nos campagnes.

On le sait et on le sent partout, que les températures produites par l'influence du soleil, sont modifiées, affaiblies et quelquefois même annihilées par l'action des vents froids. J'ai vu porter le manteau en

plein été au quarante-troisième degré de latitude, lorsque la *tramontane* (mistral) ou le vent de nord-ouest-nord y soufflait avec violence, ou pendant un certain temps. Nous voyons également en plein hiver la température visiblement remonter, pendant un vent de sud ou seulement de sud-ouest-sud. . . . On a observé à Paris, le 21 décembre (30 frimaire), qu'il fait plus chaud pendant la durée d'un grand vent de sud-ouest ou de sud-ouest-sud, qu'il ne fait dans le même lieu le 21 juin (2 messidor), par un grand vent de nord ou de nord-ouest-nord. . . . Il s'ensuit de là que les températures ne dépendent pas uniquement de la présence, de l'éloignement ou de l'absence du soleil; mais que, recevant leurs dernières modifications du règne des vents, on pourrait, en ménageant ces météores, par des abris heureusement combinés, adoucir les climatures, et en

créer autant de différentes qu'il y a de lieues quarrées sur le globe. Cette science, si précieuse dans l'avantage de créer des constitutions atmosphériques, a été jusqu'à présent étonnement négligée ! *

Les montagnes et les forêts ont une destination que nous ne pouvons méconnaître : elles démontrent leur puissante influence jusque dans les froides latitudes de la *Sibérie*, où elles savent enchaîner le beau soleil de l'Italie, et parer les vallées profondes et solitaires, des fruits et des fleurs de la fortunée *Provence*. . . . Écoutons ce qu'en dit M. *Pallas*, célèbre académicien de Pétersbourg, dans ses observations sur la *formation des montagnes*.

« L'abbé *Chappe* d'Auteroche a eu raison de contredire *Ysbrand*, *Ides* et *Lange*, par rapport à la hauteur excessive que ces voyageurs avaient attribuée

à cette partie des monts Ourals, qui passe entre Solykamska et Verkhotourie. Il est aussi excusable d'avoir supposé la Sibérie, ou les plaines au-delà de ces montagnes, moins élevées au dessus de celles d'Europe, que *Strahlenberg* l'assure. Les parties boréales, par où son voyage a conduit l'observateur français, sont effectivement des plaines basses, couvertes de forêts et très-souvent marécageuses. Mais il convient lui-même que le plan de la Sibérie s'élève vers le midi, c'est-à-dire, vers les Alpes sibériennes qui forment sa frontière; et puisque cette chaîne s'élargit et s'élève de plus en plus vers l'orient, l'élévation des plaines de la Sibérie, y devient de même plus considérable, et leur pente plus rapide; ce qui justifie l'assertion de *Strahlenberg*.

« Cette situation de la Sibérie en plan incliné vers la mer glaciale; son exposi-

tion aux vents de nord et de nord-est, pendant que ceux du midi sont interceptés par la grande chaîne couverte, pour la plupart, de neiges continuelles, et ceux de l'ouest par la chaîne ouralique, devient une cause plus puissante pour rendre le climat de ce pays, si rude, que ne le serait l'élévation seule, ou la salinité des terres, à laquelle notre abbé voudrait entièrement attribuer la rigueur des froids qui y règnent.

« Je citerais en preuve de cette assertion, les environs de la fonderie de *Barnaoul* sur l'Ob, garantis des vents du nord par une traînée de montagnes et de forêts, qui s'avancent entre le *Tom* et l'Ob, où toutes sortes de jardinages, mêmes les *melons* et les *citrouilles*, viennent parfaitement bien en pleine terre, tandis qu'à *deux degrés plus au sud*, la pente des montagnes *Altaïques*, exposée au nord, ne produit rien;

je citerais les vallées de Selenginsk et les environs de la rivière d'Abakan, fleuris au mois d'avril au pied des montagnes, au nord desquelles règnent les frimas et les neiges jusqu'au mois de juin.

« Une partie de notre Europe, doit peut-être la douceur de son climat, aux Alpes de la Scandinavie et de l'Ecosse, qui détournent les vents du nord, et à ce que les glaces du nord ont un débouché libre entre l'Europe et l'Amérique, pour être entraînées par les courants vers les Tropiques; de sorte que les vents de nord y sont moins refroidis et moins soutenus en été. Ce sont au contraire ces glaces renfermées par le Cap-Nord et le Spitsberg, qui influent déjà sur le climat de la Russie boréale. Les déserts d'Astrakan semblent, par opposition, devoir l'intensité de leur été, qui y favorise jusqu'aux plantes propres à la *Perse* et à la *Syrie*, à leur expo-

sition aux vents *sud* et de *sud-est*, et aux terres élevées qui les couvrent au nord. Ce n'est aussi précisément que les vents de nord-est et de sud-ouest, réfléchis par les montagnes d'Oural et le Caucase, qui y font régner les plus fortes gelées en hiver, et qui amènent la fraîcheur en été. »

Les Cordillères de l'Amérique, qui fixent les fleurs d'un printemps éternel jusqu'au centre des Tropiques; les Alpes, les Pyrénées et toutes les montagnes élevées, qui diversifient les saisons mêmes, par mille nuances atmosphériques, offriraient des exemples infinis à citer, s'il était nécessaire encore, pour démontrer combien, par des boisements intelligents, nous pouvons rendre d'énergie à une nature dégénérée, et multiplier les éléments fécondateurs; mais n'établissons encore rien de rigueur. Comme la suite des chapitres de cet ouvrage n'est qu'un

développement continu du même système, on sentira peut-être sans effort à la fin, tout en parant tous les points de la terre d'objets fructueux, la facilité d'atteindre la plus grande perfection rurale.

Si l'on observe les grands vignobles de la *Meurthe*, de la *Moselle*, de la *Meuse* et de la *Marne*, qui gravissent le long de nos montagnes du second et du troisième ordre, tout en remarquant l'avantage de leur excellente exposition, on voit cependant que, par notre négligence, ils sont privés de partie de ceux que leur offrait la nature : les sommets de ces montagnes, qui pourraient les protéger contre les bises glaciales, les vents froids et humides du nord-ouest-nord, sont généralement déboisés, et laissent exercer à ces météores si ennemis de la vigne, une puissance sans frein, aux dépens des tem-

pératures douces et chaudes, si précieuses à ce genre de culture. Non-seulement les gelées tardives du printemps, les vents secs et brûlants de l'été, créent annuellement l'inquiétude et le désespoir de nombreuses familles laborieuses; mais ces coteaux si richement parés aux dépens de la sueur de l'infatigable vigneron, découverts et sans protecteurs, sont périodiquement flétris et déchirés par la fureur de nos plus violents ouragans... Ces différents désordres produisent dans leurs effets réunis, des *inclémences* qui doivent, année commune, priver les vins du degré de qualité qu'ils pourraient acquérir d'après un meilleur ordre de choses; car si les sommets de ces riches coteaux étaient couverts de cèdres, de pins, de mélèzes et de sapins, qui s'élèveraient jusque du sein des vieux rochers aujourd'hui décharnés, qui se présenteraient sur ces cimes

longues et vastes, avec leur silencieuse majesté, non-seulement tous les avantages de l'exposition se conserveraient au bénéfice de ces immenses vignobles, mais ces arbres résineux réfléchiraient encore sur eux toute la chaleur qui leur échappe, par l'état de nudité actuelle de ces montagnes; d'une part, les vents froids, violents ou humides; ne pourraient percer cette inébranlable enceinte; et, de l'autre, les rayons du soleil seraient arrêtés, pour mûrir de leur chaleur nécessaire ce suc gracieux, destiné à être un des plus puissants baumes de la vie.

Les départements du Bas et celui du Haut-Rhin surtout, qui sont ceints dans une direction ouest-nord-ouest, par les montagnes des Vosges couvertes de forêts de pins, de hêtres, de chênes et de sapins, jouissent, par ces grands abris, d'une climature plus douce que les bassins

voisins de la même latitude, dont les montagnes se trouvent découvertes. — Point de doute que si on venait à détruire ces belles forêts, les climatures de ce beau pays, ne vinssent à changer et à devenir âpres, de douces qu'elles sont aujourd'hui.

N'est-il pas bien étrange que nous soyons parvenus à connaître les courants de toutes les mers du globe, pour guider les navigateurs, et apprendre à en tirer parti pour les grands flottages que l'on n'a pas encore essayés de continent à continent, et qu'on ne se soit jamais occupé à observer les courants de vents qui affligent tous nos bassins, dans l'altération qu'ils apportent aux températures, dont les productions de la terre, la santé des hommes et des animaux en souffrent si visiblement. . . ? Cette science qui nous touche de si près, qui serait

sans contredit une des plus intéressantes à connaître pour la prospérité sociale, est encore à créer...! Cette physique météorologique a, comme toutes les autres sciences, ses éléments. C'est dans la structure de nos montagnes, la direction des gorges, l'étendue des vallées et des plaines, les différents boisements, le cours des fleuves et la disposition des grandes nappes d'eau, qu'on peut les trouver. Une carte hydrographique, qui rendrait d'une manière distincte la nature vraie de ces objets, qui peindrait en relief la structure physique de la France, deviendrait sans doute le plus sûr guide dans la recherche de cette théorie si importante. Mais comme cette carte n'existe pas encore, j'essayerai de la construire: heureux, si je puis porter un jour les regards des observateurs, sur une science si digne de nos plus ardues recherches!

Lorsqu'autrefois les eaux sortaient du sein de l'Atlantique , pour venir rafraîchir et arroser la terre , nos chaînes forestières , placées à la tête de l'Europe , les arrêtaient pour recevoir leurs premiers tributs ; elles se correspondaient à l'envi pour distribuer à tous nos bassins leur nécessaire ; elles se répartissaient ces dociles nuages , dans tous les sens et sur toutes les étendues ; elles prévenaient , en diminuant leurs masses , les vents violents , les orages destructeurs , et les inondations calamiteuses : elles augmentaient et conservaient les récoltes de nos plaines ; elles assuraient la régularité des vents , des températures et des saisons ; et après avoir assuré à notre patrie tous les biens qui , par sa rare position , lui étaient destinés , elles laissaient élever et passer les nuages surabondants , pour aller vivifier d'autres contrées qui les attendaient dans leurs besoins

La nature, qui a toujours été merveilleuse dans ses dispositions primitives, punit ceux qui les détruisent, comme elle récompense ceux qui reviennent à ses premiers plans. Lorsqu'il s'agit donc d'arrêter tant de maux produits par notre aveuglement, de nous préserver de ceux encore plus affreux qui nous menacent, et de rappeler de nouveau en France l'accord des saisons, des météores et des éléments, rien ne doit coûter à un gouvernement neuf, puissant par la force de l'opinion, des principes et des lumières.

La replantation que je propose de nos immenses chaînes de montagnes, sera une opération immortelle : les merveilles sont à l'ordre du jour, et les choses ordinaires en désuétude; le bonheur, le besoin et la plus grande prospérité de la république commandent tous les vœux, pour embellir la région des Français. . . .

Cyrus un des plus grands conquérants de la terre, qui, après avoir assis le modeste trône des Mèdes sur le brillant trône de l'antique Babylone, et donné des lois sages à cent peuples divers, ne connut point de gloire et plus durable et plus grande que celle d'être le régénérateur de la nature mutilée par des siècles de ravages. Cet illustre héros couvrit toute l'Asie mineure de forêts nouvelles : en rendant ainsi à la plus belle face de l'univers, sa beauté, ses charmes et sa fécondité première, il mérita à jamais le nom de grand, que la reconnaissance transmettra d'âge en âge à la postérité des siècles.

L'apparition d'un grand homme, revêtu du *pouvoir sacré* de faire le bonheur de ses semblables, est une de ces époques illustres dont s'emparent avec orgueil les fastes du genre humain : alors les merveilles s'engendrent par les merveilles; les

grandes vertus s'identifient au domaine public : la nature entière se relève avec majesté, pour prendre un éclat nouveau ; tous les règnes, tous les êtres vivants y prennent part, et le monde moral, et le monde physique, en réfléchissent longtemps la brillante lumière. . . ! O France ! ô mon illustre patrie, quelle destinée radieuse t'ouvre un nouveau siècle de gloire. . . !

Cinquième tableau pour le chapitre quatrième.

Ce tableau qui sera entier, aura l'Atlantique à gauche, comme au tableau précédent; à droite, les mêmes rameaux de montagnes avec leurs pitons, sur lesquels s'élèveront majestueusement dans les airs, le cèdre, le colossal laricio, les mélèzes, les pins, les cyprès et les sapins; sur les revers descendront le hêtre, le chêne, le châtaignier, l'orme, le bouleau et l'érable.

D'une part, on verra arriver les nuages, s'arrêter devant cette masse de grands arbres élancés dans le haut des airs; épancher leurs tributs, faire bouillonner les sources, nourrir les fleuves, et passer ensuite, affaiblis, à une grande hauteur d'atmosphère, dans d'autres pays.

Dans l'intérieur, on verra régner, avec le calme, une riche végétation, et les habitants admirer la hauteur des arbres, couronnant leurs montagnes, comme leurs plus puissants remparts contre les ouragans.

On lira au bas :

*Le cèdre couronnant nos montagnes
Sera le puissant protecteur de nos guerets.*

CHAPITRE IV.

ARBRES dont le port , la durée , l'élevation et l'utilité générale , conviennent le mieux à nos plantations montagneuses et forestières.

PUISQUE le temps est si lent à reproduire ce que la hache sacrilège détruit dans un instant ; puisque des siècles d'imprévoyance ont accumulé sur notre génération tous les dangers dont nous menacent la diminution de nos forêts et le tarissement progressif des eaux nécessaires à notre existence, saisissons le moment qui nous tend encore la main, pour arrêter le cours rapide de notre destruction, et replantons avec la célérité de l'é-

clair, ces antiques montagnes, dépouillées de nos plus puissants protecteurs.

Mais, en replantant de nouveaux arbres, choisissons au moins ceux, dont le port, le feuillage et les fruits, présentent le plus d'avantages à l'harmonie rurale. Nous avons le hêtre qui parcourt un âge de six siècles et une élévation de 130 pieds, un des plus majestueux arbres de nos forêts, le véritable *olivier* du nord, capable seul, d'enrichir les villes et les campagnes qui l'avoisinent ; et qui n'a généralement jusqu'à présent été considéré, que sous le froid rapport de l'onctuosité de son bois, de la volubilité, de la pureté de sa flamme, et de la chaleur ardente qu'il procure : cette aveugle préférence donnée dans son état de mort, à l'arbre le plus intéressant de nos climats a accéléré partout sa déplorable destruction.

Nos ancêtres, qui se délassaient sous

le frais ombrage de sa robe brillante et étendue, le connaissent mieux ; ils se nourrissent de son fruit agréable et huileux, surtout de celui qui donne la faine la plus rouge et la plus alongée. Depuis trente ans, nous commençons à en extraire l'huile, qui, faite avec soin et à froid, est déjà préférée dans toutes les cuisines, aux plus fines de Provence, pour les fritures et autres usages : nos épiciers qui entendent leurs intérêts, la vendent dans tous les départements septentrionaux, malgré une extraction qui est encore loin de sa perfection, pour de l'huile d'olive ; les marcs formés en gâteaux, engraisent en peu de temps ces beaux bœufs qui arrivent de tous côtés à Paris et aux autres grandes villes dont ils font la plus solide jouissance des tables.

J'appelle le hêtre avec d'autant plus de

raison, l'olivier du nord, et le nom n'est point indifférent pour la conservation des choses utiles, que, comparé dans l'état d'inculture où nous le voyons dans nos forêts, à celui de l'olivier sauvage, il donne une huile supérieure, et à espace égal, au moins quatre fois plus que l'olivier cultivé. . . . Que serait-ce donc si on cultivait et greffait cet utile arbre? Ne parcourrait-il pas aussi cette heureuse révolution de l'olivier méridional et de ces premiers sauvageons, qui, d'un fruit grêle et acerbe qu'ils offraient dans les forêts à nos pères, embellissent et enrichissent aujourd'hui nos vergers, et qui tout en flattant l'œil, le palais et l'odorat, font les délices et l'ornement de nos tables?

Ce précieux olivier, car je tiens d'autant plus à ce qu'on lui accorde son nom propre, pour le faire enfin respecter, que

plusieurs naturalistes qui , sous celui de hêtre , l'ayant traité d'*arbre ignoble* , ont ainsi encouragé d'une manière désastreuse , la cupide ignorance des marchands de bois ; cet arbre , dis-je , vient facilement dans presque toutes les terres , dans toutes les expositions , sur les montagnes , les coteaux , les vallées et les plaines , et peut par conséquent être multiplié à l'infini. Quel végétal bienfaisant ne serait-ce point pour la société , si ses fruits une fois améliorés par une culture intelligente , et l'extraction de ses huiles perfectionnées par l'art (toutes choses très-faciles) , on voyait couler jusque dans les jarres de la chaumière du pauvre , ce beurre délicat , qui ferait même les délices de l'homme opulent ?

Mais ces huiles , ces beurres , qui ne demandent ni vaches , ni fourrages , et qui répandraient à si peu de frais , l'ai-

sance dans tous les ménages, sont peut-être encore les moindres avantages qu'offre l'éducation de notre olivier : nos cultivateurs étant en général trop pauvres en bétail, par conséquent en amendements, laissent, abandonnent annuellement le tiers de nos terres en jachères (ils n'engraissent leurs bœufs, qu'avec du blé, de l'orge, des farines, des carottes, des pommes de terre, et autres légumes utiles et nécessaires aux hommes), tandis que, jouissant en abondance et à bon marché d'une abondante quantité de gâteaux, ils économiseraient les sacrifices, leur bétail multiplierait à l'infini, nos terres et nos prairies artificielles seraient amendées, cultivées ; les boucheries et les marchés de blé alimentés avec concurrence, et le prix de la vie animale diminué dans la plus heureuse progression.

Voilà les bienfaits visibles, qu'offrent

la plantation et la culture de l'olivier du nord; je développerai ses autres avantages, à la fin de ce chapitre, avec ceux qu'offrent en commun, les autres arbres forestiers, passons au chêne.

Le Chêne.

Il y a vingt espèces de décrites de cet arbre, un des plus beaux de nos forêts, qui a reçu les hommages de la plus haute antiquité, qui fut consacré par les Grecs et les Romains au père des Dieux; gardé et habité par les dryades et les hamadryades; honoré des satyres, des sylvains, des faunes et du dieu Pan; qui, nourrissant le gui sacré de nos pères, fut vénéré des druides, chanté par les bardes, et ensuite mutilé et détruit par leurs descendants.

Cet arbre, moins long à croître, moins long à se détruire que le hêtre, compte

aussi ses lustres par les siècles ; on en a vu un en Westphalie , qui avait 30 pieds de circonférence sur 136 pieds de hauteur ; il vient également dans tous les sites , dans toutes les terres , et offre de même aux hommes et aux animaux , dans ses fruits des présents dignes d'être recueillis. Pendant des siècles , nos ancêtres se sont nourris du gland doux ou noisetier , qui existe encore dans nos forêts , malgré la guerre à mort qu'on lui a fait dans les temps de barbarie , pour détruire la moisson de son voisin ; comme ce mets a trop d'âpreté pour nos palais , nous devons cependant le greffer et le multiplier au possible , pour en tirer d'excellentes huiles , et en enrichir encore nos ménages et nos étables , comme avec le fruit du hêtre.

La Caroline et la Virginie nous ont fourni depuis une nouvelle espèce de

chêne pareil, mais qui ne se dépare jamais de sa verdure, et qui produit un gland si doux, que les habitants l'amassent pour le manger pendant l'hiver : il donne une huile délicate comme celle d'amandes douces; et pourrait par conséquent, cultivé chez nous, rendre tous les ménages prospères.

Le chêne panaché, dont le port et le feuillage sont de la plus grande beauté; dont le vert réunit toutes les nuances, et qui se greffe facilement sur le chêne commun, répandrait une agréable variété dans nos forêts.

Nous possédons en France un chêne, d'un bois dur et de bon usage, qui a la propriété précieuse de croître d'un tiers plus vite que le chêne commun; qui mériterait par conséquent d'être très-multiplié, et de recevoir nos premiers soins dans nos plantations :

Le chêne vert qui croît dans tous nos départements méridionaux, sur lequel on recueille le *kermès*, ou la cochenille européenne, pour teindre nos belles écarlates, présenteroit des avantages inappréciables au commerce et à nos manufactures par sa multiplication ; il pourrait non-seulement nous affranchir des onéreux tributs que nous payons pour la cochenille du Pérou, mais nous rendre encore tous les autres peuples manufacturiers tributaires.

Il serait certainement utile, dit d'Appligny, de ne pas négliger les découvertes des naturalistes, et il serait à désirer qu'elles donnassent lieu à des expériences qui seules peuvent décider si l'on en peut tirer un parti avantageux. Mais comment l'osera-t-on espérer, lorsque nous avons la cochenille, que nous tirons à grands frais des pays étrangers, quoique

sa teinture soit moins fixe que celle du *kermès* ? L'homme est naturellement paresseux, il s'endort dans la jouissance ; le besoin est seul capable de le réveiller. Lors donc que, par quelque révolution, l'usage de la cochenille nous sera interdit, ou qu'elle sera devenue fort chère, nous aurons recours aux œufs de Réaumur, ou aux punaises de la Jusquiane, ou bien on reprendra l'usage du *kermès*, du teint duquel on est assuré, et qu'on a trop légèrement abandonné. *Traité sur la teinture des laines, soies, fils et coton.*

Le commerce réclame également pour tous les départements méridionaux¹, la plantation du chêne qui donne le liège, et dont les différentes variétés diminuent sensiblement. Ses glands sont reconnus excellents pour l'engrais des porcs.

Mais le chêne commun de nos forêts est celui de tous qui atteint le plus

grand développement, celui de qui les campagnes reçoivent et attendent le plus de bien; c'est lui qui garnit copieusement la table du porc, le plus glouton et le plus nécessaire des animaux domestiques, puisque lui seul fait la richesse du pauvre, et les délices du riche; c'est ce gland qui donne la consistance au lard, et la saveur à la chair la plus exquise, la plus savoureuse, la plus indispensable, et dont l'usage est le plus généralisé parmi les hommes... Là où ce précieux fruit manque, ou qu'il n'existe plus du tout, c'est une calamité pour tous les habitants; alors le manœuvre et le fermier sont obligés de diminuer le nombre de ces utiles animaux; de prendre pour nourrir et engraisser le reste, sur les grains et les légumes nécessaires à leur famille; et lorsque ces derniers moyens manquent encore, de souffrir la plus douloureuse pri-

vation, en perdant leur meilleure, leur plus solide, leur plus riche nourriture.

Le chêne qui nous vient du Levant, pourrait surtout nous offrir les plus grands avantages; il étend ses branches au loin, et s'élève aussi haut que le chêne commun; mais comme ses glands vont jusqu'à la grosseur d'une pomme moyenne, et sont les plus grands que l'on connaisse, ses greffes pourraient encore enrichir nos forêts.

Tels sont les espèces de chênes, ou les plus beaux ou les plus utiles que nous ayons, et qu'il serait particulièrement intéressant de propager : en arbres comme en animaux, le plus grand avantage de l'éducation consiste à s'attacher aux meilleures, aux plus belles races; les inférieures viennent toujours assez facilement, et en assez grand nombre.

Châtaignier.

Cet arbre mérite, par sa belle stature et son utilité générale, d'être mis au premier rang des arbres forestiers, son histoire se trouve sur les flancs du *Mont-Etna*, dans ce fameux châtaignier nommé le *Cavalier*, qui a jusqu'à 100 pieds de circonférence : on le connaît depuis plusieurs siècles, qu'il est remarqué sur un grand nombre de cartes, d'époques très-éloignées.

Cet arbre croît dans tous les climats tempérés, et couvrait autrefois par grandes forêts, les terres occidentales de l'Europe ; les plus belles charpentes de nos vieux bâtiments, attestent partout son ancienne abondance. Il se plaît à orner dans les terrains légers, les croupes des montagnes et le penchant des collines, de qui il reçoit la fraîcheur qui lui est néces-

saire ; sa disparition de la plupart de nos cantons, qu'autrefois il enrichissait, et qui a laissé une plaie profonde dans nos besoins, peut être attribuée aux guerres, à l'excellence de son bois pour les charpentes, la tonnellerie, les vignobles, les houblonnières et beaucoup d'autres usages domestiques ; mais surtout aux grands défrichements qui, ayant anéanti beaucoup de forêts, les températures douces ont dû devenir froides et âpres, les rosées et les vapeurs s'éloigner, pour céder leur empire fructifère aux vents et au soleil qui, sans modificateur, ont dû à leur tour brûler et dessécher la terre.

Le châtaignier, si riche, si prodigue par son fruit, possède surtout la qualité recommandable, de croître deux fois plus vite que le chêne, de jeter plus de bois et de n'être presque pas sujet aux guerres des insectes : c'est lui qui, d'une main, offre

l'encens au dieu *Pan*, et de l'autre, au dieu *Vertumne* ; il est l'heureux intermédiaire de la rusticité des forêts, et de l'attrait de nos vergers ; d'un côté, il entend résonner la voix sonore de la cornemuse du pasteur, et de l'autre la flûte douce et veloutée du berger.

Le châtaignier qui porte avant l'âge de dix ans, met 80 à croître, moitié à se reposer, autant pour s'éteindre, et peut offrir sans aucune dépense ni peine du laboureur, pendant au moins cent soixante et dix années de suite, ses moissons à son maître, sans autre peine que celle de ramasser son fruit. La greffe en écusson, la plus sûre, le métamorphoserait facilement en un autre plus beau, plus gros, plus savoureux, et laisse des secours infinis à attendre de ce beau végétal : c'est ainsi que les châtaigniers sauvages du Dauphiné et du Lyonnais, répandent au

Journal d'aujourd'hui ces beaux marrons de Lyon, renommés dans presque toutes les parties du monde. Que serait-ce si nos nouvelles forêts en étaient peuplées ? Les anfractuosités des rochers seraient alors trop fières, pour donner l'asile à la hideuse disette et à la famine décharnée, qui étendent si souvent leur funeste empire sur nos habitations inquiètes (1).

(1) Il y avait à Dieuze un homme de bien (*feu Etienne Foblant*, ancien directeur de la Saline). Cet homme qui, avec un cœur excellent, était devenu le consolateur du malheur et de l'indigence, voyant que le châtaignier que l'on ne connaissait plus dans le pays, pouvait augmenter les moyens de subsistance, en fit venir beaucoup à grands frais ; il en distribua et planta lui-même un grand nombre ; tous vinrent parfaitement ; mais les passions et les haines étant alors en effervescence, on en détruisit la plus grande partie ; le petit nombre de ceux qui furent épargnés prospèrent, et prouvent que partout l'utile châtaignier peut fructifier,.... La tombe de cet

Les châtaignes tiennent lieu de pain à beaucoup de nos peuples montagnards, principalement à ceux du Limousin, de l'Auvergne, du Rouergue, du Périgord, des Pyrénées et des Cévennes, où l'on prépare le mieux les *castagnous*, par un degré de germination pour les rendre plus sucrées, ce qui a fait découvrir la certitude, qu'on pourrait en faire une excellente bière, d'autant plus convenable à ces montagnes, que le plus mauvais vin doit y être très-cher et moins salulaire.

Mais nos étables et nos basse-cours les plus variées, trouveraient dans cet excellent fruit une savoureuse et abondante desserte, qui non-seulement permettrait de les multiplier sans terme, et d'augmenter l'aisance de toutes les familles, mais

homme généreux, réclame l'ombrage d'un arbre qu'il a le premier propagé dans le pays...!

d'épargner , ainsi que le hêtre et le gland , une grande quantité de grains , de farines de légumes , qui doivent aujourd'hui remplacer leur absence. . . .

Les trois arbres dont je ne viens que de rendre faiblement les avantages qu'ils offrent à la société , méritent d'être replantés , et ceux qui existent conservés , avec d'autant plus de soin et d'ardeur , que seuls ils seraient capables de changer la face de tous les ménages ; de réléguer à jamais la misère et les besoins , au-delà des limites de la patrie.

Ce que le laborieux cultivateur crée à la sueur et aux dépens du corps , en déchirant sans cesse les flancs de la terre avec de nombreux animaux , il le trouverait abondamment par délassément dans le hêtre , le chêne et le châtaignier : les volailles , les beurres , les habitants des bois , des ruisseaux , des étangs , des lacs ,

des fleuves et des mers, se presseraient sous la main de l'homme, étonné de toutes ses richesses. . . .

Bouleau.

Le bouleau qui vivifie jusqu'aux tristes terres boréales, croît de préférence et rapidement dans les terres humides, sablonneuses, arides, maigres et marécageuses, jusque sur et dans la fente des rochers. Il forme une agréable variété dans les forêts, par sa forme pyramidale, l'éclat et la blancheur de son écorce, l'élasticité de ses branches et la précocité de ses feuilles très-odorantes. Son bois, très-utile, sert à faire des cerceaux, des sabots, toutes sortes d'ustensiles de ménage, et ses rameaux à faire des balais.

Sa sève est très-sucrée, et si abondante au printemps, que les enfants courent dans les bois, en boire en guise de

limonade; d'autres la font fermenter pour en avoir le vin de bouleau; mais on pourrait plus avantageusement en tirer le même parti que les Américains de l'éérable, et en faire du sucre. Dans un grand état bien organisé, où tout doit être utilisé, comme dans un bon ménage, on pourrait d'après les plantations qui sont à faire en France, recueillir dans dix ans au moins deux millions de kilogrammes de sucre, ce qui équivaldrait à quatre millions de revenus annuels.

Lorsque le roi de Prusse a voulu réaliser son paradis terrestre à Bielfelt, et rendre à la terre ses charmes et son aménité première, il a réuni tous les genres d'arbres, et fait planter jusqu'à un superbe quinconce de bouleaux, chargés de varier les scènes brillantes et diversifiées de ces charmants bocages.

Erable.

Il y a dix espèces d'érables connues : leur feuillage forme une agréable et gracieuse tapisserie dans les forêts ; mais il n'y en a que deux qui donnent la précieuse sève à sucre. Ils se reproduisent facilement par la voie des marcottes, et méritent d'être multipliés dans nos forêts, autant que la main de l'homme pourra suffire : ce seront nos cannes à sucre, qui n'exigeront ni le soleil brûlant de nos colonies, ni l'esclavage des nègres, ni leurs pénibles et dispendieux travaux ; mais ne nous donneront d'autres peines, que celles de recueillir annuellement sans culture, leurs riches tributs, tout en remplissant le grand objet harmonique de nos replantations de forêts. Les abeilles y trouveraient également une riche desserte : car ces économes et industrieuses répu-

blicaines, ramasseraient toutes les parcelles de sève, qui échapperaient en détail à cette intéressante récolte.

Cèdres et Mélèzes.

Le mélèze est un des arbres les plus grands, des plus utiles que possède le continent de l'Europe; il s'élève communément à 27 mètres (80 pieds) et va jusqu'à 100 et 130 pieds de hauteur: il croît au milieu des glaces éternelles des Alpes, et regarde de sa cime superbe, les nuages qu'il foule à ses pieds. Il vient encore mieux à des zones moins élevées; il se plaît même sur le bas des coteaux et jusque dans les plus profondes vallées, d'où il s'élançe fièrement sur une ligne droite, jusque dans la région des nuages pour jouir de l'air libre qui le flatte.

Cet arbre qui, dans ces régions émi-

nentes, est honoré des premiers regards du soleil, conserve sa fraîche et riante verdure jusqu'au sein de l'hiver; son bois qui brave les intempéries et les siècles, sert à l'architecture navale, qui lui doit sa durée et sa majesté. On a trouvé intact un navire construit de son bois, dans des sables où il était engravé depuis des siècles. C'est à lui que les peintres de tous les temps, ont privativement confié les chef-d'œuvres de leur pinceau, qu'ils désiraient transmettre à la postérité : ce bois incorruptible a été trouvé sain, au bout de deux mille ans, dans le temple d'Apollon à Utique. Tous les ouvrages d'art, auxquels on veut donner une durée séculaire, s'adressent au bel et durable mélange.

Il procure, outre l'agaric, sorte de champignon très-recherché pour ses vertus médicales, jusqu'à huit livres d'une excel-

lente térébenthine par an, dont on compose aux Indes, en Perse et en Turquie, un agréable et salutaire masticatoire, très en usage parmi les femmes jalouses d'avoir une haleine odorante; mais encore plus pour la composition des meilleurs onguents : ses qualités balsamiques et vulnéraires sont connues et en usage chez tous les peuples. Il serait donc sage et avantageux de planter des forêts de mélèzes, lorsque dans tous les autres pays, on les anéantit.

Le mélèze noir d'Amérique et celui de Sibérie, qui n'atteignent pas à beaucoup près la hauteur du premier, pourraient agréablement s'associer dans la même demeure. Les mélèzes transpirent au printemps un suc en forme de petits grains, assez sucrés, connus sous le nom de *manne* de Briançon, qui est recherchée pour ses propriétés, mais qui attire surtout de nom-

brœux essaims d'abeilles, dans ces forêts paisibles et odorantes, chargées d'avertir au loin ces industrieuses peuplades, que dans leur solitaire enceinte, la nature leur apprête les premiers plaisirs qui doivent les consoler du long sommeil de l'hiver. Les forêts de pins et de sapins, leur offrent les mêmes jouissances : le miel est à la vérité plus amer que celui des fleurs ; mais il a aussi des qualités plus balsamiques. L'écorce des jeunes mélèzes, étant fort astringente, peut utilement remplacer celle de chêne, pour le tannage des cuirs.

Le majestueux cèdre du Liban, où il vit avec les neiges qui le ceignent une partie de l'année, et les nuages qu'il semble soutenir de ses larges sommités, est un véritable mélèze, et n'a été immortalisé sous le premier nom, que par les livres sacrés, qui ont parlé de la construction du temple de Jérusalem : la première sta-

tue de Diane au temple d'Ephèse, était du cèdre du Liban. La sciure était un des ingrédients, dont se servaient les Egyptiens, pour embaumer les corps : l'on en tirait aussi une huile propre à la conservation des livres.

« Cet arbre si majestueux, dont la verdure est perpétuelle, et dont les branches immenses, touffues, plates et horizontales, ressemblent, quand le vent les balance, à des nuages qu'il chasse devant lui ; cet arbre si utile enfin, croît d'autant mieux que la terre est plus *stérile*, et donnerait à nos montagnes nues, un vêtement superbe et précieux. » (*Le baron Tschoudy.*)

Le beau cèdre qui embellit le jardin des plantes de Paris, a été apporté d'Angleterre, il y a 67 ans seulement, par le célèbre Bernardin de Jussieu : il le portait dans son chapeau, lorsqu'il vint le confier à la terre orgueilleuse de le pos-

séder ? Ce bel arbre qui ravit dans son enfance, qui a peut-être encore six siècles à s'élever et à s'étendre, arrache déjà non-seulement les regards, mais une sorte de vénération à ceux, dont l'œil est avide d'admirer les plus beaux objets de la création ! Pendant mon séjour dans la capitale, je me sentais, en plein hiver, entraîné à rendre presque tous les jours mes hommages à ce noble végétal. . . . Lorsque je le contemplais du haut du labyrinthe, chacune de ses vastes branches horizontales et serrées, me semblait former une prairie suspendue, ou représenter ce célèbre jardin de Babylone, placé au rang des sept merveilles du monde. . . Mais lorsqu'une fois les vents balançaient ses branches étendues, on aurait dit que la mer était en mouvement ; ou qu'on voyait s'agiter gravement toute une forêt. . . !

Les naturalistes avaient placé, avant la révolution, le buste de *Linné*, sous le cèdre de son ami, dont l'affection devait lui servir d'égide; mais lorsque la rage vandamique s'empara des esprits destructeurs, des ignorants le prirent pour un aristocrate, et le brisèrent...! Puisque cet éclatant outrage fait à la cendre d'un grand homme, n'a pas encore été réparé, ne conviendrait-il pas mieux de placer sous le *Cèdre-Jussieu*, la statue de son père d'adoption, qui a soigné et protégé sa première jeunesse? L'arbre honoré du nom de son autre père, prendrait à nos yeux une existence plus vénérable; sa noble stature plus animée, élèverait sa cime et étendrait ses vastes branches avec plus de fierté; et devant par sa nature, embrasser la nuit des siècles, il conserverait un nom cher, aussi longtemps que doivent durer notre admiration et notre reconnaissance.

Lorsqu'un aussi bel arbre s'offre avec docilité à nos jouissances, et à remplir surtout puissamment, pour le repos et la fécondité de nos plaines, les fonctions météorologiques, qui forment un objet principal de cet ouvrage, négligerions-nous d'en couronner nos montagnes, d'en ombrager nos campagnes, contre la grêle, le tonnerre et les dévorantes sécheresses ! Le vent le plus impétueux, l'ouragan le plus violent, viendraient fléchir respectueusement devant cet autre *Eole*, dont ils ne sauraient jamais ébranler la majestueuse gravité.

Le cèdre vient naturellement dans les îles de Bahama, dans plusieurs îles des Colonies anglaises : il a communément quatre pieds de diamètre, et s'élève à 130 pieds de hauteur : on en a même coupé dans les îles de Jamaïque et de Cuba, d'une stature si gigantesque, qu'ils

ont donné des planches de six pieds de largeur.

Ce bois incorruptible comme celui de tous les mélèzes, offrirait à notre architecture navale, une économie, une force, une légèreté, une durée dont aucun bois, autre que celui du cyprès, n'en peut approcher; il épargnerait le ruineux doublage en cuivre, que nous sommes obligés de faire à nos vaisseaux, pour les préserver un peu plus longtemps de l'attaque des vers qui les détruisent en peu de temps; il donnerait plus de légèreté à la marche de ces énormes citadelles, exigerait moins de monde pour les manœuvres, permettrait plus d'embarcations, et diminuerait surtout le malheur des naufrages, qui dans les voyages de long cours, procèdent si souvent de la corruption des bois. C'est avec les cèdres du Liban, que les Egyptiens et les Syriens construisaient,

au rapport de Pline, des vaisseaux d'une durée inconnue de nos jours.

La navigation fluviale, qui a à calculer sur les nombreuses sinuosités, les basses eaux, le poids des embarcations, la dépense des manœuvres, la lenteur ou la dextérité de la marche, la forme, l'entretien, ou la durée de ces petits bâtimens nautiques, aurait tout à gagner dans la légèreté et l'incorruptibilité de ce bois, qui, sous ce rapport encore, offrirait des avantages infinis à ces intéressantes communications commerciales, entre les peuples de l'intérieur des terres.

Les Anglais dont l'imitable industrie embrasse tout ce que la nature ou les arts peuvent offrir d'utile ou avantageux, vendent le cèdre d'Amérique, pour du bois de Madère, dont on fait toutes sortes d'ouvrages de menuiserie et de tabletterie odoriférans. Ils ont même imaginé de faire

des barils, moitié en douves de cèdre et moitié en bois blanc, dans lesquels ils font séjourner du punch ou d'autres liqueurs fortes, qui y acquièrent un goût et une saveur très-agréable.

Mais, outre tous ces avantages que le cèdre offre dans son bois, et qui peuvent s'étendre à mille autres objets utiles ou agréables, il donne aussi tantôt la poix, tantôt la résine nommée *Cédria*, qui, sous le nom d'huile de *Cade*, est regardée comme un remède souverain pour les maux d'yeux, ceux des dents, et surtout contre la morsure des serpents et autres animaux vénimeux, dont la chimie saura encore étendre les utiles usages. C'est encore avec la *cédria* que les anciens frottaient les feuilles de papyrus, pour les rendre incorruptibles et les garantir des insectes.

N'est-il pas extraordinairement éton-

nant que le plus bel arbre qui pare la terre, dont la durée se perd dans la nuit des siècles, et atteint une existence presque immortelle; qui répand tant de majesté sur les lieux qu'il habite; qui fait naître tant de grands sentiments dans l'ame qui le contemple; duquel les arts et surtout nos combinaisons nautiques, auraient des avantages incomparables à attendre; qui semblait destiné par la nature, à remplir les plus importantes fonctions météorologiques pour le repos du globe, soit resté oublié, presque anéanti même sur le *Mont-Liban*, et qu'on n'en voit encore en Europe, que quelques allées en Angleterre, lorsque sa propagation dans toutes les terres, dans presque tous les sites, offre la plus grande facilité?

On ne saurait prendre une idée plus grande, de la durée des grands arbres, dont nous ne pouvons, comme du cèdre,

marquer encore ni la naissance, ni la mort, qu'en lisant l'histoire du *Baobab* : voici ce qu'en dit Deleuze, dans les *Amours des Plantes*.

Le Baobab, croît en Afrique. Son tronc a jusqu'à 26 mètres (80 pieds) de circonférence : sa tête est arrondie, et ses branches descendant fort près de terre, il présente une masse hémisphérique, d'environ 49 mètres (150 pieds) de tour, sur 23 mètres (70 pieds) de hauteur. Ses fleurs sont très-grandes et ont 16 centimètres (6 pouces) de largeur. Le fruit connu sous le nom de pain de singe, est ovale et a trois décimètres (1 pied de long). Il contient des graines osseuses, nichées dans une pulpe agréable à manger, légèrement acides, et très-rafraîchissantes.

La durée du baobab étonne l'imagination. Adanson qui a décrit cet arbre énorme, a prouvé que parmi ceux qu'il avait

observés , plusieurs étaient âgés de *six mille* ans : les bases de ce calcul ne sont point problématiques , et je crois le fait assez curieux , pour en rapporter ici les preuves.

On ne peut s'assurer de la durée des arbres qui vivent plusieurs siècles , que par la progression de leur grosseur ; et celle-ci est déterminée par des inscriptions , creusées profondément dans l'écorce jusqu'au bois , et qui marquent leur grosseur à l'époque de l'inscription. « C'est par ce moyen , dit Adanson , que je puis donner quelques probabilités , sur la durée du baobab. Ceux que je vis en 1749 , aux îles de la Madelaine près du Cap-Vert , avec des noms hollandais , tels que Rew et d'autres noms français , dont les uns dataient du quatorzième , les autres du quinzième siècles , avaient , lorsque je les vis , environ 6 pieds de diamètre. Ces

mêmes arbres avaient été vus en 1555, c'est-à-dire, il y a plus de deux cents ans, par Tevet, qui les cite dans la relation de son voyage, aux terres antarctiques, en les traitant de beaux arbres, sans en donner la grosseur, qui devait être au moins de 3 à 4 pieds, à en juger par le peu d'espace qu'occupaient les caractères des inscriptions : ils avaient donc grossi seulement de 2 ou 3 pieds, dans un espace de 200 ans. Outre ces termes d'observation, j'en ai trois autres immédiats et assez certains; savoir : *on croit inutile de suivre son calcul, qui paraît bien basé.* C'est bien à un arbre pareil, qu'on peut appliquer ces vers de Castel :

Combien de fois la terre a changé d'habitants,
Combien ont disparu d'empires éclatants,
Depuis que ce géant, du sein de la bruyère
Elève vers le ciel sa tête séculaire!

Sapins.

Le sapin toujours vert, croît en Europe, en Asie et en Amérique, de préférence dans les latitudes froides, ou les lieux élevés; mais il vient aussi sur le revers des coteaux nord, jusque dans les gorges ténébreuses et même les moindres fentes des rochers; il vient dans toutes les terres, mieux dans les profondes; il est remarquable par la direction droite de sa tige, sa prodigieuse élévation qui parcourt une ligne de 100 pieds de hauteur, la forme pyramidale de sa tête, la disposition de ses branches horizontales, dont les étages marquent les années, et la particularité de s'élever environ d'un pied annuellement, de sorte qu'il peut croître cent ans, et avoir une existence d'au moins trois siècles.

Il y a onze espèces de décrites de cet

arbre, dont chacune offre des avantages généraux et particuliers à la société. Le sapin à feuilles d'if, très-commun dans les Vosges, donne cette résine liquide et transparente, qui constitue la térébenthine, et dont Strasbourg fait un grand commerce avec Paris; cet arbre d'une grande beauté donne des cônes fort longs.

Le sapin odorant ou le baume de gilead, si recherché par ses divers usages dans les arts, est en même temps le plus beau de ces arbres (1). L'épicea est le sa-

(1) Le baume de gilead est un des plus estimés, quoiqu'il y ait des auteurs qui prétendent que celui du Pérou ne lui soit point inférieur en vertu. On le tirait originairement d'un arbre du même nom, qui croit en Egypte et dans la Judée; mais principalement dans l'Arabie heureuse, et qui est d'une si grande valeur, qu'il fait partie du revenu particulier du grand seigneur, sans la permission duquel

pin le plus commun en Europe : outre qu'il s'élève à la plus grande hauteur, toutes les terres lui sont bonnes, ses riches franges pendantes avec grace, joint à sa forme pyramidale élégamment prononcée, lui donnent un port noble et imposant ; il transude une substance résineuse qui se durcit à l'air, il donne la poix blanche et la poix noire, indispensables à un grand nombre d'arts et métiers, et surtout à la marine, pour calfater les vaisseaux.

La France passe annuellement de grandes sommes aux différents peuples de l'Europe, pour les baumes, les térébenthines, les poix, les résines et les mâtures, qu'offre avec le pin, ce précieux végétal,

il n'est point permis d'en planter ou d'en cultiver. Le sapin odorant dont il s'agit, offre et les mêmes avantages et les mêmes vertus.

et que par de plus sages dispositions de nos pères, elle aurait au contraire dû pouvoir vendre en abondance à ses voisins. Souvent les désastres de notre marine, la perte de nos colonies, et les traités les plus humiliants, n'ont eu pour cause que la difficulté de ramener des pays du nord, ces matières indispensables, que les ennemis nous enlevaient, pour augmenter leur force par notre faiblesse.

L'usage du sapin est si généralisé, qu'on trouverait aujourd'hui peu de chaumières, qui ne le possèdent dans leur charpente, ou dans quelque meuble de ménage; et quoique notre pénurie à cet égard, aille jusqu'à la pauvreté relativement à la masse de nos besoins, la consommation est cependant dans une progression si croissante, et la replantation si oubliée, qu'en peu d'années nous devons atteindre la

disparition des forêts éparses qui nous restent encore , et dans lesquelles il est déjà très-rare de trouver quelques sapins qui ayent parcouru toute la révolution de leur entier développement.

Rien de plus somptueux que les hautes palissades de sapins , qui ornent plusieurs chemins de la Suisse , et dont la verdure éternelle , contraste si avantageusement avec l'état de mort répandu , pendant les hivers , sur toute la nature ; mais surtout rien de plus intéressant que l'abri qu'elles accordent aux campagnes contre les vents et les gelées ; souvent là où la terre n'osait , dans son humble nudité , offrir aucun tribut à l'homme , on voit aujourd'hui s'élever et de rians jardins et la vigne timide , sous les auspices de ces haies puissantes , qui ne veulent croître , que pour embellir et enrichir la main industrieuse qui sait les rechercher.

« J'ai vu, dit le baron Tschoudy, un bois de sapins en Suisse, dont les branches naturellement entrelacées, formaient un toit que couvrait une épaisseur considérable de neige : il n'en était point tombé au dessous ; on y respirait une chaleur douce, c'était au mois de janvier : on y voyait la terre bien verte et garnie de quelques fleurs ; c'est dans ces bois sombres, au loin solitaires, où l'on respire l'encens des résines, qu'un saint frémissement avertit de la présence de la divinité, et que la pensée, affranchie des liens des sens, s'élève jusqu'à elle... ! »

En Allemagne et surtout en Angleterre, où les lumières très-repandues, et un patriotisme toujours actif, appellent tous les biens, on voit les promenades, les campagnes et les beaux jardins de ces pays, parés et enrichis de tous les arbres rares ou utiles que produisent les

différentes régions du globe; tandis que la France qui, par sa position géographique et sa structure physique, pourrait s'emparer de toutes les latitudes, par conséquent de tous les végétaux, ne connaît dans sa triste nudité, que les sinistres sifflements des vents tempétueux et les ravages des noirs ouragans; on dirait que l'esprit d'Arimane a quitté les rives dépeuplées du Tigre et de l'Euphrate, qui ne baignent plus que les ruines de Ninive et de Babylone, pour déverser sur la plus belle contrée de l'Europe, tous les maux qui ont flétri ces antiques et célèbres régions, par les déboisements.

Mais le sapin qui embellit, qui enrichit de ses longs produits les habitations qui l'avoisinent, ainsi que la patrie qui l'adopte et le protège, correspond de sa tête altière et élevée avec les météores qu'il

soutire et dont il assurerait l'empire à l'homme s'il voulait le posséder ; il conserve à la terre , la chaleur nécessaire pour faire croître les végétaux encadrés dans son enceinte ; il atténue, il adoucit les vents déchainés contre les récoltes qui lui sont confiées ; enfin il consent à habiter encore les rochers et les croupes arides de nos montagnes, pour verser de nouvelles eaux dans nos vallons et calmer nos plaines inquiètes ; il est par conséquent très-digne de notre sollicitude.

On prépare une bière saine et agréable, avec les jeunes pousses de la sapinette blanche. Les bourgeons de sapin en infusion, sont d'usage en médecine. Berkeley, évêque de Cloyne, qui a fait un traité sur l'eau de goudron, la regarde comme le plus puissant et le plus universel de tous les remèdes.

Pin.

La famille des pins est fort nombreuse, elle compte une vingtaine d'espèces différentes, capables de diversifier agréablement nos forêts; mais comme leur description faite avec une rare et élégante sagacité par le baron Tschoudy, a exigé une grande étendue, je me bornerai à y puiser simplement, les choses essentielles à mon objet.

Le pin de Genève devient grand et branchu, vient de graines jetées au hasard, croît avec trois pouces de terre, partout où les autres végétaux se refusent de vivre; brave l'impétuosité des plus grands vents, s'accommode de tous les climats, ne craint la vicissitude d'aucune saison, et peut par conséquent peupler les lieux qui semblaient être condamnés à une éternelle aridité. Le pin d'Ecosse

n'en diffère qu'en ce qu'il pousse une tige plus droite, et acquiert plus d'élévation.

Le franc pin se trouve répandu dans la plupart de nos départements méridionaux; il a résisté au jardin des plantes de Paris, aux plus grands hivers; ces cônes renferment des amandes appelées pignons, qui grillées sont très-agréables à manger: c'est ainsi que je les ai vu apprêter dans les Pyrénées; on en fait aussi des dragées, des crèmes, des pralinés: ils entrent dans quantité de mets recherchés, mais ce qu'ils présentent de plus précieux, c'est l'huile douce qu'on en tire, qui tient à toutes les qualités de l'huile d'amande; les méridionaux ne l'apprêtent pas; parce qu'ils possèdent les huiles d'olive; mais nos départements tempérés et septentrionaux en tireraient de grands avantages, et nos basse-cours dans les marcs

une riche nourriture : cet arbre peut, sous le rapport de son fruit, être assimilé au hêtre, au chêne et au châtaignier.

Le pin de montagne ou torche-pin, croît aux environs de Briançon ; il a beaucoup de résine : aussi les habitants s'en servent-ils pour en faire des torches. Le pin de montagne ou d'Haguenau que j'ai vu fort répandu dans les petites Vosges, tient de très-près au précédent, vient dans les fonds sableux et dans tous les sites.

Le grand pin maritime est l'espèce la plus répandue dans la république ; ses cônes sont plus longs, moins gros et ses pignons plus durs que ceux du franc pin ; ses usages sont les mêmes. Le petit pin maritime est aussi grand que le précédent, seulement ses cônes sont moins gros et ses feuilles plus courtes. Le pin mari-

Time de Mathéole est très-résineux ; il se rapproche beaucoup , pour les qualités , de celui de Genève ; mais il est moins beau que les deux autres pins maritimes.

Le pin rouge du Canada tient beaucoup du torche-pin , ainsi que le pin gris du même pays ; ils seraient , par leur grande élévation , très-propres à la mâture des vaisseaux ; mais la grande quantité de leurs branches les rend fort boueux.

Le pin de marais ne vient en Amérique que dans les lieux bas et humides ; il pourrait avantageusement couvrir beaucoup de sites semblables en France , et devenir pour nous , pendant les grandes chaleurs , par le baume et le parfum de ses résines , un puissant salubrifère. Le pin blanc qui vient dans les mêmes lieux en Canada , qui pousse jusqu'à cent pieds de

hauteur, et sert à la construction des plus grands vaisseaux, remplirait avantageusement le même objet; ses pignons sont gros et bons à manger. Le pin d'encens dont la résine est fort odorante, doit, tant qu'on le peut, être placé dans le voisinage des marais.

Le pinastre du Briançonnais, qui se plaît dans les lieux froids et élevés, donne une amande fort agréable qu'on mange comme les noisettes, et de laquelle on pourrait tirer les mêmes avantages que du franc pin.

Mais l'arbre de ce genre qui doit le plus nous intéresser, c'est le colossal lario de l'île de Corse, qui s'élève jusqu'à 67 mètres (200 pieds) de hauteur, qui donne la térébenthine avec profusion, dont la charpente est impérissable, qui serait propre à devenir le plus puissant siphon entre le ciel et la terre, avec le-

quel on pourrait multiplier les coteaux dans les plaines, et transformer les collines en montagnes, pour nous asservir l'empire des météores : c'est ce noble végétal que nous devons rechercher et propager jusqu'à ce que nos moindres haïmeaux puissent s'énorgueillir de sa possession.

La nombreuse famille des pins, dont l'utilité se diversifie à l'infini, tient un des plus beaux rangs dans l'ordre des arbres forestiers : cet arbre qui est déjà dans sa force à 60 et 80 ans, commence à donner à 25 du brai gras, du brai sec, de la résine jaune, du galipot, de la térébenthine, du goudron, du noir de fumée, etc. ; son écorce peut aussi remplacer celle du chêne, pour le tannage des cuirs ; ses fruits qui ont la plupart des propriétés balsamiques, peuvent augmenter les huiles douces, les beurres des

ménages , et leurs marcs enrichir nos étables et nos basse-cours , l'encen d e ses résines corriger les miasmes méphitiques qui s'exhalent des lieux mal-sains , prévenir les épidémies et les épizooties ; ses bois qui sont d'une longue durée , fournir les mâtures et les planches à la marine : les corps de pompes , aux fontaines ; les planches , à la menuiserie , les échelas , aux vignes ; ses branches , pendant l'hiver , aux chèvres et aux moutons ; enfin ses charbons à l'exploitation des mines.

On ne peut , dit Duhamel , planter des forêts plus avantageuses que celles de pins ; ils croissent dans des sables stériles : à quinze ans , on peut les abattre pour les brûler ; à 25 et 30 ans , ils fournissent de la résine ; ils sont dans toute leur force à soixante ou quatre-vingts ans , comme les chênes à 150 et 200 ans : leurs fu-

taies produisent un revenu annuel considérable, et n'exigent presque aucune dépense.

Les environs de Fontainebleau n'offraient, il y a quarante ans, qu'un désert de sables et de rochers desséchés ; c'est aujourd'hui une magnifique forêt de pins de diverses espèces, dont on doit la plantation à feu Lemonnier, qui a rendu de grands services à l'agriculture et à la botanique. Il avait fait aussi une superbe plantation de pins de Riga, dans les environs de Rouen : ils avaient parfaitement réussi. Elle a malheureusement été détruite dans les temps orageux de la révolution.

C'est dans le lieu le plus éminent de la belle forêt de Fontainebleau ; c'est au milieu de ses enfants, entouré de sa famille végétale, que les cendres de leur créateur reprendraient une existence noble

et animée. . . . Une simple colonne tronquée , dont le piédestal porterait cette inscription. . . . *Aux mânes de Lemonnier , notre père. . . . !* serait d'une plus grande expression que le plus fastueux monument des arts.

Cet arbre , le plus sobre des arbres , qui se contente de la maigre nourriture , à laquelle le plus misérable buisson se refuse ; qui veut croître partout où il ne croît rien ; qui se plaît avec le froid , avec le chaud , qui ne craint ni l'humidité ni la sécheresse , qui veut peupler et fructifier tous les lieux arides et abandonnés ; parer de nouveau les rochers solitaires et desséchés , tromper enfin l'absence même du soleil , pour adoucir de son éternelle verdure , le long sommeil de la nature pendant nos hivers , est digne de notre haute attention.

Je viens de parcourir rapidement les

neuf espèces d'arbres destinés , par leur beauté remarquable , leur utilité générale et leur plus longue durée , à occuper les premiers rangs dans nos plantations forestières ; à proclamer un jour de leurs cimes élevées , leur alliance avec le vaste atlantique , les régions du tonnerre et tous les éléments de la terre ; les autres arbres du globe s'élèveront ensuite sous leur égide puissante , pour terminer le tableau d'une grande majesté végétale.

. A l'extrémité de nos quatorze rameaux de montagnes , il convient de commencer par poser les colonnes de notre édifice. Là , doivent s'élever le colossal laricio , le cèdre grave et imposant , accompagnés de tous les beaux mélèzes , des fiers sapins et des pins dociles , pour annoncer aux nuages et aux vents étonnés , que leur empire capricieux doit enfin rentrer

dans les premières limites assignées par la nature. Ces puissants législateurs des météores suivront ensuite les crêtes de nos montagnes, pour en relever, par un vêtement éclatant, l'orgueil trop longtemps humilié... Arrivés devant les Puy-Dôme, les Mont-d'Or, les Mont-Cantal, les Mont-de-Lauzère, les Mont-de-Gerbier, les Mont-de-Mezin et de Faucille, ils les élanceront à jamais dans les nues, pour partager avec les Mont-de-Gard, de Canigou, les Mont-Céris, de Genève, les Mont-Blanc, Saint-Bernard et de Saint-Gothard, l'empire des neiges et des météores.

Lorsqu'ils auront ceint nos bassins d'une écharpe impénétrable, d'une verdure éternelle, et trompé ainsi jusqu'à l'attente de nos hivers par leur règne immuable, ils ressusciteront les sources ensevelies, arracheront les ruisseaux de leur

funeste léthargie , relèveront les fleuves affaissés par l'oubli des siècles ; ils calmeront les campagnes ; ils les rendront à leurs chaleurs , à leurs températures premières ; ils les embaumeront enfin par l'encens de leurs résines , pour chasser à jamais de leurs demeures régénérées les hideuses maladies , enfantées par la corruption des eaux , de l'air et les innombrables causes de notre négligence.

Au milieu et à la suite de ces grands régulateurs des éléments , se placeront le hêtre , le chêne , le châtaignier , le bouleau , l'orme et l'érable ; et après avoir marié agréablement la gaieté de leurs verts feuillages avec ceux sérieux , réfléchis , nuancés des premiers , et appuyés ces hautes colonnes de leurs brillants pedestaux , ils descendront les revers des montagnes , pour rafraîchir les cavernes , rhabiller les vieux rochers , créer et protéger

de nouvelles sources, surveiller les ruisseaux et les étangs, sourire aux coteaux et aux plaines, rassurer les vallons, et rapprocher enfin leurs riches tributs des habitations.

Lorsqu'une fois ces grandes bases de l'harmonie rurale et de l'économie animale seront assurées, alors les eaux, les vents et la main de l'homme, y porteront aussi, dans ces intéressantes forêts, les nombreuses familles des genévriers, des tilleuls, des marroniers et des peupliers, des ormes, des thuya, des sicomores, des noyers et des noisetiers, des charmes, des frênes, des sorbiers, des trembles, des saules et des aunes; enfin tous les arbres, arbustes et arbrisseaux habitués à vivre en société, à varier, à nuancer par leur port, leur feuillage, leurs fruits et leurs couleurs, leurs reflets et leurs ombres, le charme du plus beau, du plus

riant tableau que la nature ait dessiné sur la terre.

A cette haute ordonnance, les nuages s'inclineront, les ouragans s'anéantiront, les vents deviendront réguliers, doux et modifiés; le soleil, flatté d'avoir à éclairer un autre Eden, inclinera obliquement ses doux rayons sur la terre, pour ne plus la dessécher et la brûler; les pluies se dissémineront avec uniformité; les mers verront revenir leurs eaux avec régularité; tous les habitants des bois aujourd'hui errants, égarés ou diminués, reviendront habiter les demeures de leurs pères, pour se retrouver et se multiplier; les poissons des faibles ruisseaux, comme ceux des fleuves, des lacs et des mers, reparaitront, s'amélioreront et se multiplieront; les orages, la foudre et le tonnerre, seront enchaînés; nos troupeaux ombragés, nourris et rassurés; les terres engraisées

et fertilisées et nos ménages enfin approvisionnés , enrichis et multipliés : voilà ce que , dans nos chaînes montagneuses , le Créateur nous avait donné , ce que nous avons perdu par notre insouciance et notre aveuglement ; voilà ce que , par l'intelligence qu'il nous a conservée , nous devons de nouveau nous rendre pour revenir à ces sentiments doux , grands et célestes , que sa munificence avait imprimés dans l'ame de nos pères , qui se sont éteints dans les nôtres , par la fuite de ce majestueux tableau de tous les biens , qui répandait les sentiments de bonheur et de sérénité dans le cœur des premiers mortels.

La France est encore affligée de vingt millions d'arpents de *landes* , de *friches* et *bruyères* qui , en état de mort pour la société , s'élèvent à l'énorme quantité de *la sixième partie de nos terres cultivées* , lorsque par une vivifiante impulsion du

Gouvernement, elles pourraient sortir du néant, et enrichir aussi la patrie d'utiles produits. Partie de ces vides immenses qui flétrissent notre pays autant que le peuple qui les voit avec insouciance, ont été naguère couverts de belles forêts qui faisaient la richesse, l'ornement de la contrée, et qu'il est autant de notre intérêt que de notre devoir, de remplacer, par de nouveaux paysages. Les autres taches qui semblent, par l'apparence d'un sol aride, avoir été vouées à la stérilité depuis le commencement du monde, n'attendent également que la volonté de l'homme pour fructifier sous sa maintoute-puissante.

La nature est souvent d'une force étonnante, là où elle paraît sous le voile de l'impuissance même; partout elle demande à produire, et nulle part elle ne se plaît à languir dans un repos léthargique. Si nous avons vu que les terres médiocres,

maigres et sablonneuses , élançant avec majesté dans les airs les plus grands arbres du globe , que le beau , le précieux cocotier pompe dans les sables de la mer , ce lait exquis que ses noix volumineuses offrent aux délices des Indiens ; que ne devons-nous pas espérer de biens et de succès dans la plantation de nos landes , de nos friches et de nos bruyères , lorsque vingt millions d'arpents de terres , aujourd'hui éteints , qui accablent l'ame de leur aspect stérile et inanimé , peuvent prendre une vie nouvelle , et nous offrir en forêts les riches ressources que nous avons perdues sur tous les points de la république. Non-seulement chacune de nos soixante mille communes gagnerait dans ses friches de ravissants , d'utiles bosquets ; mais les grandes , les tristes bruyères de l'ancienne Bretagne , et les vastes landes qui règnent sur un espace de 40 lieues ,

depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne, prendraient une physionomie vivante ; elles appelleraient , avec de nouvelles habitations , les cultures industrieuses au milieu de cette création de nouveaux paysages destinés à varier , à embellir , à retracer encore les riantes scènes de l'inépuisable nature.

Les pays de forêts possèdent les plus riches sources de la prospérité sociale. La Pologne, le Holstein et la Hongrie, couverts encore de vastes et magnifiques forêts , sont aussi les contrées les plus opulentes en blés, en pâturages , en miel , en cire , en troupeaux , en laitages , en poissons, en gibier, en chevaux et en bestiaux. C'est le Holstein qui a nourri nos armées de ses moutons et de ses bœufs, pendant les premières campagnes de notre dernière guerre, et dont la privation nous aurait peut-être jetés dans des revers in-

calculables... C'est encore au Holstein que nous payons, même en temps de paix, d'énormes tributs, pour d'innombrables troupeaux que nous en tirons annuellement. C'est également la Hongrie qui est le grenier militaire de la maison d'Autriche. C'est du fond des vastes forêts, des gras pâturages de l'ancienne Pannonie, de cette intarissable pépinière de soldats, que partaient, avec des troupes, de dix, de vingt, de trente mille bœufs, cent mille setiers de blé, pour aller alimenter les armées autrichiennes, campées sur les glaciers des Alpes. C'est encore la Hongrie qui alimente, en temps de paix, la capitale de l'Empire germanique, et qui fournit en abondance les meilleurs chevaux pour la cavalerie légère. La Hollande, l'Angleterre, la Suède et le Danemarck, puisent dans les greniers de la Pologne, comme Rome puisait

autrefois dans les riches greniers de l'Égypte et de la Sicile.

Les Scandinaves, les Huns, les Vandales, les Alains, les Goths et les Visigoths qui inondèrent l'Europe pendant plusieurs siècles, et qui se succédaient avec l'abondance des flots de la mer, pullulaient dans les vastes forêts qu'ils habitaient de la Scandinavie, de la Pologne, de la Scythie et de la Pannonie; elles faisaient seules et gratuitement la dépense de tous leurs besoins.....

Aujourd'hui, que la disparition de partie de ces forêts a diminué les productions, et appelé les grands froids, on n'a plus de pareils débordements à craindre...

Il y a cinquante ans, que l'on vendait encore dans la ci-devant Lorraine allemande, alors plus forestière; le gibier en concurrence avec le bœuf, à 8 et 10 centimes (2 sols) dans les boucheries.

Aujourd'hui le sanglier, le cerf, la biche et le chevreuil, qui se promenaient avec orgueil dans nos solitaires forêts, et donnaient au vaste silence de leur domaine un si touchant intérêt, ont disparu avec elles. Les moindres ruisseaux étaient, dans ces temps heureux, si remplis de poissons, qu'on les avait partout en abondance, et souvent pour rien.

Il n'y a pas plus de vingt-cinq ans que j'ai encore vu le lieu de ma naissance entouré de bois antiques et nourriciers, qui, pendant huit mois de l'année, étaient remplis de nombreuses troupes de porcs, de chèvres et de vaches, qui entretenaient une douce et modeste aisance dans tous les ménages; les glands et les fâines couvraient une terre sablonneuse, fière de sa riche fécondité. Partout les pasteurs faisaient résonner de leurs longs chalumeaux d'écorce de bouleau, d'aune ou

(195.)

de saule, le rans pastoral des vaches, que Rousseau n'a pas dédaigné de placer dans son Dictionnaire de musique... De tous côtés les échos joyeux et multipliés, répétaient les doux sons des flûtes champêtres; alors les plaisirs innocents de la jeunesse se passaient sur les riantes scènes d'une nature vivante, variée et entourée de ses plus aimables attraits... Mais ces bois si utiles, d'une expression si grande, sont détruits, et les privations et la misère, ont succédé à l'abondance... Jamais je ne pourrai plus revoir mon pays natal, flétri par la destruction de tout ce qui faisait son bonheur et son ornement! Je n'y retrouverai plus ces témoins paisibles des plaisirs de mon enfance... Sous quelle forme reverrais-je ces vieux chênes, que je grimpais pour surprendre dans leurs creux protecteurs, les tendres tourterelles? Ils sont sous la cendre...

Mes enfants ne trouveront plus à poursuivre d'arbre en arbre, ces jolis et légers écureuils, qui se jouaient de ma crédule légèreté... Ils ne sont plus...! où retrouverais-je ces bons, ces vieux et hospitaliers bouleaux, qui, dans nos courses foraines et printanières, nous donnaient avec profusion leur bonne limonade, et que nous allions, par bandes, abattre dans leur jeunesse, pour orner le temple à l'époque de la plus auguste des fêtes de la Divinité.... Belle et mémorable *Fête-Dieu*, dont les anciens n'ont jamais égalé l'éclat de la pompe, ni la solennité religieuse; fête à laquelle l'enfance avait une part si belle et si touchante, en offrant l'encens et les fleurs à l'auteur de toute la nature....! Les jeunes et odorants bouleaux qui tapisaient les temples, les chapelles et les rues de leur brillante verdure, et mé-

laient leur parfum à celui des fleurs qui jonchaient la terre, ont vu éteindre, dans mon pays natal, leur belle génération sous les coups de la hache fatale et meurtrière. . . .

Belles et majestueuses forêts, douces et imposantes solitudes, qui protégez et nourrissez dans votre vaste enceinte des êtres innombrables !. . . . Combien vous êtes grandes et vénérables aux yeux de l'homme qui, incliné à l'aspect de vos cimes superbes et de vos bases séculaires, dans lesquelles respirent les premiers âges du monde, ne voit, dans tout ce qui vous anime et vous entoure, qu'une suite d'étonnantes merveilles !. . . . Demeures hospitalières de nos premiers pères, qui, dans votre religieux silence, couvrez de vos brillantes voiles, et leurs cendres vénérées, et les ruines de leurs antiques retraites !. . . Berceaux sacrés de leur en-

fance ; nourrices généreuses des premières fractions du genre humain , qui imprimez l'éclat de votre majesté à la nature entière ; qui , chargées de gouverner tous les éléments fructificateurs , savez faire tout croître , tout nourrir et tout embellir ; qui , à l'entrée de vos silencieuses enceintes , portez déjà dans le cœur de l'homme qui vous aime , vous recherche et vous contemple , le baume consolateur contre les traits de ses semblables ; qui , le remplissant du spectacle de votre grandeur solitaire , ne le laissez sortir de vos demeures paisibles qu'avec la force de les braver..... C'est vous , sources fécondes de tous les biens , que tous les peuples policés s'efforcent , dans leur aveuglement , *d'effacer de la terre* , pour priver le globe de son plus brillant ornement , et tous les êtres vivants de leurs indispensables protectrices !

Sixième tableau pour le chapitre cinquième.

Dans ce tableau qui sera entier, on représentera plusieurs routes spacieuses, traçant leurs sinuosités à travers les campagnes, montant et descendant des collines; la variété des arbres *très-serrés* leur donnera l'air d'un bosquet continu.

Aux abords des villes, on distinguera le tilleul, ensuite le marronnier, le châtaignier, le grand mûrier à fruit, et le mûrier destiné aux vers à soie; dans le fonds des vallons, on verra les peupliers et le saule de la grande espèce, s'élever au niveau des collines.

D'un côté, on verra cueillir des marrons et des châtaignes, et de l'autre, des voyageurs se reposer à l'ombre, et se délecter avec des mûres et un morceau de pain, jouissant d'une fontaine sur le bord de la route. Plus loin, on verra des jeunes filles cueillir les feuilles du mûrier pour les vers à soie.

Pour varier le tableau, on représentera d'autres routes, plantées en sapins, en pins, mélèzes et cyprès : toutes seront couvertes de voitures et de voyageurs marchant sous les ombrages.

On lira au bas :

Grandes routes considérées comme monuments publics.

CHAPITRE V.

*PLANTATION des grandes routes
considérées comme monuments publics;
arbres fructueux dont l'intérêt public
commande de les orner.*

IL entre dans l'esprit d'un gouvernement *grand* de ne voir qu'une chose, qui est le *mieux*; tout ce qui doit donc porter un caractère national, doit s'élever par une heureuse ascension vers ce but unique, qui doit former le tableau du plus *beau*, du plus *utile*, réunis.

Un grand règne s'offre à la France, qui, en proscrivant pour longtemps les désastreux fléaux de la guerre, va ouvrir les riches sources du commerce et de la prospérité publique : leurs canaux vivi-

ficateurs sont les grandes routes, les ports, les rivières et les canaux navigables : ces quatre branches de bonheur public vont jouir incessamment de la sollicitude spéciale du gouvernement, et avoir à se livrer à toute la perfectibilité dont elles sont susceptibles.

Les Romains qui, dans leurs beaux jours, ont été grands dans toutes leurs conceptions, mettaient, dans la construction de leurs grands chemins, le double soin de soulager le voyageur, et de récréer sa vue par un ensemble de formes avantageuses et élégantes. Les routes ornées d'arbres, dont les genres assimilés aux sites, comme le veut la nature, offrent à l'état de grandes ressources en bois, aux voyageurs, outre de frais et agréables ombrages, encore la jouissance d'une belle floraison, ou celle de fruits pour se délecter; aux campagnes, un no-

ble ornement ; aux villes , des promenades, et à l'air, des moyens de se bonifier (1).

Nos routes, généralement belles (2), ne présentent cependant encore que le vide et la nudité de leurs formes gracieuses. Vingt millions de pieds d'arbres qui équivalent à une forêt de cent mille arpents ou de cinq cents hectares par département, restent à planter le long de leurs

(1) On se rappellera à jamais les ressources précieuses que les parcs, et particulièrement celui de Versailles, ont trouvées pour le charriage des affûts de canons et les chariots militaires, dans les arbres de nos routes, pendant les premières années de notre guerre continentale.

(2) Je parle ici de leur forme, et non de leur fonds : dix années d'une guerre coûteuse et absorbante, les ont fait languir dans un long abandon, qui est tous les jours plus funeste au commerce. Leur restauration est pressante, et le gouvernement paraît s'en occuper sérieusement.

bords, et à tracer à travers les terres des sinuosités fraîches et verdoyantes.

Le tilleul, le marronnier, le châtaignier, l'orme, le saule, le noyer, le peuplier et le mûrier, semblent, de préférence, leur convenir.

Tilleul.

Rien n'est indifférent pour l'homme dans ce monde : ses sensations se composent de la nature ou du caractère des objets qui frappent ses sens. Les monuments de la nature, comme ceux des arts, font sur nous des impressions différentes : leur vue répand dans l'ame, ou le sentiment de la fierté ou d'une riante sérénité ; d'une voluptueuse mélancolie ou d'une douce aménité. Le plaisir pur, qui est l'élément du bonheur, doit être sans cesse le but de la recherche que nous faisons dans les objets qui doivent nous

entourer : il convient donc de faire, parmi les arbres que nous voulons nous associer, un choix tel que, dans leur port, leur feuillage, leur floraison et leur utilité, nous puissions y trouver toujours le tableau d'une agréable convenance.

Le tilleul orne beaucoup de belles promenades ; mais partout où son aveugle docilité est victime du ciseau du jardinier, il ne présente plus qu'à l'agrément du caprice : c'est au pied des calvaires, à l'entrée des cimetières, et surtout à celle des chapelles solitaires, qu'il faut voir à quelle religieuse majesté il peut s'étendre et s'élever ; c'est devant ces silencieuses pagodes de la piété des hommes bons, que sa cime élevée annonce au loin, et dont les vastes branches forment le porche et le frontispice, qu'il faut voir combien, par la suavité de ses fleurs et la gravité de son noir ombrage, il annonce

à tous ceux dont l'ame est ouverte au sentiment, la présence de la Divinité. . .
 A cette impression imposante, une religieuse méditation s'empare de nos sens, et les accompagne longtemps de l'idée d'une riante immortalité.

Le majestueux cèdre qui devait annoncer la présence des temples dédiés à l'Éternel, comme les funèbres cyprès orner nos cimetières, se trouvent remplacés dans nos climats, par le silencieux et religieux tilleul. Il fait encore l'ornement de beaucoup de fontaines et de places publiques de villages, où les anciens du lieu se plaisaient à tenir leurs conseils ou à recevoir les hommages de leur postérité. Partout où l'on trouve encore d'anciennes allées de cet arbre, on s'y sent entraîné à une douce et mélancolique méditation, que l'on quitte avec le regret de ce qu'on y perd en s'en éloignant.

Le tilleul qu'on a vu s'élever jusqu'à 90 pieds de hauteur, et prendre un tronc de 40 pieds de contour, conviendrait donc le plus à être planté sur les routes qui avoisinent les villes, les bourgs et les villages : il offrirait aux habitants fatigués des travaux de la journée, une aménité dans la promenade qui les délasserait ; à la jeunesse, le lieu de ses ébats, de ses amitiés et de ses confidences ; dans sa floraison, l'assainissement des habitations et la diminution des maladies ; dans son attraction, la neutralisation des vapeurs de tous les genres, qui s'émanent d'une population accumulée ; et, dans ses feuilles, une ressource pour le bétail.

Il y a peu de forêts qui ne renferment cet arbre ; on en connaît neuf espèces différentes : ceux d'Hollande, de Montbard, des environs de Bâle, et celui que

nous avons du Canada , sont les plus beaux ; on les cultive facilement dans toutes les terres. On élève le tilleul de graines , de rejets , de boutures , et surtout aisément de branches couchées. Il se laisse transplanter à un pied de diamètre ; il est déjà dans sa force à vingt ans. Son bois est employé par les charrons , les menuisiers , les carrossiers , les tourneurs , les ébénistes , les graveurs en bois et les sculpteurs ; il n'est sujet , ni à la vermoulure ni à se gercer ; son charbon est le meilleur pour faire la poudre à canon ; ses fleurs estimées en médecine , et ses feuilles ramassées pendant l'hiver , une des meilleures nourritures pour le gros bétail.

Marronnier.

Le beau marronnier des Indes nous vient originairement de Constantinople ;

depuis cent cinquante ans que nous le possédons , il s'est naturalisé dans nos climats , mais pas aussi généralement répandu qu'il aurait pu et mérité de l'être. Ce bel arbre , qui est d'une riche et brillante stature , s'élève sur une ligne droite jusqu'à 60 pieds de hauteur , où la flèche forme avec sa base large et étendue , une pyramide d'autant plus gracieuse , que ses branches , régulièrement ramifiées , sont chargées d'un épais feuillage , dont les lobes élégants montrent avec grace réunis , les plus jolies formes digitales.

Aux premières chaleurs du printemps , ses feuilles s'empressent à offrir leur riante verdure aux regards avides et flattés de la retrouver ; et dès le mois d'avril (germinal) , lorsque la plupart des autres arbres s'éveillent à peine de leur long sommeil , toutes les branches du marronnier se chargent déjà avec profusion , de belles grappes

de fleurs pyramidales, dont les nuances des corolles se détachant du beau vert du fond, donnent à cet arbre un coloris, une fraîcheur qui vont jusqu'à la somptuosité.

Le marronnier qui fleurit vers la fin d'avril, dont la somptueuse floraison cesse, lorsque celle du tilleul commence à la fin de mai (prairial), convient d'autant mieux à être mélangé avec lui, que, jaloux de son indépendance, il n'aime à croître que là où il peut librement s'élever : cette union serait d'autant plus intéressante qu'il fournirait pour lui et son voisin le savoureux marron, si digne d'être apprécié.

La chèvre, la vache, le bœuf, le porc, le cheval et la volaille, recherchent avec avidité le marron cru ; tous y gagnent du lait, de la chair, du lard et de la graisse ; mais ce fruit réduit en pâte au-

rait, après avoir perdu son amertume, bien plus de vertu : il pourrait, comme celui du hêtre, du chêne, du châtaignier et du pin, offrir une riche ressource à nos étabes et à nos basse-cours. On en a déjà fait du très-bel amidon, de la poudre à poudrer, et surtout de l'huile à brûler : un seul marron peut servir de lampe de nuit; il ne s'agit que de le peler, le percer, le sécher et le faire tremper pendant vingt-quatre heures dans une huile quelconque, y passer ensuite une mèche, et le mettre dans un vase d'eau : on est assuré qu'en l'allumant le soir, d'avoir de la lumière jusqu'au jour.

On connaît quatre variétés du maronnier d'Inde; mais qui, ne s'élevant pas à beaucoup près à la même hauteur, conviennent plus aux bosquets qu'à l'ornement de nos routes et de nos promenades. Tous viennent facilement de branches cou-

chées , par la greffe en approche , ou en écusson sur le premier : les arbres qu'on élève de semence , viennent plus vite , sont plus beaux , plus grands , et donnent plus de fleurs et de fruits que ceux que l'on élève des deux autres manières.

Son bois, quoique blanc, tendre et filandreux, sert aux menuisiers, aux tourneurs, aux boisseliers, aux sculpteurs, même aux ébénistes. Il n'est sujet à aucune vermoulure; il reçoit un beau poli, prend aisément le vernis, et ayant plus de fermeté que le tilleul, il se coupe plus net et convient mieux par conséquent à la gravure. Façonné en voliges, il conserve les toitures quatre fois plus longtemps que les autres bois qu'on emploie au même usage.

Châtaignier.

Le châtaignier greffé se marierait agréa-

blement au marronnier, et tandis que l'un offrirait ses fruits aux animaux, l'autre offrirait les siens aux hommes. Son feuillage touffu et étendu répandrait sur nos chemins, flattés de sa présence, le plus frais ombrage, sous lequel le voyageur, reposant avec douceur, trouverait encore un fruit qui ne lui serait pas indifférent.

Noyer.

Ayant vu dans plusieurs départements, et surtout dans le Bas-Rhin, de très-belles allées de noyers, j'avais un grand desir de proposer d'en orner nos routes ; mais deux raisons majeures semblent devoir les en éloigner : la première est que cet arbre répandant une odeur forte et pénétrante, son ombre serait dangereuse au voyageur fatigué, qui, en grande transpiration, s'y reposerait : on en a vu dans cet état être

asphyxiés avec une telle force, qu'ils sont restés mort sous l'arbre ; en second lieu , cet arbre verdoie fort tard , nuit à son voisin , et se plaît à vivre isolément dans les campagnes : il conviendra donc mieux aux routes pastorales et dans l'intérieur des terres.

Peuplier.

Cet arbre représente, par la fierté de son port, sa grande élévation et son odeur balsamique, le mélèze, le sapin et le pin dans les lieux bas, marécageux ou humides ; où il se plaît à venir, où, pour mieux dire, il se représentera noblement lui-même dans tous les terrains aquatiques que nos routes ont à traverser : nous possédons aujourd'hui onze variétés qui offrent à notre volonté leur utilité et leur ornement ; et quoique toutes ne conviennent pas à nos grands che-

mins, c'est cependant ici le lieu d'en donner une courte et distincte description, pour les classer ensuite avec plus de facilité à leurs destinations respectives dans les chapitres suivants.

Le peuplier noir est celui qui est le plus répandu en France, qui, par sa hauteur, tient le premier rang parmi nos arbres aquatiques, qui releverait le plus élégamment les bas fonds de nos routes, pour mettre ensuite sa cime élevée à l'unisson avec celles des arbres plantés sur les hauteurs.

Il vient avec la plus grande facilité des rejetons qu'il faut de préférence choisir de l'année, qui, dans l'espace de cinq ans, acquièrent jusqu'à 12 pieds de hauteur; à vingt-cinq et trente ans il est déjà dans sa perfection; ses rameaux séchés avec ses feuilles, peuvent fournir une excellente nourriture au bétail; les boutons

de ce peuplier transudent au printemps une sève gommeuse, d'une odeur balsamique qui entre dans le baume *populeum*, souverain pour les coupures.

Le peuplier noir de la Lombardie fait l'ornement des campagnes d'Italie ; ses feuilles sont d'un vert vif, brillant, et sa verdure plus stable que celle du précédent ; mais ce qui lui donne surtout une apparence plus riche, plus flatteuse, c'est sa belle forme pyramidale, propre à relever singulièrement la beauté d'un chemin.

Le peuplier noir du Canada s'élève aussi promptement à une grande hauteur ; sa tête prend une belle forme ronde et panachée sur sa tige comme celle du tilleul. Lorsqu'il entre en sève, ses boutons se gonflent et répandent au loin une odeur balsamique ; il est plus robuste que les précédents, et pourrait jouer un beau

rôle dans les avenues et nos plantations aquatiques.

Le peuplier noir le Tacamahaca est originaire de la Caroline, où il se plaît particulièrement à ombrager les rivières ; il s'élève dans ce pays à une grande hauteur, qu'il n'a pas encore su atteindre dans nos climats ; mais je crois que dans nos départements tempérés et méridionaux, il se développerait avec plus de liberté. Ses feuilles ont l'avantage de parer la nature dès la fin de février ; ses boutons très-gros sont toujours remplis d'une gomme jaune, épaisse et balsamique qu'on respire, quoique forte, avec plaisir, avec l'air frais et printanier : comme il veut un sol humide, il pourrait être dans bien des lieux marécageux un puissant salubrifère : il vient facilement de boutures faites en novembre.

Le peuplier noir de la Caroline est un

des plus somptueux arbres d'ornement que l'on puisse cultiver : ses feuilles glacées, épaisses, inquiètes, sonores et partagées par une veine de corail, ont jusqu'à 10 pouces de longueur sur 8 et 9 de largeur; elles sont légèrement et agréablement campanées sur les bords, la verdure en est vive, brillante et stable; elles conservent leur beau teint en tombant, et ne tombent qu'à la mi-décembre.

« L'accroissement de ce peuplier, dit le célèbre Daubenton, est un phénomène digne de la plus avide préférence : c'est de tous les arbres qui viennent dans les climats tempérés de l'Europe, celui qui croît le plus promptement. Il s'élève et grossit d'une vitesse surprenante : de jeunes plants d'un demi-pied de haut, plantés dans une terre meuble et fraîche, ont pris, dans deux ans, 15 pieds de hauteur, sur 8 à 9 pouces de circonférence,

ayant des têtes de 8 à 10 pieds de diamètre, garnis de 6, 7 et 8 branches de 5, 7 jusqu'à 9 pieds de longueur. *Cet arbre peut être regardé comme un prodige de végétation.* »

Ce bel arbre, qui mérite nos hommages, nos recherches et la propagation la plus infatigable, vient à toutes les expositions des lieux bas et humides. On le multiplie de branches couchées en brumaire et par la greffe, sur le peuplier noir ordinaire et celui d'Italie. . . . Combien nos prairies, nos ruisseaux, nos étangs et nos fleuves, s'en trouveraient noblement décorés, enrichis et énorgueillis de sa possession! . . . Combien la nature peut devenir belle et riante aux yeux de l'homme, qui l'a si longtemps dédaignée, lors même qu'elle lui offrait avec munificence tant d'objets dignes de son admiration et de sa reconnaissance! . . .

Le peuplier blanc à larges feuilles, que l'on nomme *grissaille d'Hollande* ou *franc Picard*, est un grand arbre qui ne pousse pas autant que le peuplier noir; mais qui s'étend beaucoup plus et grossit davantage : son accroissement rapide approche le plus de celui du beau peuplier de la Caroline; sa complexion robuste résiste à toutes les intempéries des saisons; on le multiplie facilement de boutures; mais encore plus promptement des rejetons qui viennent en quantité sur ses racines. Cet arbre est destiné, par la nature, à assainir les lieux fangeux où peu d'arbres se plaisent à venir : les Hollandais en forment de grandes avenues le long de leurs canaux.

Voilà les six espèces de peupliers qui semblent le mieux convenir à orner les lieux bas de nos routes, à accompagner élégamment nos canaux nautiques, assai-

nir nos marais , ombrager les prairies , les lacs et les fleuves , et servir de puissants syphons pour attirer les eaux du ciel et abriter les terres.

Le bois de tous ces peupliers est recherché par les charrons , les tourneurs , les luthiers , les layetiers , les menuisiers s'en servent avec succès dans les boiserie , et particulièrement pour parqueter.

Saule.

La famille des saules est celle de tous les arbres aquatiques , la plus variée et la plus étendue ; on en compte de soixante sortes , divisées en trois classes , qui sont les saules propres , les *marsaux* et les *osiers*. Je ne parlerai ici que de la première classe seule digne , par son élévation , son volume et sa durée , à s'entrelacer avec le beau peuplier , pour dé-

corer et assainir les bas fonds de nos routes.

Ce sont les rives du Danube, le plus grand, le plus large des fleuves de l'Europe, que le saule a choisi pour mesurer sa grandeur; d'une part, il couvre majestueusement les eaux limpides de son ombre vaste et pyramidale, et élance de l'autre sa cime jusqu'à perte de vue dans les airs, pour démontrer quel rang la nature lui a assigné parmi les plus beaux arbres nautiques qui décorent la terre.

On voit dans le département du Bas-Rhin des avenues plantées en saules, qui s'élèvent à 70 pieds de hauteur, et qui sont du plus grand effet; mélangé avec les différentes variétés de peupliers, il diversifierait agréablement la physionomie de nos plantations, et d'autant plus avantageusement que ses rameaux séchés pour l'hiver, offrent un excellent four-

rage aux moutons , aux chèvres et aux bœufs.

Le saule croît promptement ; il vient très-facilement de plançons ; mais beaucoup plus beau de grainé ; son bois est recherché par le houblonnier, le vigneron, le sculpteur, le peintre, le graveur, pour tracer les esquisses, par l'orfèvre, pour polir l'or et l'argent ; ses feuilles trempées dans l'eau et répandues dans la chambre d'un malade, rafraîchissent et salubrifient agréablement l'air.

Orme.

Il y a quatorze variétés les unes plus belles que les autres de cet arbre, dont les unes pourraient embellir nos bosquets, d'autres former des haies élégantes, pour protéger les clos contre les vents, les froids et les orages ; les plus forts, varier les ombrages de nos grandes routes.

L'orme champêtre s'élève fort haut, forme une très-belle tête d'un feuillage touffu qui, comme ses racines, s'étend au loin en parasol ; il offre, de tous les arbres, l'ombre la plus salubre, et dans ses feuilles une excellente nourriture en hiver pour les moutons, les chèvres, et surtout les bœufs qui en sont très-friands. Il atteint sa perfection à soixante-dix ans, donne sa graine avant l'arrivée de ses feuilles, est docile au ciseau du décorateur, vient facilement dans tous les sites, dans presque toutes les terres, de rejetons, de marcottes, très-bien de greffes, encore mieux de graine, et produit le meilleur bois pour le charonage, les fontainiers, les menuisiers, les tourneurs, lorsque surtout il a séjourné un mois dans une eau coulante.

Il y a un autre orme champêtre à feuilles élégamment panachées : les ormes pyra-

midaux produiraient , mélangés avec les autres , un contraste agréable et pittoresque.

L'orme d'Hollande est remarquable par la beauté et la grandeur de ses feuilles , qui vont jusqu'à huit pouces , et procurent une ombre impénétrable ; il croît les premières années avec une grande promptitude ; mais il a malheureusement le défaut de donner ses feuilles fort tard , et de les perdre de bonne heure ; son écorce toujours gercée et effilée , a une apparence désagréable. L'orme à écorce blanche donne une belle tige droite , l'accroissement le plus régulier , une jolie feuille large , d'un vert vif , qui tombe beaucoup plus tard que celles des autres , toutes choses qui le rendent recommandable dans le choix à faire de cette espèce d'arbres.

Tous ces ormes pourraient , mélangés ,

répandre, par les contrastes de leurs ports, de leurs feuillages et de leurs ombres, une agréable variété dans le paysage toujours trop maigre, trop monotone de nos routes ; mais je crois aussi que le bon goût, et surtout l'objet de ces plantations, doivent commander d'user sobrement de l'emploi de cet arbre, parce que sa floraison est inodore, sans aucun charme, et qu'il ne fait qu'une impression stérile, accompagnée d'aucun plaisir, tandis que le tilleul, le marronnier, le châtaignier, ont une floraison qui embaume, qui réveille agréablement les sens, ou une floraison brillante qui flatte et récréé la vue, ou un fruit qui a un usage utile ; que le peuplier et le saule ne peuvent être non plus remplacés par l'orme dans les bas fonds, qu'ils sont par la nature destinés à assainir et à embellir.

Mais les ~~ormes~~ omes, qui sont des arbres

nuls, sous le rapport des fruits, peuvent d'autant plus avantageusement remplir un objet d'utilité sous celui de leur bois, qu'ils sont peut-être ceux de tous les arbres qui se nuisent le moins, et qui, dans le moindre espace, deviennent les plus gros arbres: la nature les a d'ailleurs doués d'une fécondité si prodigieuse, qu'un seul orme champêtre peut offrir annuellement dans ses siliques jusqu'à 330,000 graines, et dans la révolution de sa vie jusqu'à *seize milliards*, capables de produire, dans une progression que le calcul n'ose suivre, d'innombrables êtres de son espèce.

C'est sur des arbres de ce genre, nuls par leurs fruits, précieux par leur bois, qu'il serait raisonnable, intéressant d'établir l'usage des taillis, des coupes réglées: c'est dans ces bois à combustible que le cultivateur trouverait ses coupes réglées

de fourrages ; le manufacturier et toutes les classes de la société, leurs coupes régulières propres à tous les usages, et que l'on conserverait ceux plus précieux, qui offrent leurs huiles, leurs résines, leurs pâtes et leurs feuilles à nos ménages.

Mûrier.

Je suis enfin parvenu à ce voyageur infatigable, modeste dans son port, modeste dans son vêtement sous lequel il cache les trésors ; qui quitta la Chine pour donner un nouvel éclat aux belles esclaves de l'Indoustan, de la Perse et de Constantinople ; qui, caressé de tous les souverains, de tous les peuples industriels de l'Europe, vint aussi établir sa génération en Sicile, en Italie, en Espagne, en France, jusqu'en Prusse et la froide Angleterre. Cet arbre est d'autant

plus digne de voir étendre et protéger sa longue lignée sur tous les chemins, dans tous les vergers et dans toutes les plantations, qu'il demande à tout enrichir avec son fidèle et laborieux compagnon le ver à soie.

On connaît trois espèces principales du mûrier : le mûrier noir qui, étant connu de tout temps en Europe, paraît être indigène dans nos climats : il est le plus remarquable par la beauté et la bonté de son fruit rafraîchissant qu'il donne en août (thermidor). Le mûrier blanc vient originairement de la Chine; et après avoir peuplé les contrées les plus commerçantes de l'orient, est venu s'acclimater en occident, ou par la culture du ver à soie qu'il nourrit de ses feuilles, il a donné lieu à l'homme de créer de nouvelles merveilles, et d'enrichir tous les peuples industrieux qui ont su le rechercher, le

posséder et le multiplier. Le mûrier rouge nous est venu de l'Amérique septentrionale : il offre dans ses belles et larges feuilles une riche nourriture au ver à soie et au bétail ; dans son fruit une copieuse desserte à la volaille , et dans l'écorce de ses branches un tissu dont, en Amérique, on fait des ficelles, des cordes et de grosses toiles.

Mûrier noir.

Le mûrier noir est un grand arbre, robuste et de longue durée ; il refuse peu de sites, peu de terres, puisque ses racines qui suivent plus la surface que la profondeur du sol, cherchent les sucs jusqu'à travers les pavés et les murs qu'elles percent : c'est presque toujours avec ses feuilles larges, un peu après pour le ver à soie, qu'on a commencé l'éducation de

ce précieux insecte; mais dont la soie obtient moins de corps et d'éclat que celle qui provient des feuilles plus tendres, plus mucilagineuses du mûrier blanc. Deux mûriers noirs peuvent, dans la force de leur âge, fournir, en thermidor qu'il donne son fruit, à la consommation du plus gros ménage, et prévenir, dans cette saison ardente, des maladies par sa qualité salubre et rafraîchissante. Quelle délectation pour le laborieux moissonneur et l'industriel voyageur brûlés par l'ardeur du soleil, épuisés de fatigue, de trouver, à l'ombre de cet arbre, le repos et une agréable hospitalité! Un repas enfin avec les mûres et un morceau de pain! Non-seulement il serait beau de le placer à de petites distances sur nos routes; mais il serait intéressant de le voir croître encore *devant chaque maison de village*, dans toutes les basse-cours,

dans tous les jardins , et tous les vergers....

Cet arbre , mis en espaliers , donne des fruits superbes ; on en fait des robs , des sirops de mûres , qu'on emploie dans les gargarismes contre les inflammations , les érosions , l'enflure douloureuse de la gorge et des glandes du fonds de la bouche , etc.

Il vient de boutures , de greffe , plus beau de semence , et le plus promptement de branches couchées qui , récépées le printemps ensuite à trois pouces au dessous de terre , donneraient des plants plus robustes et d'un accroissement double de celles des autres méthodes.

Mûrier blanc.

Cet arbre précieux qui fournit au ver à soie la feuille la plus tendre , la plus soyeuse , avec laquelle il donne cette

belle soie , dont le brillant , la beauté et la consistance , sont appelés à parer les temples , les autels et leurs ministres , les palais et les vêtements des souverains , les maisons opulentes ; à relever , par son riche éclat , les charmes des femmes , à caractériser l'aisance , et dont l'usage commode , léger et flatteur , s'est aujourd'hui répandu jusque dans les campagnes les plus reculées.

Beaucoup de nos départements tempérés et méridionaux se trouvent déjà plantés en mûriers ; mais les manufactures françaises qui , avant la révolution , consommaient annuellement pour 25 millions de soies , étaient encore obligées d'en tirer pour 15 millions des pays étrangers ; ce tribut honteux , que notre paresse et notre indifférence payait à leur industrie , s'élèverait en peu d'années , par l'usage qui se généralise , des étoffes de cette riche

matière à un taux accablant pour l'état ; si nous ne nous empressons de multiplier partout et à l'infini , un arbre qui prospérerait jusque dans les cantons les plus septentrionaux de la république.

Lorsqu'on considère que le plus riche et principal commerce de la Chine, du Japon et de la Perse, consiste en soies ; que les Européens navigateurs cherchent à travers les dangers, les humiliations et les naufrages, avec des lingots d'or et d'argent, et que les enfants, les femmes et les vieillards faibles, peuvent, dans leurs loisirs, faire seuls produire, on ne peut se défendre du triste étonnement de ne pas voir encore chacun de nos ménages champêtres posséder une demi-douzaine de mûriers, dont le rapport en cocons leur donnerait, par délassement, une rente de 150 francs, ainsi que dans leurs

le moyen d'engraisser en peu de temps la volaille , qui en est très-avide : c'est ce que j'ai vu faire , par amusement , dans nos contrées méridionales , et c'est aussi ce que , dans tous les départements de la république , on pourrait faire.

Le mûrier blanc a un joli port régulièrement dessiné : ses racines tracent au loin , ses feuilles sont d'un vert doux et naissant ; elles sont plus minces , plus moelleuses , et viennent quinze jours plus tôt que celles du mûrier noir ; il est d'une forte complexion et dans la force de l'âge à 25 ans ; il a une végétation prompte , se multiplie facilement , et réussit , on ne peut mieux , à la transplantation qui doit se faire de préférence en automne : il a l'avantage de venir par les mêmes moyens et quatre fois plus vite que le premier. Une seule livre de graine qui coûte entre 8 ou 10 francs , donne 60 mille plants ; il

donne des mûres blanches, rouges et purpurines, d'une douceur fade, que les enfants mangent avec plaisir; mais dont la volaille est avide et engraisse promptement.

Mais le moyen le plus prompt d'en jouir, c'est de planter de jeunes mûriers en lisières sur quelques pieds de largeur; elles présentent l'avantage de former en peu de temps de jolies haies; de pousser plus en feuilles que les arbres, de rendre la cueillette facile, de permettre de la faire au bout de trois ans, tandis que des arbres en tige, il serait dangereux de la faire avant la fin de la cinquième ou de la sixième année.

Le mûrier d'Espagne est une variété d'une grande perfection du mûrier blanc, produite par la semence et la culture; il fait un bel arbre, une tige droite et une tête régulière; sa feuille est beaucoup plus

grande, plus chargée de parenchyme, plus succulente, et ses mûres plus grosses que celles du mûrier blanc ordinaire de la meilleure espèce; ce qui prouve combien l'éducation a encore à perfectionner et à gagner. On le greffe facilement sur le précédent en écusson; ses feuilles mélangées avec celles de celui-ci, donnent une soie plus forte.

Le grand mûrier de Virginie, à fruits rouges, donne ses mûres dès le commencement de juin (prairial), et ses feuilles très-larges, longues de 8 à 9 pouces, quinze jours plus tôt que le mûrier blanc; on ne connaît encore ses succès pour le ver à soie; mais très-assurément son union avec les autres familles, doit offrir, par la voie de la greffe, des avantages incalculables. Le bois de tous mûriers est dense, chatoyant, d'un beau jaune spéculaire, et propre à en-

trer dans toutes les boiseries recherchées.

J'ai une telle idée de la culture du mûrier, que je suis persuadé qu'elle peut encore être beaucoup perfectionnée, et que nos soies pourraient, sinon dépasser, au moins égaler celles du Piémont que nos manufactures ont toujours et préférées et payées plus cher que les nôtres; mais combien cette culture, généralisée dans toute la république, ne pourrait-elle pas faire naître et multiplier ces riches manufactures qui assurent la splendeur des peuples qui les mettent en mouvement? J'ai la conviction qu'avec l'influence que notre gouvernement peut exercer sur le ressort mobile du peuple français, que dans moins de dix ans nos seules fabriques pourraient déjà consommer pour cinquante millions de soie par an, et nos magasins encore fournir pour

cinquante autres millions de soies crues à nos voisins.

Voilà encore un arbre qui peut, dans ses feuilles et sans culture, offrir à la France, par les simples loisirs bien employés des femmes et des enfants, un revenu de cent millions en soies crues; mais ces cent millions de soies crues, peuvent, en occupant encore cent mille bras manufacturiers, se transformer en quatre cents autres millions.... Quelle riche balance pour le commerce!.. Quel puissant syphon pour faire prospérer tous les biens!.. Quel germe de population et d'aisance plus généralisé!.... Plantons donc partout le mûrier; au lieu d'envoyer nos lingots à la Chine, soutirons, au contraire, ceux encore de nos voisins par les soies crues ou manufacturées, que nous pourrions si aisément leur fournir....

Je viens de présenter le tilleul, le maronnier, le châtaignier, l'orme, le peuplier, le saule et le mûrier, dignes d'occuper de préférence une place sur nos grands chemins, et qui, mélangés comme le veulent la nature et le bon goût, présenteraient le long de ces monuments publics, le paysage varié d'un brillant bosquet, d'un riche verger ou d'une symétrique et fructueuse forêt, tout en offrant, dans leur floraison, leur feuillage nuancé et diversifié, leur ombre serrée et rafraîchissante, une promenade pleine d'aménité au voyageur et un abri aux campagnes, que leur triste nudité réclame d'une manière pressante contre les vents violents, desséchants et destructeurs.

Mais ces grandes routes qui peuvent être physiquement considérées comme de gracieuses écharpes qui ceignent les campagnes qu'elles doivent orner et abri-

ter, sont susceptibles de recevoir d'autres couleurs, d'autres vêtements; les mélèzes, les pins et les sapins y figureraient avec élégance, et d'autant plus avantageusement, que, réunissant dans leur verdure stable, les quatre saisons, ils se détacheraient des neiges avec le charme qu'on aime à trouver dans une végétation vivante, au cœur même de nos hivers... En nous occupant de ces intéressantes plantations, il sera essentiel d'observer l'espacement, de ces arbres, pour qu'ils remplissent pleinement leur destination : le tilleul, le marronnier, l'orme et le châtaignier, doivent au plus être espacés de 5 mètres [15 pieds], les mûriers de 4 mètres, les saules, les peupliers, les mélèzes, les pins et les sapins à 2 mètres 2 tiers; en observant ces distances, ils formeront une haie de feuillage impénétrable aux rayons du soleil et aux pluies chassées par les

vents tourmentants. Il sera également essentiel de ne faire que des trous peu profonds pour les arbres qui tracent plus qu'ils ne pivotent ; il serait même nécessaire de former des olestres autour de leur base.

C'est en plantant avec ce soin nos grandes routes ; c'est en mélangeant sans cesse les arbres destinés à les orner, que la beauté de l'un se détachant par les contrastes de son voisin, chacun prendra toute son expression, et que ces monuments obtiendront le caractère d'utilité et de grandeur qui leur appartient. Non-seulement les voyages s'entreprendraient avec plus de plaisir, et se feraient avec plus de charmes ; mais comme tout se fait par la force de l'exemple et de l'imitation, ces grandes routes deviendraient nos premières manufactures végétales : placées immédiatement sous les yeux du peuple qui, y cueillant et les fruits et les feuilles, et les

graines et les greffes, il porterait bientôt dans ses champêtres habitations le goût des plantations qui, tout en les parant des attraits de la nature, y ferait croître de nouvelles moissons.

On ne saurait croire combien une réunion d'arbres, venant de régions différentes, fait naître dans l'âme d'idées douces, de sensations agréables et de sentiments élevés. Nos routes, comme les boulevards de Paris, ne sont encore plantées qu'avec monotonie : les arbres sont même placés à une si grande distance les uns des autres, qu'on les dirait isolés. Les ouvriers chargés de leur entretien, sont si avides de leurs jeunes rameaux, qu'on dirait les avoir plantés uniquement pour leur assurer leur provision de fagots.

Les vastes Champs-Élysées de la capitale, dont la promenade devrait être ravissante, sont loin de répondre à l'accep-

tion et à la beauté originelle de leur nom. . . . En effet, quels arbres y viennent charmer vos yeux et vos sens ! Des ormes, toujours des ormes, et rien autre chose que des ormes ! Si l'on y voyait vivre, au contraire, en société les cèdres, les pins et les sapins, les peupliers, les bouleaux, les saules et les platanes, les acacias, les sycomores, les aliziers et les biccocouliers, mélangés avec les tilleuls, les marronniers, les ormes, les frênes et les érables, dont l'acquisition et la plantation n'auraient pas coûté plus, et qui, à leur tour, eussent attiré leurs tribus d'oiseaux, ces mêmes Champs-Élysées auraient, au lieu de quinconces trop monotones, offert le spectacle d'un continué enchantement. Les propriétaires des jardins voisins ont si bien senti le mérite de ces consonnances qu'ils ont varié et embelli à l'infini leurs plantations ; aussi

les regards de ceux qui s'y promènent se reposent-ils avec d'autant plus de plaisir sur ces jolis cadres, que le contraste est tout à leur avantage.

On commence à sentir le besoin d'étendre les nuances et le coloris du magnifique jardin des Tuileries. Déjà on voit s'élever, à l'ombre des tilleuls, des frênes et des marronniers, les platanes de l'Asie et de l'Amérique, avec les ormeaux blancs à feuilles larges et d'une verdure agréable. Le somptueux jardin des Plantes, dont la riche et riante attitude offre plus d'un beau modèle, y enverra sûrement encore d'autres colonies pour compléter le tableau.

Septième Tableau pour le sixième chapitre.

Ce tableau sera double : dans la première moitié, on verra quatre chemins champêtres, avec quelques vieux arbres à de grandes distances ; d'un côté des troupeaux répandus dans la campagne, exposés aux plus grandes ardeurs du soleil, cherchant vainement la fraîcheur des ombrages.

De l'autre, on dessinera un violent orage, foudroyant des pâturaux fuyant à cheval ; les troupeaux courant pêle-mêle, avec leurs conducteurs, sous un des arbres isolés du chemin, et froudoyés aussi.

On lira au bas :

Tristes effets de l'abandon de nos chemins champêtres.

Dans l'autre moitié, on distinguera les mêmes chemins plantés en arbres fruitiers, le berger parcourir sous leurs ombrages, avec sa flûte et son troupeau, un de ces chemins ; le pasteur rassemblant ses vaches au son de son long chalumeau, un autre ; le chevrier avec sa musette et ses chèvres, un troisième ; et les pâturaux avec leurs chevaux, le quatrième.

De distance en distance, on verra les moissonneurs et le laboureur se reposer sous ces voûtes d'ombrages, et d'autres occupés à cueillir des fruits. . . . Les colonnes milliaires se trouveront à l'angle de chaque chemin.

On lira cette inscription au bas :

Régénération de nos voies pastorales.

CHAPITRE VI.

CHEMINS champêtres ou routes pastorales , précieux avantages qui peuvent résulter pour les campagnes dans leur plantation en arbres fruitiers ; choix de ces arbres.

CES chemins si intéressants pour les communications rurales , languissent depuis leur existence dans un déplorable abandon ; ce n'est que dans peu de cantons qu'honore déjà une culture recherchée , qu'on a le plaisir de voir quelques chemins bordés de plantations qui les embellissent ; mais dans la plupart on n'aperçoit que çà et là un vieux chêne nourrissant encore le gui sacré , que les ministres du culte de nos ancêtres coupaient en

pompe avec leurs ciseaux d'or , pour rassurer la destinée des mortels ; ou un pommier, ou un poirier, ou un cerisier sauvages qui alimentaient jadis nos pères, et dont les mousses tristement pendantes attestent l'ancien domaine des bois, dont le cruel et aveugle bucheron n'a cessé de reculer les belles limites ; dans d'autres, on ne voit même plus que des fragments de haies de prunelle , de genévriers ou d'aubépine, qui, ombragées et protégées par de grands végétaux , servaient de retraite à quelque hôte des bois qui a fui dans des climats plus hospitaliers, ou dont la génération s'est peut-être même éteinte.

Mais le spectacle encore plus tristement vivant , c'est de voir les troupeaux de bœufs , de vaches , de moutons , de chèvres et de porcs , répandus pendant les chaleurs caniculaires , dans la vaste nudité de nos campagnes ; là , après avoir

chaleureusement satisfait leur appétit, les uns veulent ruminer pour reverser d'un estomac à l'autre, et triturer au sein du repos leur magasin de nourriture ; les autres veulent, au contraire, confier au doux sommeil le soin d'élaborer un bon chyle ; alors tous respirent après une ombre bienfaisante ; mais tous sont condamnés par l'homme, leur maître, leur ami, leur protecteur naturel, qui a détruit leurs tentes rafraîchissantes, à dévorer les dards brûlants du soleil ; et reposant sur une terre échauffée par les chaleurs de la journée, ils accusent du feu qui dévore leurs innocentes entrailles, celui pour lequel ils respirent encore ; celui pour lequel ils tracent les lourds et longs sillons ; celui qu'ils nourrissent généreusement de leurs gras laitages, de leurs lards savoureux ; enfin celui qu'ils couvrent de leurs belles toisons ; souvent ils expirent

sur place, encore plus souvent ils rapportent à l'étable les germes d'un mal violent et contagieux.

Mais lorsque la menaçante tempête, ou le noir orage sillonnant ses feux sur toute la voûte du ciel, viennent annoncer de nouveaux maux, alors tout se lève, les bêlements tremblants, le meuglement de la crainte, conduisent en désordre leurs conducteurs vers la route pastorale; et si là se trouve encore isolément un vieux chêne, monument de la ruine de ceux qu'il a vu naître et abattre à ses côtés, tout se groupe pêle-mêle autour de ce protecteur impuissant qui doit leur attirer le dernier malheur, tandis que le pâtre veut fuir sur son coursier rapide la foudre qui ne le remarquait pas, et s'ouvre avec la nuée une communication qui le réduit en cendre; le troupeau serré, échauffé, transmet à son tour, à

travers les fils électriques de sa robe, à l'arbre, comme conducteur une colonne d'air qui participant enfin aux éléments de la foudre, elle y anéantit berger et troupeau. Voilà des malheurs qui arrivent annuellement, et qui n'arriveraient peut-être jamais si nos chemins étaient plantés sur toute leur longueur. . . !

C'est ainsi que la terre s'est vu successivement dépouiller de ses plus nobles ornements, pour se voir ensuite déchirer le sein par la trop envahissante charrue, dont la grêle, les ouragans, les orages, les sécheresses ou les précoces frimas qu'elle a provoqués, punissent annuellement l'aveugle ambition. Mais puisque les générations qui nous ont précédés, ont accumulé les privations et les maux sur la nôtre, soyons plus généreux, plus prévoyants envers ceux qui doivent nous suivre ; relevons les autels de la nature ;

ornons la terre d'arbres nouveaux ; choisissons-les tels que, sur les petits espaces dont nous avons à disposer , nous puissions regagner la valeur de ceux plus vastes que les forêts ont perdus par les continuels défrichements.

C'est en France où le tropique du cancer a fixé et réuni ses plus doux climats, pour attester, sur le point le plus visible de la terre, sa toute-puissance : c'est la France que le soleil, après avoir laissé ses flèches de feu sur les rivages de la Méditerranée, visite comme la terre de prédilection de ses rayons dorés, et ne la quitte dans sa course vivifiante, que lorsque ses feux affoiblis, sont appelés par les contrées prêtes à échapper au cercle tempéré de notre sphère... C'est cette terre prédestinée à laquelle l'influence des mers, la position des lacs, le cours de ses riches et nombreux fleuves, la structure

particulière de ses montagnes ont destinée à devenir le verger de l'univers : Vertumne, Pomone et la brillante Flore n'aiment point l'étroite enceinte de nos jardins ; leur empire fructifère veut orner les collines, s'enfoncer dans les vallons, s'étendre dans les plaines, et ceindre les champêtres chemins qui doivent les traverser, d'une riche écharpe, chargés de tous les dons de leur règne prospère.

La république est composée d'environ soixante mille communes ; elles possèdent l'une dans l'autre au moins deux myriamètres et demi (5 lieues) de chemins vicinaux à voitures ; ce qui forme une longueur totale *de trois cent mille lieues*, susceptibles de recevoir un *milliard quatre cent quarante millions* de pieds d'arbres fruitiers, équivalant à seize cent mille hectares, ou *quatre millions huit cent mille arpents* de bois à fruits,

capables de délecter, de nourrir et d'enrichir les trente-quatre millions d'ames qui peuplent la France.

C'est là où l'élégant cerisier, le large et vineux pommier, le lourd et huileux noyer, le poirier sucrier, le spiritueux prunier, le châtaignier nourrissant et le mûrier riche et soyeux, doivent étaler leurs trésors, et incliner leurs branches fructueuses vers la main laborieuse et intelligente qui les aura plantés et élevés.

Cerisier.

Je ne parcourrai pas avec détail les nombreuses familles de cerisiers ; mais je m'attacherai à indiquer parmi les mérisiers, les guigniers, les bigarreauteurs et les griottiers, ceux qui conviendront le mieux sur ces chemins, soit comme fruits verts, soit comme fruits à sécher, soit à mettre à l'eau-de-vie ou à en faire.

Le bigarreautier à fruit noir est un très-bel arbre ; il donne une cerise fort grosse , d'une chair ferme et exquise , qu'on met avec succès à l'eau-de-vie , qu'elle colore et bonifie promptement ; elle mûrit à la fin de juillet. Le cerisier à gros fruit d'un rouge pâle , est le plus grand des cerisiers à fruits ronds d'une eau excellente , et mûrit en juillet : c'est la meilleure et la plus agréable des cerises pour les confitures.

Le griottier qui donne la grosse cerise morelle à ratafiat , est d'une grande importance pour les distillateurs. Ce fruit est d'un pourpre foncé ; son âcreté le fait préférer pour la composition des bons ratafiats et les vins de cerises : il mûrit en août. Le petit cerisier sauvage à ratafiat , est encore plus recherché que le précédent , parce que l'eau de son fruit qui est petit , est encore plus amère et plus âcre ;

il mûrit aussi en août, et se multiplie aisément de ses rejets abondants.

Le *mahaleb* qui donne le vrai bois odorant de Sainte-Lucie, dont on fait de jolis ouvrages, est d'une moyenne taille; mais d'autant plus précieux et plus digne d'être multiplié à l'infini, que c'est avec son fruit qu'on fait ces bonnes *kirschenvasser*, si goûtées partout aujourd'hui, et que l'on vend beaucoup plus cher que les autres eaux-de-vie de cerises, avec lequel surtout on compose la délicieuse liqueur du *marasquin*, en place de la petite cerise *marasque* de Dalmatie, qu'on n'obtient plus que difficilement et chèrement par la voie de Venise.

Le *mahaleb* enrichit les distillateurs des deux revers des Alpes et des Vosges, où il croît dans le plus mauvais fonds; il viendrait facilement partout, et mériterait par les grands avantages qu'il offre,

et par son bois et par son fruit, d'occuper de longues lignes sur nos chemins ruraux ; c'est sur cet arbre que l'on greffe toutes les variétés de cerisiers avec le plus de succès ; parce que le mahaleb pousse sobrement, se charge moins de gomme, et met les greffes que l'on lui confie plus tôt en fruit que les autres.

A ces cinq espèces de cerisiers, dont l'usage et le bénéfice s'étendent sur les années, on peut ajouter les différentes variétés qui se trouvent dans chaque canton ou que le bon goût voudra y réunir pour varier la belle floraison, et les époques de jouissance de ce joli et délicieux fruit, avec lequel on pourra faire, tel il puisse être, d'excellentes eaux-de-vie, et toujours les meilleures avec les plus sucrés. Les mérisiers et les cerisiers communs à fruits ronds, sont ceux qui, après le mahaleb, reçoivent le mieux les greffes,

On peut placer ces arbres à quatre mètres au plus de distance.

Noyer.

Il y a six espèces distinctes qui appartiennent à notre continent ; cet arbre craint plus l'extrême chaleur que le froid. Les zones tempérées qui se trouvent dans toutes les latitudes de la France lui conviennent le mieux. Il s'élève à une grande hauteur , pousse richement en branches , vient par le semis des noix qu'on fait de préférence en automne. La meilleure méthode serait de les semer dans les places où ils doivent demeurer ; mais lorsqu'on veut le rendre riche en fruits , il faut le transplanter plusieurs fois : c'est le moyen d'avoir les noix les plus belles en plus grande quantité et le plus promptement : au bout de deux ou trois ans , on commence la première transplantation pour

supprimer le pivot, et lui faire pousser des racines latérales ; il offre ses premiers fruits après sept ans de semence, et se trouve à sa perfection à soixante ans : comme il aime à s'étendre, il convient de l'espacer entre six et huit mètres. . . .

Le noyer commun est l'espèce la plus répandue, je l'ai vu ombrager les ruisseaux de nos départements méridionaux, et couronner les coteaux de nos départements septentrionaux. Celui à gros fruit se trouve dans presque tous les vergers ; ses feuilles sont plus grandes que celles des autres ; ses grosses noix valent mieux confites ou mangées en cerneaux, que sèches, parce que l'amande étant molle, elle se réduit beaucoup en séchant.

L'espèce de noyer à fruit tendre, est de la meilleure qualité pour la table ; sa

coquille est fort mince et se casse facilement. Le noyer à fruit dur ou la noix féroce qui se casse très-difficilement, est la plus propre pour faire de l'huile. Le noyer à feuilles dentelées, est plus petit que le noyer commun, et donne une noix plus longue.

Le noyer de la Saint-Jean est l'espèce la plus précieuse de tous les noyers : on le nomme ainsi, parce que ses feuilles ne poussant qu'en juin, ne sont complètement épanouies qu'à la Saint-Jean; c'est-à-dire, au moins vingt jours plus tard que les autres espèces; et comme les fruits ne viennent qu'à la suite des jeunes pousses, il arrive souvent que ceux-ci sont détruits par les gelées meurtrières du printemps, et que le noyer de la Saint-Jean commence seulement à pousser lorsque la saison est assurée, avantage rare qui assure toujours ses récoltes, tandis que

celles des autres sont presque toujours compromises et rarement complètes.

Plusieurs cantons connaissant ce précieux avantage, cultivent ce noyer de préférence à tous les autres; mais la plupart de nos départements négligent encore sa culture; et comme dans nos nouvelles plantations, nous devons tendre au plus sûr et au plus utile pour les encourager, on ne saurait donc trop s'attacher à multiplier cette excellente espèce, puisque la noix est en même temps très-bonne, et mûrit presque aussitôt que les autres.

La Virginie et la Louisiane qui possèdent des *forêts de noyers*, nous ont déjà fourni plusieurs espèces dignes d'être propagées dans nos campagnes : les noix de la Virginie sont très-bonnes à être mangées en cerneaux; elles sont moelleuses, cassantes, d'un goût plus

fin, et surtout plus *huileuses* que les noix ordinaires. Le *pacanier* de la Louisiane donne une amande délicate comme celle des noisettes, et dont on fait des pralines excellentes. Cet arbre est déjà très-répan-
du dans le département de la Côte-d'Or. Cette partie du monde qui a déjà tant accru nos richesses végétales, nous offre tous les jours de nouveaux trésors; accueillons et multiplions donc avec un avide empressement tous les arbres utiles, qu'elle et tous les points de la terre présentent à notre volonté, pour enrichir nos campagnes, augmenter nos jouissances et réaliser le bonheur d'une vie parsemée de peines amères que donne la cruelle inquiétude des besoins.

Le noyer est un des plus utiles arbres que nous ayons; son fruit pare nos tables en forme de cerneaux, en forme de confitures, en amandes sèches, en ratafiats,

de santé et en huile très-bonne, lorsqu'on l'extrait des noix fraîchement séchées : les teinturiers se servent de la racine, de l'écorce, de la feuille et du brou des noix, pour teindre les étoffes en fauve, en café et en couleur de noisettes. Son bois est aussi employé par les ébénistes, les menuisiers et les tourneurs : comme cet arbre a des propriétés très-absorbantes, je le crois très-propre à s'emparer du mauvais air de son voisinage, à s'en nourrir et à le bonifier.

Pommier.

La nature, qui est si splendidement libérale dans toutes les productions utiles à l'homme, offre, dans les seules familles de pommiers, jusqu'à 300 variétés différentes, dont la saveur, le goût et les divers usages, peuvent varier autant de fois nos jouissances dans une seule espèce de

fruit. Nos potagers et nos vergers qui se croient déjà riches , ne comptent cependant encore qu'une trentaine de variétés dans leur enceinte , en dédaignant fièrement la riche nomenclature des autres , parce que leur acide âpreté ne flatte pas aussi agréablement nos palais ; mais les 270 autres variétés de pommes se caractérisent par autant de saveurs distinctes , plus ou moins sucrées , plus ou moins acides , plus ou moins âpres , qui , séparément ou mélangées , peuvent , comme les cerisiers sauvages à ratafiat et à *kirschenvasser* , produire des liqueurs , à la vérité moins spiritueuses , mais plus généralement utiles , et obtenir , suivant leur composition , plus ou moins de corps ou de durée ; aussi nos champs et nos chemins champêtres plus modestes , sauront , en acceptant quelques pommes à couteau de nos vergers , choisir parmi ces nom-

breuses classes injustement dédaignées , celles qui pourront composer des cidres agréables, corroboratifs et rafraîchissants, des eaux-de-vie cordiales , des vinaigres utiles à nos ménages et des marcs excellents pour la nourriture des porcs et de la volaille.

Les riantes campagnes du Calvados (Normandie) qui ont l'art de jouir de de deux récoltes en même temps et sur le même sol , l'une sur terre et l'autre en l'air , démontrent aux autres départements , avec quelle riche libéralité l'imprenable nature se plaît à encourager ceux qui sont assez heureux de croire à toute sa fécondité : les pommes à cidre de la Normandie sont si bien choisies , d'une telle bonté , et le vin fait avec tant d'art , qu'il peut se conserver jusqu'à quatre ans ; qu'il va non-seulement de pair avec les bonnes bières et les bons vins ordinaires ;

mais qu'on en exporte déjà annuellement huit à dix mille muids de cette seule contrée, soit dans les pays voisins, soit pour les pêches dans les mers du nord, et dont les avantages pourraient s'étendre à un degré indéfini, si ces plantations étaient partout généralisées.

Ces riches vendanges, qui n'occupent point d'espace, qui viennent sans dépenses, qui ornent les campagnes, n'ont point à redouter les grêles meurtrières ni l'inclémence des saisons, comme la vigne timide et délicate, qui, après avoir exigé des cultures continuelles et dispendieuses, nourrit encore dans l'ame du vigneron (si souvent déçu par une faible gelée, un seul orage, de ses plus brillantes espérances) la tremblante inquiétude, jusqu'au moment enfin où son vin bouillonne dans ses tonneaux. Elles n'exigent point non plus le sacrifice de ces

grains précieux qui composent notre premier aliment, qui n'est entré dans la grange que lorsqu'à travers les noirs soucis qui assiègent le repos du laborieux cultivateur, il a vu sillonner cent fois son front de sa sueur pour les cultiver. . . . Mais n'est-il point déplorable de voir que ce même laboureur et la nombreuse classe d'ouvriers qui l'accompagne dans ses fatigants travaux, n'ont, dans les cinq sixièmes de la république, que de l'eau et souvent de l'eau insalubre, pour étancher une soif ardente ou réparer des forces épuisées à des cultures utiles ? Lorsque les chemins par lesquels ils passent et repassent cent fois l'année, qui, dans leur inconcevable abandon, ne peuvent seulement les soulager du moindre ombrage, les invitent sans cesse à les parer de ces arbres utiles qui dessinaient naguère élégamment leurs sinueux contours, qui

donnaient un abri protecteur aux troupeaux, et qui, avec peu de peines, offriraient en peu d'années le vin champêtre, pour animer la tendre musette et la bruyante cornemuse...!

L'ancienne Normandie pourra donc avoir la gloire immortelle d'envoyer ses nombreuses colonies de greffes et de pepins à tous les autres départements de la république : cette gloire qui serait digne d'un perpétuel anniversaire, se transmettra plus honorablement aux siècles à venir que celle de ses conquérants. La connaissance de la greffe étant heureusement généralement répandue dans nos campagnes, nulle difficulté donc pour procréer et multiplier partout les meilleurs pommiers à cidre, auxquels on pourra réunir un grand nombre de ceux qui peuplent et les bois et les campagnes de tous les cantons, dont les fruits s'amé-

lioreraient, en peu de temps, par les cultures, et qui même, dans leur état sauvage, sont les plus propres à recevoir les greffes de tous les genres de pommiers.

Mais à ces spiritueux arbres à cidres, à eaux-de-vie, à vinaigres, à marcs nourrissants, on peut joindre un sixième d'arbres de nos vergers, pour augmenter et varier les floraisons, les jouissances et les usages à toutes les époques de l'année : ce mariage des races nobles de nos jardins, avec les familles rustiques de nos champs et de nos forêts, relèvera agréablement la bonté des uns et l'utilité des autres ; et tandis que le pommier champêtre pétillera gaiement dans le verre de son Bacchus, son voisin ornera gracieusement les corbeilles ; un autre remplira une tarte friande ou cachera agréablement sa pulpe exquise sous des rouleaux

de pâte glacée, relevé, accompagné des liqueurs encore plus spiritueuses du premier. Le volumineux calville rouge, les rambours gros et larges d'hiver et d'été, l'opulente famille des reinettes grises, blanches, jaunes, dorées et à côtes, compris le charmant et brillant api, entremêlés avec les premiers, donneraient un aspect, une dignité et un caractère d'utilité à nos chemins champêtres, que le riverain, riche et fier de les posséder, ne laisserait plus perdre.

Poirier.

(1) La France est la vraie patrie du

(1) En considérant le poirier comme un sucrier, je dois observer que j'ai envoyé, en brumaire an 9, à l'Institut national, au ministre de l'intérieur et au préfet du département de la Meurthe, un mémoire sur les végétaux à sucre, en réponse au rapport que la classe des sciences mathématiques et physiques,

poirier, qui est celui de tous les arbres fruitiers que la nature a traité avec la plus somptueuse prodigalité : environ 800 variétés composent déjà son incomparable lignée, et offrent de toutes parts à l'homme, pour mille usages divers, leurs chairs sucrées.

Environ cent vingt sortes composent seulement encore le domaine de nos potagers et de nos vergers ; les autres habitent l'air libre des plaines, des collines, des vallées et des forêts ; toutes offrent dans leurs sucres, leurs chairs ou leurs eaux, prises simples ou mélangées, un

a bien voulu m'adresser, concernant les expériences répétées, d'après celles faites par M. Achard (de Berlin) sur le sucre contenu dans le turneps : m'étant moi-même livré à cette culture, je crois y avoir répandu des vues neuves qui pourraient donner lieu à de riches établissements parmi les agronomes industriels.

usage nourrissant , spiritueux , salu-
taire , accompagné d'une jouissance
agréable.

L'usage des délicieuses variétés de
poires à couteau de nos vergers , est gé-
néralement connu ; presque tous nos dé-
partemens tempérés et septentrionaux ,
connaissent aussi le poiré ou vin de poires ;
mais le Calvados est encore celui qui pos-
sède après les plus riches , les mieux
choisies , et qui composent les meilleurs
poirés : c'est donc encore de lui que nous
aurions à recevoir ces précieuses colonies
végétales , qui , à l'instar de ces anciens
Nordmans , quittèrent la populeuse *Nor-
wège* pour venir donner leur nom à la *Nor-
mandie* , et mêler leur sang avec le sang
français ; les greffes normandes viendraient
faire alliance avec les fruitiers de nos
campagnes et de nos forêts , s'enter sur
leur cœur , et adoucir , à leur tour , dans

leurs veines policées le sang rustique de nos sauvageons.

Mais le poirier champêtre qui produit avec la plus riche fécondité (1), et qu'on a jusqu'à présent considéré d'un œil si indifférent, surpasse d'autant plus les avantages du pommier à cidre, qu'il réunit seul tous les trésors de la *vigne* et de la *canne à sucre*.

Nos 700 sortes de poiriers champêtres, peuvent, par la voie du semis et de la culture, acquérir aux dépens de leur primitive âpreté d'autant plus de parties muqueuses... ; et par un aveuglement qui est ordinaire, lorsqu'il a pour lui

(1) Le seul karasin (poirier sauvage) qui se trouve partout dans tous les départements tempérés et septentrionaux, donne jusqu'à 30, 40 et 50 mesures de cidre ; c'est-à-dire, autant qu'un jour de vigne peut produire dans la plus riche année de vendange, ou dans trois années moyennes.

l'usage des siècles, on estime précisément les vins de pommes plus que les vins de poires, dans l'avantage non apprécié que possède ce dernier, de passer promptement, par une grande présence de sucre, de l'état spiritueux à l'état vineux, que le premier ne peut au contraire, par l'acidité de son eau, du tout partager; et comme les pommiers et les poiriers champêtres ne paraissent pas encore avoir été considérés chimiquement sous le rapport intrinsèque de leurs sucs, mais seulement sous celui de *vin*, le cidre des pommes a obtenu la préférence, parce que, réunissant par sa nature une plus grande masse d'un acide conservateur, il se conserve plus longtemps, comme vin, que l'autre, *appelé par les arts à de plus importants usages.*

Sur l'espace de deux siècles et demi, les Européens ont déjà arraché des différentes contrées de l'Afrique, environ 15

millions de nègres à leur patrie , à leurs pères, à leurs mères, à leurs enfants et à leurs compagnes , enfin aux affections les plus douces pour les transplanter esclaves dans leurs colonies d'Amérique , et cultiver là , aux dépens des ruisseaux de sueurs et de larmes amères, la fatale canne à sucre , chargée de faire les délices de notre continent.

Depuis une société de philanthropes anglais, dignes des palmes de l'histoire , désespérant de la morale politique de nos gouvernements à colonies , a fondé de ces cultures vers *Sierra-Léona* , et enchérissant sur les travaux , à jamais grands , des jésuites du Paraguay, ils appellent et fixent les hordes vagabondes et sauvages de l'Afrique à des travaux libres , par une douce et sage législation. Cette intéressante colonie fut cruellement saccagée, en 1792, par une escadrille française ; mais

elle s'est, par la sagesse de son institution, promptement relevée des ses ruines pour mieux prospérer.

Une des plus belles époques de la fin du dix-huitième siècle, est celle où l'Europe commence enfin à s'apercevoir que ce n'est point au seul et fragile roseau qui dévore déjà depuis des siècles les larmes et les hommes dans des contrées lointaines, que la nature a privativement confié ce suc gracieux qui, se transformant sous mille couleurs, sous mille formes diverses, rend tous les aliments qu'il touche ou avec lesquels il se confond, si agréablement savoureux. L'intelligente abeille nous démontre, depuis la création, qu'il existe dans tous les végétaux (1). Nos chimistes l'ont déjà extrait

(1) Il n'existe aucune latitude du globe qui ne possède quelque végétal à sucre : l'herbe douce,

de beaucoup de substances végétales ; mais il appartenait au célèbre académicien de Berlin de présenter le premier pain d'un beau sucre blanc, tiré de l'utile tur-neps, au jeune roi de Prusse qui, paraissant marcher sur les traces philosophiques du grand Frédéric, encourage à transplanter cette riche production des opulentes colonies d'Amérique dans ses états.

Déjà, depuis deux ans, près de deux cent mille hectares nourrissent cette précieuse racine dans le Brandbourgeois et

l'heracleum sibiricum des Kamchadales, qui a la douceur du sucre même, en est si pourvue, qu'elle forme l'assaisonnement principal de tous leurs mets ; aussi les Russes, qui, avec plus de connaissances, l'ont mieux appréciée, leur ont appris à en tirer des liqueurs spiritueuses.

L'érable et le bouleau surtout, qui se montre jusqu'au soixante-dixième degré nord, prouvent également cette assertion.

les pays voisins : cette culture qui, dans tous les pays où règne une bonne agromie, fait déjà la plus solide richesse des cultivateurs, sous le rapport des prairies artificielles, paraît, sous celui de son eau sucrée, devoir prendre un immense accroissement. Déjà l'humanité sourit de voir se fondre à deux mille lieues de distance, par la seule vertu de la chair douce du turneps, les premiers chaînons du plus horrible esclavage, dont les pages de l'histoire auront à rougir devant la sévère postérité, esclavage mille fois plus odieux que celui des anciens Ilotes même, puisque le droit barbare de la guerre n'a même pas ici l'affreuse gloire de le justifier.

Mais cette première révolution végétale une fois en mouvement, une autre aussi grande, aussi riche doit la suivre : l'opulente famille des poiriers est celle de

tous les végétaux qui offre le plus facilement sur le moindre espace et avec le plus de charmes , la plus grande masse d'eau sucrée à cristalliser ; quoique , comme je l'ai déjà avancé , tous les poiriers champêtres peuvent , par la voie du semis et des cultures , acquérir , aux dépens de leur rustique âpreté , plus de parties saccharines , et que , par conséquent , la variété et le nombre de nos arbres à sucre , pourraient s'étendre sur l'indéfinie sphère du possible : nous en possédons cependant déjà qui , dans leur état actuel , renferment , sans besoin de culture , sur une carrière de plusieurs siècles , annuellement autant de trésors que l'éphémère et exigeante canne à sucre.

Je possède dans mes vergers de ces modestes poiriers ruraux , que l'on trouve en grand nombre dans les campagnes

de la ci-devant Lorraine allemande, qui occupe sûrement aussi un des premiers rangs parmi les meilleurs de la Normandie ; qui paraît très-répandu dans la plupart de nos départements , puisque partout on trouve ce délicieux raisinet de poires (qui serait mieux nommé *poiré*), et qu'on fait principalement du fruit de ce sucrier.

Ce poirier qu'on nomme dans pays (Meurthe) *certéau*, que je n'ai trouvé défini dans aucun traité des poiriers, est d'un port agréable et régulier, et si robuste, qu'il brave les pluies et les sécheresses les plus longues ; sa fertilité va jusqu'à la profusion ; il a, comme le noyer de la Saint-Jean, l'avantage d'avoir une floraison tardive ; mais il a sur l'autre l'avantage encore de ne pas lâcher ses fruits par les plus grands vents. Ainsi sa récolte, qui se fait vers le

commencement d'octobre, est annuelle et complète : voici ses usages ordinaires.

La poire de cet arbre, qui n'est ni cassante ni fondante, n'est mangée ni servie sur nos tables : la nature qui lui a prodigué le sucre, l'a destinée à des usages plus durables : la *chaudière*, le *four*, la *cuve* et l'*alambic* sont et doivent être chargés de ses métamorphoses. . . .

Le cidre qu'on en fait (1) d'une manière encore beaucoup trop ordinaire, pourrait, par un peu d'art et le mélange de quelques aromates, former les muscats de *Lunel*, de *Frontignan* et de *Rivesattes*,

(1) Peu de personnes osent et savent en faire du cidre ; puisque la poire est si pourvue de sucre, qu'elle donne plutôt un mucilage, un vrai vesou, qu'un vin coulant. Je pense que, mélangée avec des fruits plus âpres, elle en bonifierait de beaucoup le vin.

parmi l'espèce des cidres, et offrir sous cette forme un riche objet de jouissance et de commerce.

Cette poire, séchée au four, alimente, pendant l'année, agréablement les ménages champêtres qui la possèdent; ils la présentent aussi sous cette forme comme un de leurs meilleurs desserts; mais cuite au lard, elle compose un des mets les plus friands des Allemands. Comme elle est très-nourrissante, la marine pourrait en tirer les secours les plus importants: l'incorruptibilité dont la doue le sucre confit dans sa pulpe, la rend plus propre que le biscuit même à tous les voyages de long cours: son bouillon serait agréable et salutaire aux malades, et sa chair cuite un excellent corroboratif aux convalescents: comme elle est un puissant anti-scorbutique, elle pourrait très-économiquement remplacer les tablettes à bouil-

Ion, et prévenir facilement les ravages affreux que le scorbut fait sur nos vaisseaux.

Réduite dans la chaudière en consistance presque solide, elle remplace agréablement dans les campagnes le raisinet de la vigne, le miel odorant, les confitures et les compottes friandes, sans en exiger les sacrifices. Ce poiré, s'il est bien fait, se conserve des années, et compose seul, avec le pain, le repas frugal de nombreuses familles. Combien de raisons puissantes pour propager cet utile arbre. . . !

C'est encore ce poirier qui fournit les délicieuses poires tapées qui, artistement arrangées dans les caisses de nos épiciers, disputent la palme aux figues de *Provence*, de *Gênes* et de *Calabre*. Voilà déjà bien des trésors à recueillir d'un seul arbre champêtre, que la seule

canne à sucre ne peut nullement partager : voyons à présent si , sous le rapport du sucre, ils peuvent rivaliser.

Je remarque annuellement qu'avec les seules pelures des poires à taper , on compose le sirop , dans lequel on immerge ces poires pour les conserver , et leur donner en même temps ce glacé agréable qui engage et flatte la vue : ce sirop pourrait déjà , dans cet état , efficacement remplacer celui de mélasse , employé chèrement et avec succès dans la fabrication des tabacs pour conserver à cette poudre sa pointe et son onctuosité : son parfum même ne serait pas ici désavantageux : si ces simples pelures produisent déjà un mucilage de sucre , combien le corps de la poire n'en doit-il pas renfermer ?

J'ignore combien un arpent de 3419 mètres quarrés , planté en cannes , produit

de sucre (1). Nous avons vu qu'un pareil espace cultivé en turneps, suivant mes procédés, peut donner 1504 livres de sucre; mais un de mes certeaux m'a donné 400 kilogrammes de poires; c'est-à-dire, le même poids que cent racines auraient offert sur le même espace, à raison de la valeur intrinsèque de quatre kilogrammes chaque, estimés d'après toute la perfection de leur culture : les poires s'étant trouvé contenir, à poids égal, deux fois plus de sucre que cette racine, ont établi, en faveur du certeau, un avantage double sur le turneps.

Mais quoique cette poire fraîche paraisse posséder un dixième de sucre cris-

(1) La canne, sur une existence de 12 à 15 ans, produit inégalement : les trois premières années et les trois dernières, donnent dans une proportion beaucoup moindre que pendant les 9 années moyennes où la plante est dans toute sa vigueur.

tallisable, il convient, pour le moment, de ne compter que sur un vingtième, et réduire également la récolte d'un cerneau à 200 kilogrammes; ce qui assurera, pour une année moyenne, 20 livres de sucre par chaque pied d'arbre.

Il est encore digne de remarque que tandis que mon poirier somptueusement chargé, a vu arriver ses fruits à leur plus grand développement, et bravé ainsi, en l'an 9, pendant 70 jours d'une sécheresse sans exemple, beaucoup de mes turneps étaient, au contraire, brûlés en terre, et se sont, malgré la plus belle apparence, noircis après le premier bouillon que je leur ai fait subir : le cerneau doit donc, d'après des avantages si évidents, être regardé comme un des plus robustes et des plus riches sucriers de la France, et mériter une propagation d'autant plus prononcée, qu'il n'exige de culture que pen-

dant les premières années de son enfance, pour donner ensuite gratuitement ses fruits sur une révolution séculaire.

Ce sucrier parvient à une hauteur d'environ 10 mètres (30 pieds), sur un diamètre, dans ses branches, de 6 à 8 mètres; il peut par conséquent être avantageusement planté à 10 mètres de distance, et fournir, sur un arpent de 3419 mètres quarrés une quinconce de 50 pieds d'arbres qui peuvent donner annuellement mille livres d'un sucre supérieur, et les eaux mères fournir, comme la mélasse de la canne, une grande quantité de rhums, de taffiats, d'excellentes crèmes des Barbades, etc. etc.

Mais ces arbres plantés à 10 mètres, laisseront dans leur plus grand développement un intervalle de 10 pieds d'une part, et de 20 pieds de l'autre; de sorte que l'air et le soleil pouvant exercer leur libre influence en tout sens, ce même

champ qui produira déjà annuellement un millier de sucre par ses arbres, pourra encore recevoir une plantation de turneps, et accumuler ainsi sur le même sol deux récoltes en sucre. Heureux, paisibles et industrieux propriétaires de l'Europe éclairée, négligeriez-vous à recueillir si facilement sur votre sol les opulentes moissons qui, en Amérique, s'achètent par des ruisseaux de larmes et de sang, et le bouleversement presque périodique de toutes les parties policées du globe ! Terminez ces sanglantes querelles, écoutez une fois la prodigue nature : elle incline déjà ses riches amphores vers vos champs, pour y verser de leurs larges goulots, les lingots d'or et d'argent que vous envoyez si aveuglément depuis deux siècles et demi à un monde encore dans l'adolescence, et qui cependant nous rançonne par l'application de nos propres lumières.

Voilà encore un seul poirier, sur 800 variétés différentes, toutes plus ou moins sucrées, qui seul peut déjà répandre de riches trésors et les plus douces jouissances sur nos ménages : combien les autres ne pourraient-elles pas les accroître, soit par leurs sucs, soit par des eaux-de-vie variées à l'infini ! Le *sucré vert*, qui est un arbre très-fertile, et dont le fruit est, je crois, le plus sucré de toutes les poires, pourrait, comme il est moins robuste, occuper l'intérieur des quinconces, et voir protéger ainsi ses fleurs des gelées du printemps, et ses fruits contre la violence des vents.

Le certeau et le sucré vert pourront, sur nos chemins champêtres qu'ils doivent enrichir, être plantés à 20 pieds ; là, ils formeront l'alliance d'abondance avec le fertile karasin, un des meilleurs poiriers à cidre qui se trouve partout, et

qui, parvenu à toute sa fécondité, donne jusqu'à 50 mesures de ce vin; c'est-à-dire, autant qu'un jour de vigne peut produire dans la plus riche année de vendange ou dans trois années moyennes. . . Les poiriers les plus fertiles de nos vergers, comme les rousselets de Reims, le doyen-né blanc et gris, la bergamotte suisse, la bergamotte silvange, trouvée dans les bois du Pays-Messin, la pastorale, la merveille d'hiver, le bon chrétien d'hiver et l'impériale à feuilles de chêne, ajouteront, par la beauté et la saveur gracieuse de leurs fruits, à l'intérêt de ces plantations rurales, destinées enfin à parer et enrichir les campagnes.

Les nombreuses familles de poiriers qui offrent plus de vrais trésors que les riches mines du Potosi, formant le meilleur fruit à pepin, produisent aussi le meilleur bois aux charpentiers de moulins, aux menui-

siers, tourneurs, ébénistes, luthiers, relieurs et graveurs en bois : il absorbe la teinture noire avec une facilité si grande, qu'il s'identifie avec le plus bel ébène, et se vend dans le commerce pour tel. Ainsi, au lieu d'acheter chèrement le bois d'ébène qui nous vient des Indes, nous pourrions, au contraire, d'après nos grandes plantations, en fournir un jour à nos voisins, tout en diminuant le prix de nos propres meubles plus embellis.

Prunier.

Le prunier qui aime les climats tempérés, est venu de tous les pays rechercher le sol français, comme celui où le balancement heureux des saisons lui assure, par les températures les plus uniformes, la génération la plus facile, la postérité la plus florissante et la plus reculée.

Déjà 250 variétés qui rivalisent à l'envi, soit par le sucre ou le parfum de leurs eaux, la diversité de leurs jolies formes, le doux velouté des riches nuances de toutes les couleurs, dont la nature les a revêtues pour plaire, soit enfin par les lunes qu'elles ont choisies pour s'offrir, pendant le cours des trois brillantes saisons, à nos jouissances, se trouvent répandues dans toute l'heureuse France qui, trop longtemps indifférente, n'a, jusqu'à présent, que faiblement apprécié les avantages qu'elle peut en recueillir.

Le prunier est de tous les arbres celui qui donne le fruit le plus sucré ; jusqu'à ce jour, on n'en a tiré d'autre parti qu'à en faire des confitures, des compottes, des pruneaux et quelques eaux-de-vie médiocres, sans daigner songer que la nature et les arts le destinaient, ainsi que le poirier, à rivaliser, par son suc

spiritueusement gracieux , avec la lointaine canne à sucre.

Le drap d'or ou mirabelle double, l'impériale violette, le damas drouay, le damas d'Italie, le damas de maugeron, le perdrix normand, la grande reine-claude, le damas de septembre, le gros damas blanc, le perdrix blanc, qui donne les délicieuses prunes de brugnolles, le prunier d'abricotée, le diapré rouge, la dame aubert, le perdrix rouge, la prune de Chypre, la prune de Suisse, l'impératrice blanche, l'impératrice violette ou la *queutche*, la reine des prunes, sont, et les espèces les plus fertiles, et les plus chargées de sucre.

Quatre grands gros draps d'or ou mirabelliers, plantés seulement à 12 pieds de distance, m'ont donné, en l'an IX, chacun 200 kilogrammes pesant de fruits, dont le dixième se serait au moins réduit

en sucre solide d'une qualité rare , quatre dixièmes annihilés par les noyaux et l'évaporation ; et les cinq autres dixièmes , transformés en sirop de mélasse propre à faire les liqueurs les plus exquises. . . . Les fruits de ces quatre mirabelliers vendus sur pied , auraient tout au plus produit trente francs , tandis qu'ils auraient donné quarante kilogrammes de sucre , bien supérieur à celui du roseau , et plus que payé les frais de fabrication par les plus fines liqueurs , distillées des marcs de noyaux , et les sirops aromatiques de mélasse.

Je cite ici le plus faible des sucriers pruniers ; tous les autres , plus puissants et plus fertiles donneraient au moins le résultat du gros mirabellier , et pouvant avantageusement être plantés sur 20 pieds de distance quarrée , ils donneraient un quinconce de 80 pieds d'arbres , sur un

champ de 32000 pieds quarrés, et par conséquent, un produit annuel de 800 kilogrammes (ou 1600 livres) de sucre, et environ cinq milliers pesants de mélasse ; réduisez le tout à moitié, et vous trouverez qu'un arpent de terre planté de de cette manière, donnera, en l'air, quarante fois le bénéfice du même champ cultivé et récolté péniblement en blé.

Mais ce même champ qui suspendra agréablement sur les arbres une si belle masse de sucre, sous les formes et les couleurs les plus riantes, pourra encore recevoir, à un pied et demi quarré de distance, douze mille pieds de turneps, et offrir une seconde récolte de ce suc délicieux, destiné à enrichir la main industrielle qui voudra le posséder : cette culture qui, avec un revenu sans exemple, entraîne avec elle tous les agréments d'un ravissant paysage, mérite la plus

haute attention, et du gouvernement, et de la part de tous les propriétaires instruits.

Outre que toutes ces plantations doivent donner lieu à une grande multiplication de ruchers dans les campagnes, et nous affranchir des tributs que nous payons aux peuples étrangers pour le miel et la cire que nous en tirons, la quantité de sirops que nous offrirait tous ces sucriers, permettraient de venir au secours des abeilles, lorsque des saisons contraires et de longs hivers leur rendent un complément de nourriture indispensable. Les vigneronns aussi en tireraient de grands avantages : car le sucre étant le principe de la fermentation vineuse, plus le raisin contient de sucre, meilleur en est le vin : ainsi le raisin qui, pourvu d'une faible portion de sucre, ne donne qu'un vin très-médiocre, donne-

rait, par le mélange fait avec ces sirops (au moment de la fermentation), un vin supérieur. . .

Puisque le spiritueux prunier ne refuse aucune terre, et qu'à l'instar du cerisier, du noyer, du pommier et du poirier, il demande à revêtir nos chemins champêtres de tous les charmes de Flore, de tous les présents de Pomone et de Vertumne, appelons ses aimables tribus autour de nous; que celle qui sourira par les premières fleurs, aux doux rayons de l'année renaissante, présente la ceinture des Grâces à ses plus précoces compagnes, pour s'en parer successivement pendant le cours des plus belles lunes, jusqu'à l'entière révolution du brillant automne.

Le saint-Julien, la cerisette et la prune d'œuf sont les trois pruniers qui, comme d'autres *Mercurès*, ont reçu de la nature

le donnet la fonction importante , de recevoir et de transmettre le mieux les plus belles greffes à nos jouissances : le saint-Julien et la prune d'œuf jaune , pour les plus grosses espèces , et la cerisette , pour les plus délicates.

Nos chemins ruraux devant , dans leur régénération , devenir une image vivante du bon goût et de l'industrie intelligente ; le châtaignier greffé et le mûrier perfectionné , qui se chargent annuellement de riches trésors , pourront donner les derniers traits d'utilité et de dignité à ces routes pastorales , et réfléchir vers les habitations , les douces idées d'aisance et de bonheur qu'elles n'ont point encore su goûter ni même imaginer... ! Cette funeste inertie , fruit de l'ignorance , de l'absence d'une législation généreuse et vivifiante , a jusqu'à présent enchaîné le ressort des campagnes par la torpeur

de la misère ; et ces chemins si intéressants sont restés dans l'état où les siècles barbares et de successives dévastations nous les ont transmis. . . .

Mais qu'on se représente la France agréablement entre-coupée par trois cents mille lieues de chemins champêtres, plantés en arbres fruitiers qui, comme dans le plus riche labyrinthe de l'univers, sortent en même temps pour se retrouver sans cesse, par soixante mille villes, bourgs, villages ou hameaux ; une double ligne de pommiers conduire à travers le riche domaine de Cérés jusqu'au dieu Terme d'un bois sacré ; de l'empire silencieux des Dryades et des Hamadryades, une allée de pruniers se diriger vers celui des Nymphes gardiennes d'un étang solitaire et pacifique, ou un chemin de cerisiers dessiner les gracieux contours des prés et des champs pour arriver aux

fraîches Nâïades des fontaines, d'un autre côté, des allées de mûriers, caresser et contourner les habitations : une route de poiriers visiter les Néréïdes d'un lac spacieux ou d'un fleuve poissonneux; un autre de noyers traverser le riche domaine de Bacchus; enfin une dernière de beaux châtaigniers monter et descendre les collines, pour retrouver dans le fond du vallon, le modeste hameau qui se verra à son tour, accompagner en tout sens, par les fidelles compagnons de sa solitude... !

Qu'on y ajoute le charme ravissant, lorsqu'au retour du printemps, toutes ces routes pastorales seront chargées de fleurs de toutes les nuances, de tous les parfums; lorsqu'au milieu d'une atmosphère embaumée, l'homme ivre de plaisirs et d'espérances, verra les nombreuses tribus d'oiseaux et d'insectes de toutes les

formes , de tous les plumages , impatientes de la tardive verdure des prés et des bois , venir s'égayer par leurs bourdonnements et leurs gazouillages joyeux sur la voluptueuse scène qui doit préluder à leurs amours... !

Qu'en même temps le berger parcourre avec sa flûte et son troupeau , l'allée des cerisiers , des poiriers ou des châtaigniers ; le pasteur , avec son long chalumeau et ses vaches l'allée des pommiers ou des noyers ; le chevrier , avec sa musette , celle des mûriers ou des pruniers ; on verra le laboureur heureux de voir ses champs une fois abrités , et ses récoltes peut-être avancées de toute une lune , arriver avec ses bœufs et ses chevaux , rempli de sensations douces , tracer gaïement les longs sillons , et revenir à son habitation , l'âme remplie de ce grand spectacle dont il est le premier objet.

Ainsi , après avoir joui , tout un mois , des somptueux appas de Flore , et respiré une atmosphère de parfums suaves , vulnéraires et préservateurs des nombreuses maladies qui nous poursuivent , succéderont d'autres métamorphoses : les nectaires sucrés des fleurs se fermeront à l'avidé et industrieuse aheille , pour distiller leurs liqueurs nourricières dans le sein des milliers d'embryons , dont le puissant regard de Phébus développera les formes moelleuses , apprêtera les chairs mélangées de sucres et de parfums , tout en les parant de l'éclat des plus brillantes couleurs répandues dans le règne de la nature .

Alors Vertumne et Pomone , flattés de voir étendre l'empire des vergers le long de nos chemins , et s'unir au domaine des autres déités tutélaires des champs , offriront annuellement et sans

interruption, depuis prairial jusque fort avant dans vendémiaire, leurs dons riches et variés à leurs pieux riverains, accompagnés de ces ombres rafraîchissantes, qui réparent les forces épuisées à la charrue, qui adoucissent les brûlants travaux des moissons, qui appellent, reposent et conservent les troupeaux.

L'on conçoit quelle physionomie intéressante ces belles et productives plantations pourront donner à nos campagnes; quelle influence heureuse, quatorze cents millions d'arbres pareils, disséminés avec cette uniformité sur toute la surface de la France, pourraient, avec l'accord de nos hautes montagnes forestières, exercer sur tous les météores aqueux; mais combien, surtout, un si prodigieux nombre de conducteurs électriques diviserait et neutraliserait déjà ce fluide foudroyant et dévastateur, qui sort

si souvent du sein de la terre , pour frapper et consumer les innocents troupeaux qui , réunis en masse sous l'arbre isolé , l'attirent ensemble par leur nature et leur position . . . Les nuées orageuses de l'atmosphère se verraient , par la même raison , diminuer les instruments épouvantables de feu et de mort qu'elles promènent avec le fracas du menaçant tonnerre , sur nos craintives habitations.

Notre labyrinthe , plus vaste , plus magnifique que ceux de l'Égypte et de l'île de Crète , qui ne communiquaient souvent que par des chemins souterrains et tortueux , à des palais secrets et ignorés , unira , au contraire , nos habitations par des voies pastorales , agréables et fructueuses , dont les limites des bancs s'annonceraient par l'opposition des fruits : de sorte que , d'un côté , une allée de noyers , de pommiers ou de poiriers vien-

dra, au nom de la première commune, faire alliance avec une autre de cerisiers, de pruniers, de châtaigniers ou de mûriers de sa voisine; et lorsque le voyageur, charmé de l'aménité de ces routes rurales, sera incertain sur celle qu'il doit suivre, il trouvera, à chaque extrémité, sur une colonne milliaire, d'une architecture noble et simple, s'il doit prendre la voie des cerisiers, le chemin des pommiers, la route des poiriers, ou l'allée des pruniers....!

Huitième tableau pour le septième chapitre.

Ce tableau sera double; dans le premier, on dessinera des campagnes découvertes, faisant face aux quatre vents cardinaux; d'une part, tourmentées par tous les vents; de l'autre, le laboureur, les moissonneurs et les animaux, exténués de fatigue et de chaleur sans trouver un ombrage; le chasseur tristement suivi de ses chiens ne trouvant plus de gibier.

Parmi toutes ces campagnes, il n'y aura que deux arbres maigres; sur l'un sera perché un *corbeau*, sur l'autre un *hibou*; dans les airs, on verra planer le milan, l'épervier et le vautour ne trouvant plus d'oiseaux à dévorer.

On lira au bas :

Triste situation de nos campagnes.

Dans l'autre partie, à droite, on rendra les mêmes campagnes abritées au nord par des pins, des sapins entremêlés de chênes; les coteaux, les vallées et les plaines, plantés régulièrement en arbres fruitiers, chargés d'oiseaux de tous les plumages; le laboureur, les moissonneurs et les animaux se reposer sous les ombrages, et le chasseur chargé de gibier.

De l'autre part, on verra les filles, les enfants et les garçons, pleins de gaieté, faire la récolte des fruits.

On lira au bas :

Les plantations rendent les campagnes prospères.

C H A P I T R E V I I .

SUR la nécessité d'abriter les campagnes cultivées, et les moyens de leur rendre tous les principes de fécondité par des plantations fructueuses et raisonnées.

LE sage Caton , l'oracle des vertus utiles ; disait , dans son livre *de la Vie rustique* : Quand il s'agit de bâtir , il faut long-temps délibérer , et souvent ne point bâtir ; mais quand il s'agit de planter , il serait absurde de délibérer , il faut planter sans délai . Tous les sages de l'antiquité trouvaient leurs plus douces jouissances à donner à la nudité des campagnes , l'utile attitude d'un beau verger : c'est sous les délicieux ombrages qu'ils

avaient créés , qu'ils savouraient les délices de la vie champêtre. Dans ces temps heureux , où le goût de la grande nature nourrissait toutes les ames , c'était commettre une action pieuse de parer d'un paysage nouveau , un coin de terre que les outrages du temps , ou des actes sacrilèges avaient rendu inculte. Alors , au lieu de flétrir les dons du créateur , on mettait une sorte de culte à les conserver ou à les réparer. L'amour de la postérité avait tous les attraits de la vertu ; et en plantant un arbre utile , on se voyait vivre et bénir pendant de longues générations... Écoutons un moment Virgile :

« Près de la superbe ville de Tarante , dans cette contrée fertile qu'arrose le Galèse , je me souviens d'avoir vu autrefois un vieillard de Cilicie , possesseur d'une terre abandonnée , qui n'était propre ni pour le pâturage , ni pour

le vignoble : cependant il avait fait de ce terrain ingrat un agréable jardin , où il semait quelques légumes , bordés de lis , de verveine et de pavots. Ce jardin était son royaume. En rentrant le soir dans sa maison , il couvrait sa table frugale de mets simples , produits de ses travaux. Les premières fleurs du printemps , les premiers fruits de l'automne naissaient pour lui. Lorsque les rigueurs de l'hiver fendaient les pierres et suspendaient le cours des fleuves , il émondait déjà ses acanthes ; déjà il jouissait du printemps , et se plaignait de la lenteur de l'été ; ses vergers étaient ornés de *pins* et de *tilleuls*. Ses arbres donnaient , en automne , autant de fruits , qu'au printemps ils avaient porté de fleurs. Il savait transplanter et aligner des ormeaux déjà avancés , des poiriers , des pruniers greffés sur l'épine déjà portant fruit , et des planes

déjà touffus , à l'ombre desquels il régala
lait ses amis. »

Un autre sage de l'antiquité , qui ,
après avoir longtemps médité la grande
nature , disait que la *chute d'un arbre*
faisait trembler la terre... Ce mot était
d'un grand sens : un hêtre destiné à
voir naître et passer dix générations su-
perbes , à offrir , pendant six siècles ,
ses tributs , aux habitants de la terre ,
avait sûrement une destination autre que
celle de gémir ignominieusement sous
la coignée , avant qu'on ne le recueil-
lît dans sa vétusté..... La chute
d'un *chêne* , d'un *hêtre* , d'un *châtai-*
gnier , d'un *noyer* ou d'un *pin* , devrait
aujourd'hui être considérée comme une
calamité publique , et répandre le deuil
dans les campagnes. Si l'on plaçait à côté
de leur illustre ruine , les hommes et les
animaux qui en ont été ombragés et ali-

mentés, les oiseaux et les insectes qui y ont trouvé, dans une longue suite de générations, et leur abri et leur desserte, ce tableau funèbre frapperait assurément de deuil et de consternation.

Les Tartares du Daghestan, habitués à mener une vie nomade, et à chercher, sous les berceaux de la nature, toutes leurs jouissances, ont une coutume fort sage qui leur tient lieu de loi, et qu'ils observent religieusement : personne, chez eux, ne peut se marier, avant d'avoir planté, en un certain endroit marqué, *cent arbres fruitiers*. Par cette législation régénératrice, qui remonte jusqu'à l'âge patriarcal, les montagnes, les collines, les vallées et les plaines de cette belle région de l'Asie, se trouvent couvertes de forêts d'arbres fruitiers. Là, chaque chef de famille exerce l'heureux patriarcat dans son petit domaine; et, contents des

riches dons du ciel, les hommes et les animaux coulent des jours heureux, au milieu d'une abondance inaltérable.

L'Américain, lorsque la Providence lui accorde un fils, plante un arbre à sa naissance. Cet arbre porte le même nom, croît avec l'enfant, partage les honneurs de l'anniversaire, fixe les affections de la famille, et est ensuite honoré des hommages de la postérité... Ces végétaux de prédilection sont soignés par les familles avec un religieux orgueil... D'âge en âge, leur ombrage devient plus vénérable, et leurs fruits plus sacrés... L'enfant atteint-il l'adolescence, la puberté ou un autre lustre de la vie, la bonne mère charge de guirlandes de chevreuille, de violettes et de roses, les jeunes rameaux de son frère d'adoption, sous le naissant feuillage duquel se célèbre la fête de la tendresse... Devient-il père à

son tour, alors, le jour d'anniversaire, assis sous le dais de verdure de son frère, entouré de ses dieux Lares, il bénit l'enfance. . . . Tous les jeunes arbrisseaux qui croissent autour de leur père, sont également soignés ; il leur est permis de tendre et d'enlacer leurs flexibles rameaux autour de son tronc mousseux pour soutenir sa vieillesse. . . ! Que tous les hommes de la terre n'ont-ils imité les prudents descendants des anciens Talestris, et la sensibilité du bon et sage Américain ! Nous n'aurions pas à déplorer la perte des plus illustres monuments des campagues, le globe entier serait encore orné et vivifié de ces nobles objets de l'affection de nos ancêtres et de nos pères. . . .

Les anciens, beaucoup plus voisins que nous de la belle nature, qui avaient leurs déités tutélaires des forêts, dans les Dryades et les Hamadryades, chargées

de les habiter et de les garder, ainsi que les divinités foraines ; comme le dieu Pan, les Faunes, les Sylvains et les Satyres, pour les parcourir et les honorer, avaient sûrement formé cette mythologie champêtre, d'un sentiment de reconnaissance, qui procédait d'une affection semblable à celle des Américains pour les arbres nourriciers...

Lorsque le cruel roi des Huns, le féroce *Attila*, détruisait, le fer et la flamme à la main, les peuples qui vivaient entre les Alpes et l'Adriatique, et que les Venètes, forcés de fuir d'un côté, dans les lacunes écumeuses de la mer, d'où sortit, comme une autre Vénus, la riche et brillante Venise ; quelques familles franchirent les glaciers, et se jetèrent sur les rives d'un lac spacieux, pour se soustraire à la férocité de ces barbares. Là, abandonnés et oubliés de l'univers, la

Providence leur présenta le hêtre , le chêne et le châtaignier , chargés de leurs fruits , qui les nourrirent avec abondance : ces arbres furent , par un mouvement religieux , consacrés à la reconnaissance de leur postérité.

Leur colonie ayant fructifié , devint , dans l'espace d'un siècle , une grande peuplade ; leurs petits bâtiments qui couvraient déjà le lac , n'étaient construits que du bois des arbres qui n'offraient point de fruits utiles. Un jour , les navigateurs voulurent prendre leur charpente , parmi les arbres nourriciers ; mais , comme c'était commettre un sacrilège de mutiler la nature sans une décision des ministres du culte , le pontife arrive et leur crie d'une voix religieusement imposante : arrêtez , impies , vous portez vos coups sacrilèges sur ces vieux arbres qui ont conservé vos pères , fuyant :

le fer des conquérants barbares... vous voulez donner la mort à ces arbres nourriciers, dont le sang coule dans vos veines, et sans lesquels vous n'invoqueriez point la souveraine Providence... Reconnaissez et respectez le vœu du créateur des êtres : portez votre fer destructeur sur les arbres destinés aux usages des arts, ou craignez de violer les décrets éternels de la reconnaissance...!

Quelle morale grande, simple et conservatrice...! Depuis combien de siècles ne la violons-nous pas, en mutilant sans cesse le majestueux ordre de la création...! N'imitons-nous pas, sans nous en apercevoir, ce féroce *Attila*, en détruisant les plus beaux végétaux de la nature, destinés à la conservation des êtres?

Le duc de Bedford, un des plus riches seigneurs d'Angleterre, mais en même-

temps , un des agronomes les plus éclairés de l'Europe , doit avoir été plus flatté , et sera plus honoré aux yeux de la postérité , de la médaille d'or qu'on lui a décernée , pour avoir semé les premiers glands dans son pays , que des titres pompeux et de toutes les décorations qu'il doit au hasard de sa naissance .

Nos deux philosophes de Montbard , qui considéraient la nature d'une manière si grande , et à la mémoire desquels , les Français ne sauraient rendre assez d'hommages , ont aussi semé des forêts qui prospèrent aujourd'hui ; mais , au lieu de trouver des imitateurs parmi leurs compatriotes , ils ont eu le désespoir de ne voir que de successifs destructeurs .

Nos campagnes , qui avaient autrefois une grande expression par la riche diversité des paysages qui les animait , par les sources qui les sillonnaient , les ani-

maux et les oiseaux qui les habitaient où les fréquentaient, n'ont plus que le morne aspect d'une triste et calamiteuse nudité. Ces brillants rideaux de verdure que nos pères avaient encore conservés pour protéger et abriter les cultures, sont partout froidement abattus. L'œil qui recherche avec avidité les charmes des scènes champêtres, se perd tristement dans l'horizon d'un désert. La tendre tourterelle et même le sauvage ramier, qui se plaisaient à voisiner les habitations, ne trouvent plus où se reposer entre nous et les lointaines forêts : la buse, le hibou, le milan, l'épervier et le vautour, pouvant partout découvrir les timides oiseaux de nos champs, les éloignent de nos demeures où ils deviennent tous les jours plus rares : le lièvre et la perdrix, les seuls gibiers de plaine qui nous restent, voient disparaître les genêts, l'aubépine, les gene-

vriers, la bruyère et les tamarins hospitaliers, qui leur offraient un refuge contre les chiens avides et nos froids hivers.

En considérant nos campagnes, on croirait que le fléau dévastateur de la guerre les a parcourues dans son aveugle fureur, et détruit ces beaux et utiles végétaux que la nature élevait avec sollicitude pour les rassurer. Lorsque nos paysagistes veulent encore nous ravir de leurs tableaux champêtres, ils sont réduits à copier tristement ceux qui n'existent plus que sur la toile, ou de chercher de beaux originaux hors des limites de la patrie, où les cascades sont encore vivantes, où le vieux rocher est encore paré de ses mousses, où les arbres de toutes les formes, de toutes les expressions, se réfléchissent encore avec grace dans l'onde pure et animée de ses flatteurs attrait.

En parcourant le département de la

Marne (ci - devant Champagne) sur la ligne de Bar, Châlons et Montmirail, on ne trouve, depuis la Tuilerie du hameau Duval jusqu'à Etoge, sur environ 160 lieues quarrées, dont Châlons forme le centre, aucun bois qui offre un abri hospitalier au voyageur, et ses bienfaits aux ménages. . . . J'ai parcouru ce pays lentement à pied, afin de calculer toute l'impression que cette fatigante nudité est capable de produire sur l'ame, et je puis assurer n'en avoir jamais éprouvé une plus pénible. . . . Sur dix lieues qu'il y a du hameau Duval à Châlons, je n'ai trouvé d'autre habitation que le petit village de Poix, une douzaine d'oiseaux qui semblaient égarés dans ce triste désert, puisqu'ils n'avaient pas un arbre, ni pour reposer ni pour nicher; de vastes champs de serpolets qui appellent en vain les lièvres et les lapins qui, n'y trouvant aucun

buisson de refuge, seraient brûlés par le soleil, gelés pendant les hivers, ou dévorés par les chiens ; pas une source, pas une fontaine, pas un filet d'eau. . . . On voit encore les traces d'anciens ruisseaux, pour lesquels on avait bâti des ponts ; mais ce ne sont plus que les témoins d'une nature détruite. . . .

Dans le village de Poix, où le besoin commande l'industrie, on voit plusieurs beaux noyers, quelques peupliers et des arbres fruitiers qui démontrent la possibilité de parer fructueusement une terre vouée par *inertie* à une accablante stérilité. Lorsqu'on fait aux habitants ces justes observations, ils vous répondent avec l'impatience d'un stupide entêtement, que la terre calcaire qui compose leur sol, refuse la vie aux arbres. Magistrats de la contrée, à qui le gouvernement en a confié le bonheur, vous

détruirez ce léthargique aveuglement ; vous rajeunirez cette flétrissante caducité de la nature, qui répand sur ce pays un morne silence, et accable la sensibilité. . . ! Cette terre calcaire, toute froide qu'elle est, n'est point insensible : elle s'étend jusqu'au-delà de la Ferté, et les riches plantations d'Etoge, et la ravissante vallée de Jouarre, ne l'ont point trouvée ingrate : choisissez les arbres qui tracent plus qu'ils ne pivotent, et vous jouirez de la gloire modeste de donner une face nouvelle à une nature éteinte que vous avez à vivifier.

Le laboureur aveugle qui s'imagine remplir les vues de la nature, en étendant ses funestes défrichements, pour élever ses monotones sillons sur les ruines des fructifiantes forêts qui, sur le même espace, ont su faire vivre dans l'enchantement du bonheur, cent fois plus d'êtres,

détruit, au contraire, de jour en jour davantage, l'harmonie rurale : il ne voit point que les récoltes de son blé, *seul si peu de chose dans la balance générale de nos besoins* et des autres produits de la nature, seront d'autant plus subordonnées aux désordres des éléments, qu'il en multipliera les causes.

Qu'il sache que la terre n'est fertile qu'autant qu'elle jouit du degré de chaleur et d'humidité nécessaire ; pour produire la fermentation des sels qui doivent nourrir les germes qui lui sont confiés : que cette vivifiante fonction a été déléguée aux forêts et aux arbres plantés en lisières, qui modifient les froids et les vents tourmentants ; qui font ruisseler doucement les pluies et les rosées fertilisantes dans son sein : si la charrue trop ambitieuse anéantit ces puissants fructificateurs, alors tout se ternit ; des mil-

liers d'êtres qui y avaient leurs demeures ; disparaissent ; les pluies et les rosées s'éloignent , les sources tarissent , les ruisseaux , les étangs et avec eux les poissons diminuent ; les hivers prolongent leur empire , et compriment trop longtemps la température de la terre ; le soleil la brûle sans la féconder , et les vents âpres du nord la dessèchent , la gercent et la stérilisent : à ces résultats funestes , mais certains , il faut ajouter l'accroissement aussi infaillible de l'intempérie des orages , des grêles et des ouragans qui s'appesantiront tous les jours plus sur la diminution nécessairement croissante de la fécondité de la terre , dans l'état de nudité où elle se trouve aujourd'hui.

Un funeste préjugé avait répandu dans nos campagnes l'erreur de croire que les arbres plantés dans l'intérieur des terres , répandaient un ombrage nuisible aux ré-

coltes : les olivettes de nos départements méridionaux , dans lesquels on récolte annuellement de beaux blés ; sont une preuve du contraire ; cette seule erreur prive, depuis de longues années, les campagnes de ces arbres fructueux qui auraient régulièrement doublé les moissons, multiplié l'abondance, et consolé ; dans tous les temps , des calamités des météores qui, trop souvent, détruisent ces mêmes moissons.

J'ai vu souvent faire cette objection si fatale au bonheur des campagnes, contre la plantation des arbres sur les lisières et dans l'intérieur des terres ; mais par quel aveuglement a-t-on oublié que ces arbres qui ne demandent, ni les travaux des labours, ni les sacrifices des semailles, donnent, dans leurs fruits, au moins dix fois le bénéfice que l'espace qu'ils couvrent de leur ombre, et dont il ne font

tout au plus que retarder la maturité des plantes de quelques jours , lorsqu'ils se trouvent placés dans des directions contraires au cours du soleil , relativement à l'exposition des champs ? Mais ces mêmes arbres abritent , protègent et avancent encore la végétation ; ils offrent leur ombre aux hommes et aux animaux , des berceaux aux habitants des airs , et un refuge à ceux des plaines. En bravant les grêles , les orages et les inondations qui détruisent les récoltes , ils inclinent leurs branches fructueuses , pour sécher les larmes du laboureur et diversifier ses mets ; et outre que , chaque année , ils enrichissent encore les riverains dans la surabondance de leurs rameaux , les branches malades et les arbres qui se meuvent d'un combustible précieux ; ils impriment aussi aux campagnes cette physiologie attrayante qui exerce , sur la

morale du peuple, une influence qu'on n'a pas encore assez appréciée.

Les riches champs du Calvados (Normandie), peut-être les plus féconds de l'univers, doivent partie de cette grande fécondité, qui se soutient depuis des siècles, à ce que chaque habitation rurale est entourée d'une petite forêt d'arbres fruitiers qui transpirent et entretiennent dans l'intérieur une température douce, uniforme, et cette fertilisante humidité si précieuse, si indispensable à une riche végétation... Que l'on considère tous les clos, surtout nos vergers, on verra que l'herbe est toujours d'un mois plus précoce que dans les prairies découvertes, exposées aux hâles desséchants et aux vents froids ou brûlants.

Je possède un verger, entouré de murs, dans lequel je fais régulièrement trois récoltes de foin, tandis que dans les prés

voisins , où le sol et l'exposition sont les mêmes , on n'en peut obtenir que deux. Les bois offrent également dans leur enceinte et sur leurs lisières opposées au nord , les violettes , les primevères et les marguerites , toujours d'une lune plus tôt que les campagnes découvertes ; ce qui prouve que la température est plus chaude , la végétation plus précocè et d'une durée plus longue partout où il se trouve des arbres et des abris.

Quelle fécondité prospère ne porterait-on pas dans l'empire de Cérès , et quel ornement , quelle richesse pour la patrie , si l'on entourait , comme en Normandie , de ces verdoyantes ceintures végétales , chaque héritage ! Il y a , j'imagine , cent vingt millions d'arpents de terres cultivées dans toute la république ; que l'on plante seulement quatre arbres par arpent ; et l'on aura quatre cent quatre-

vingts millions de pieds d'arbres fruitiers; c'est-à-dire, environ cinquante par ménage de quatre personnes. . . . Que l'on couronne de la préférence les espèces les plus utiles, les plus immédiatement nécessaires, comme les hêtres, les chênes, les noyers, les châtaigniers et les pins, cultivés et greffés de la manière dont je l'indique dans les chapitres V et VI, alors les huiles, les beurres, les lards, tous les genres de volailles et de viandes rempliront avec abondance tous les ménages.

Que les différentes zones de la France classent, entre l'olivier du midi et l'olivier du nord, suivant les positions et les climatures, le chêne à glands doux de la Caroline et de la Virginie, le beau chêne panaché, celui qui a la propriété précieuse de croître d'un tiers plus vite que le chêne commun; le chêne vert à co-

chenille, dont les Tyriens, si célèbres par la teinture de leurs belles pourpres, qui faisaient l'éclat de tout l'Orient, auraient couvert la terre, s'ils l'eussent connu, au lieu de la chercher périlleusement dans le buccin, au fond des mers. Le liége qui multiplierait, comme l'expérience l'a démontré, jusqu'au 48.^e degré de latitude; le chêne du levant, si riche par la grosseur de ses glands, dont le chêne commun porterait les greffes avec fierté; les savoureux châtaigniers, transformés en marrons; les différents noyers, surtout celui de la S.-Jean; le franc pin et le pinastre, si prodigues en excellents pignons, si utiles d'ailleurs par leurs résines, leurs térébenthines, leurs goudrons, leur écorce, leur charbon et leurs rameaux..!

Ces cinq espèces d'arbres, étonnés de se retrouver sur la même scène, après des siècles de séparation, dont la nature des

fruits répandrait sans dépense de terrain ni de culture, dans toutes les habitations rurales, cette douce et constante abondance qu'elles n'ont jamais connues; ces cinq arbres, dis-je, seraient les éternels préservateurs de la disette et de la stérilité; car ce que les coteaux ne produiraient pas dans une année de sécheresse, les humides vallées et les plaines le répareraient. Si une famille d'arbres éprouvait des températures contraires à sa fécondité, elles seraient favorables à son voisin; ainsi il y aurait, entre l'homme et ces utiles fructifères, un pacte de prospérité, que, ni la diversité des sites, ni les vicissitudes mêmes des saisons ne pourraient jamais altérer.

Je crois avoir assez démontré combien le choix et la préférence de ces arbres est capital pour l'ordre rural et l'économie domestique. Il faut commencer à re-

créer les ressources premières ; il faut reproduire les objets de première nécessité, dont la destruction des forêts pèse aujourd'hui sur d'innombrables ménages qui ne connaissent plus que les privations et l'affreuse misère. Les spiritueux Mahaleb, les pommiers cidriers, les poiriers sucriers, les nombreuses familles de pruniers et d'amandiers s'encadreront naturellement dans l'enceinte de ces champêtres bosquets pour varier la scène, colorer et achever le tableau ; leurs floraisons se trouveront ainsi protégées contre les gelées du printemps et la brûlante bérée, par des arbres d'un ordre supérieur

Dans cette replantation intéressante de la plus utile partie de nos forêts, qui présentera, en dernière analyse, un immense complément de combustible, dont la pénurie générale se ressent déjà, avec toutes les souffrances d'une calamité pu-

blique permanente et croissante, nous devons encore considérer l'heureuse influence qu'elle doit exercer sur la modification des températures, la précocité et la force de la végétation.

La nature, comme tous les corps organisés, a ses crises et ses maladies; dans le peu de points de la terre, où elle est encore originale, on la voit forte, énergique, toute-puissante et radieuse de beauté : ces lieux célestes sont malheureusement rares aujourd'hui, et lorsque le voyageur les rencontre encore dans quelque lieu lointain et isolé, il doit juger avec amertume, dans son admiration même, que l'homme n'y est point encore arrivé, ou qu'il s'est isolément conservé dans l'état primitif de la création ; mais, dans nos climats souvent flétris par trop de cultures, où la nature est mutilée depuis une longue suite de siècles, son

tempérament primitif s'est altéré ; privée d'une partie des éléments de sa force, l'ordre uniforme des saisons a dû décliner avec elle ; aussi voyons-nous aujourd'hui différents points de la terre, privés jusqu'au bienfait d'un nuage rafraîchissant ; tandis que d'autres en sont affaiblés et noyés par les eaux : ici un pays est tourmenté par des vents qui ralentissent la végétation ; là, en règnent d'autres qui brûlent ou précipitent tout : les récoltes sont donc devenues nécessairement irrégulières et incertaines.

La plus belle végétation procède de la chaleur, de l'humidité et du calme. Si nous avons vu en Suisse, des lieux agrestes, longtemps voués à la température des neiges et des glaces, prendre, par la seule vertu d'une puissante haie de sapins, une nouvelle existence, une température douce, enfin la physionomie

et l'aspect d'un riant jardin , que de biens et de fécondité ne devons-nous pas attendre d'une plantation générale des terres de la république ? Mais puisqu'elle est à créer, exécutons-la au moins avec assez de méthode pour neutraliser l'excès dans l'empire des éléments.

C'est dans les directions nord , où il conviendra principalement de serrer les li-
sières ; tous les vents qui nous viennent à travers les glaces boréales sont funestes aux campagnes : ils frappent de langueur, souvent de mort, tout ce qu'ils peuvent librement atteindre ; les grains en gémissent jusque dans le sein de la terre : ils prolongent les hivers , qu'ils rendent plus piquants : ils ont le cruel et funeste pouvoir d'arrêter le cours de toute la nature végétale, et de retarder sa marche bienfaisante : c'est donc aux pins , aux sapins , destinés à les braver

de leur hauteur colossale, et aux chênes robustes qui osent leur résister, qu'il convient de confier le soin important de les neutraliser : c'est devant ces remparts protecteurs de nos guérets, que ces rigides et glaçants météores doivent déposer leur malfaisante puissance. . . L'olivier du nord, le châtaignier et le noyer, moins robustes, s'élèveront plus librement et pourront se partager l'orient, le midi et l'occident de nos campagnes.

Combien la vigne, qui forme une des cultures les plus riches et les plus généralisées de la France, n'aurait-elle pas à gagner de la protection des abris ? *Smith* dit, dans son *Traité sur la richesse des nations*, que, pourvu que la vigne offre sur quatre années une bonne année de vendange, elle formera encore la culture la plus avantageuse. Mais pourquoi souscrire à la perte de trois vendanges sur

quatre, lorsqu'il peut être dans la puissance de l'homme de les réaliser toutes? Est-il bien dans l'ordre de la végétation, que la vigne ne saurait être, comme les autres végétaux, contrainte à régulariser ses tributs? N'est-il pas, au contraire, extraordinaire de voir le vigneron vivre, malgré ses fatigants travaux, dans une étreinte continuelle sur le sort de ses vignobles; de craindre tantôt les frimas ou la fraîcheur des nuits, tantôt les orages, la grêle ou les gelées boréennes, sans avoir jamais songé à employer les moyens qui pouvaient diminuer ses sacrifices, bonifier ou augmenter ses produits? Outre que les plantations générales que je propose, doivent nécessairement augmenter la chaleur des températures, fixer la régularité des saisons, rassurer davantage la vigne, mûrir plus tôt et plus longtemps le raisin, améliorer par conséquent

le vin, il serait cependant bien intéressant encore de les voir abriter contre les vents froids par des haies de sapins, de pins, de mélèzes et de cyprès qui, en tempérant les rigueurs de nos hivers, réfléchiraient encore sur les vignes, les rayons solaires pour y augmenter les chaleurs.

L'auteur du poème des plantes dit, dans une note qui se trouve à la suite du chant premier : « On pourrait tirer des plantes un grand avantage : celui de fixer le temps le plus favorable aux différents travaux du jardinage et de l'agriculture ; mais il faudrait une suite d'observations qui nous manquent. *On voit presque tous les ans que les zéphirs et les fleurs ne s'assujettissent point à paraître à l'époque du printemps astronomique ; qu'ils retardent ou pressent leur retour par des raisons qui nous sont inconnues, et forment à leur arrivée*

le véritable printemps de la nature, fort différent de celui de nos almanachs : cette différence est souvent d'un mois entier ; la maturité des grains et des fruits varie de même en automne.

« Cependant on laboure et l'on sème, à peu près en même temps dans toutes les années, quelque dissemblable que soit leur température. . . Aussi, combien de jardiniers obligés de recommencer leur ouvrage ! . . Combien de récoltes différentes de ce qu'elles auraient été, si l'on eût ensemencé la terre quinze jours plus tôt ou quinze jours plus tard ! . . . On rendrait donc un important service à l'agriculture et au jardinage, si, par l'observation du développement des feuilles et des fleurs, on parvenait à fixer le temps propre aux semailles dans chaque climat, et conformément à la température de chaque année. »

L'ingénieux calendrier météorologique des plantes de Linné, qui indiquent l'approche, le départ ou l'absence des météores humides, est sûrement d'une recherche précieuse, intéressante, et dont l'étude pourra un jour fournir des applications utiles à notre agronomie ; mais, dans l'état de désorganisation où se trouvent les éléments de la végétation, ces plantes si sensibles, si merveilleuses, si intelligentes, faut-il dire, à qui la nature a confié le don de la prévision, qui, chargées de pénétrer d'avance les secrets de l'astre du jour, et de saisir la course vagabonde des météores, pour en avertir l'homme ; et servir de guides à ses cultures, ou se trouvent diminuées, ou souvent en dissonance avec la marche fantastique des fluides de l'atmosphère : ce ne sera que lorsque de nombreuses plantations auront adouci les climatures,

et ramené un ordre plus uniforme dans les saisons, que leur sensibilité pourra exercer toute son influence, et que nous pourrons nous occuper avec succès de cette intéressante astronomie végétale, qui doit rendre, aux yeux de l'homme, la nature plus éloquente.

J'ai vu ensemençer des champs de navettes (dont l'huile est si indispensable aux arts et à tous les usages de la vie) jusqu'à trois fois, parce que le laboureur, se fiant aux apparences d'une pluie prochaine, qui devait mettre en fermentation les graines qu'il confiait à la terre, s'est vu ravir chaque fois le fruit de ses pénibles travaux, par une bise absorbante qui, dans un instant, avait annihilé ses efforts, ses calculs et ses espérances... Combien de cultures annuellement manquées par la même cause! et combien de dépenses, de travaux et

de récoltes perdues pour la société. . . !

Si, au contraire, nos champs se fussent trouvés parés d'arbres, comme je le propose, les douces rosées fussent venues quotidiennement humecter la terre; les apparences de pluie se seraient réalisées; les orages, intervenus plus souvent, ajouter leurs bienfaits; le calme et l'humide chaleur de l'enceinte auraient multiplié à l'infini les nerfs végétateurs. . . ! Avec ces puissants moteurs réunis, on acquiert la certitude d'une végétation plus belle, plus énergique, et des récoltes plus précoces. — Tous avantages si précieux, qu'aucun effort ne devrait coûter pour les acquérir. . . .

Neuvième tableau pour le chapitre huitième.

Ce tableau sera double : dans la première moitié à gauche, on verra une pyramide funéraire entourée de ses attributs, à travers un bois sacré, composé d'ifs, de cyprès, de peupliers et du saule de Babylone, laissant pendre ses rameaux jusqu'à terre.

Dans l'intérieur s'élèveront des nuages d'encens, et autour se promèneront des grenadiers gardant l'enceinte du monument.

On lira au bas :

*Ici reposent nos héros
Morts pour le salut de la patrie.*

Dans l'autre moitié, on verra le temple d'Ephèse ou le Panthéon français dans le lointain, à travers un bois de cèdres, de mélèzes, de pins, d'ifs, de sapins et de cyprès, et le peuple arriver, au milieu de nuages d'encens, par des avenues noirement ombragées.

On lira au bas :

Temple de la Divinité.

CHAPITRE VIII.

Sur le caractère et la grandeur des monuments religieux.

LE majestueux spectacle de l'univers se compose de la suite non - interrompue de monuments augustes , qui s'offrent tour-à-tour à une religieuse contemplation. Les brillants astres qui éclairent , échauffent et animent les millions de mondes , qui naagent dans le vide de l'infini espace , dont le nombre , la grandeur et la distance échappent à nos sens , aidés , agrandis même de tous les instruments des arts , sont les monuments qui , de l'éternité profonde , proclament un souverain auteur de leurs merveilles. . . . Les montagnes et les mers ; les vallons , les

lacs et les fleuves ; les nuages et les vents ; les fontaines et les ruisseaux ; l'éléphant et l'atome imperceptible ; le puissant cèdre qui respire dans les nues , et l'humble mousse qui vit à ses pieds, sont autant de nobles monuments de notre planète que, le premier, le plus magnifique, le plus visible et le plus incompréhensible des êtres, a lancés de sa main divine dans les régions harmonieuses de la création . . . !

L'homme, entouré de merveilles, dont le grand spectacle s'empare alternativement de ses sens, a senti le besoin de rendre, par les monuments de son génie, les profonds sentiments dont son ame immortelle aime à se nourrir, pour les transmettre, à travers la brillante sphère de la vie, à la lointaine postérité. Les monuments héroïques, les monuments religieux, les monuments funéraires, sont les trois grands charmes, les puissants mo-

biles de son bonheur et de ses vertus. Chaque objet, dans ce monde, a sa langue, son sentiment et son caractère ; les monuments des arts n'ont souvent que ceux d'un temps et d'un peuple ; et, lorsque la main du temps vient à en effacer les traits caractéristiques, le sentiment qu'ils devaient produire et transmettre s'enfuit dans les ruines, et le charme cesse. Ainsi l'historien, errant dans les fouilles de la Grèce, d'Herculanum ou de l'antique Egypte, ne voit plus qu'incertitude dans les colonnes et les frontispices mutilés par la révolution des siècles.

En unissant au contraire les monuments vivants de la nature à ceux toujours trop mornes des arts, lorsqu'ils sont isolés, le tableau se complète ; il s'empare de la langue de tous les peuples, de tous les pays et de tous les

temps ; l'impression est forte , profonde ; et l'ame , si avide des jouissances d'une imagination élevée , réfléchit , en tout sens , les grands sentiments qui la pénètrent. . . . !

Monuments héroïques.

La France , fièrement assise sur son puissant bouclier , va voir s'élever , du centre des capitales de ses cent départements , les mausolées d'Artémise , les pyramides d'Egypte et les colonnes funéraires en l'honneur de ses guerriers morts dans le champ de l'honneur. . . . ! Ombres immortelles d'Homère , de Virgile et d'Ossian ; chantres sublimes de la nature et des héros qui avaient une patrie , vous traverserez les espaces , sur les ailes des vents , pour venir animer les hymnes des larmes , des regrets et de la gloire , que nous chanterons autour de

ces illustres monuments de l'immortalité. Ombres d'Achille , d'Hector et d'Agamemnon ; d'Enée, d'Ascagne et de Numa ; de Fingal , d'Oscar et d'Ossian , c'est la patrie des Français qui est aujourd'hui celle des héros ; elle sera dorénavant la vôtre , et l'encens qui s'élèvera annuellement , embrassera les nuages , s'attachera aussi à votre mémoire !

La France possède aujourd'hui l'architecture des grands monuments ; les Grecs et les Romains qui ont été nos modèles et nos maîtres , en nous transmettant l'art des formes , des caractères et des proportions , ne sont plus que nos égaux ; nous avons nos Phidias , nos Praxitelles , nos Vitruves , nos Palladio , et nos Vignolles : le marbre et la pierre vont prendre , dans nos cent capitales , cent formes différentes ; l'ordonnance des piédestaux , des colonnes , des obélisques ,

des pyramides et des funèbres sarcophages, sera partout grande, variée et parlante; mais gardons-nous de montrer ces monuments de notre profonde affection, dans leur nudité; les manes de nos héros veulent un voile funéraire, *le bois sacré*, qui, de loin, puisse commander le respect et le religieux silence. . . . le triste saule de Babylone dont les rameaux, pendants de douleur, s'attachent à terre pour ne jamais se relever; le peuplier qui s'élance rapidement dans les airs, exprimant l'orgueil et l'espérance; le pyramidal et funèbre cyprès, et l'if noir, triste et immobile, seraient les candélabres vivants dont la silencieuse enceinte ne se franchirait pas sans produire dans l'ame le frémissement de tous les sentiments profonds que des monuments de cette nature doivent faire naître. . . . et, lorsque l'empire des siècles

aura mutilé les caractères de l'architecture, nos pyramides végétales attesteront encore, aux générations les plus reculées, à quel genre de monument appartenaient ces tristes et nobles fragments.....

Monuments religieux.

Si la nation la plus éclairée du monde, qui, voulant atteindre tous les biens, s'élançait courageusement dans la sphère pleine de charmes de toutes les perfections morales, quel sera le caractère harmonique de ces temples augustes, que notre piété élève au père des hommes et du vaste univers ? Ces monuments religieux qui renferment nos consolations, nos espérances, la riante et menaçante éternité, ces sanctuaires sacrés où la divinité généreuse répand dans l'âme l'oubli des peines, le besoin des vertus, le baume et l'espoir d'une féli-

citée éternelle, doivent être l'objet d'une décoration grave et majestueuse.

Les premiers hommes choisirent d'abord les lieux éminents pour offrir leurs sacrifices à l'Éternel: une vue étendue sur la nature qui, alors dans toute sa force, était belle et généreusement animée, les pénétrait de ces sentiments grands et profonds, dignes de monter jusqu'à la Divinité.

Leurs successeurs plantèrent ces temples aériens en arbres odoriférants, et en firent des bosquets sacrés: ils sentirent qu'en élançant ces nobles colonnes de verdure dans les régions éthérées, ils s'élevaient eux-mêmes; que le parfum de leurs résines, le charme et le spectacle de leur floraison, la gravité de leurs noirs ombrages, le bruissement de leurs feuillages, la beauté de leur port, leur docile inclinaison vers le ciel aux moindres agi-

tations des météores , devaient encore plus religieusement pénétrer les cœurs des mortels Les Romains n'ont , pendant 170 ans , pas eu d'autres temples.

Lorsque l'architecture sortit des langes de l'enfance , on vit les hommes loger la divinité dans des temples qui acquirent toute la majesté des arts ; mais , seuls , ils étaient loin d'avoir toute leur expression Si Salomon , qui bâtit le temple de Jérusalem , sur le Mont-Sion , avait employé la dix-millième partie des trésors qu'il y consacra , à planter autour un bois de cèdres que le roi de Tyr lui fournissait , avec profusion , du Mont-Liban , il lui aurait donné , au dehors , toute cette majesté religieuse qui frappait et pénétrait d'un saint respect au dedans.

Peut-être que Nabuchodonosor , qui

n'était pas un athée, puisqu'il sacrifiait, à Babylone, dans le colossal temple de Bélus, aurait été saisi d'un saint respect, en approchant de ce bois sacré, composé des plus imposants arbres de l'univers ; il n'aurait peut-être osé, comme Sésac, roi d'Égypte, qui le premier le pillait, commettre un aussi épouvantable sacrilège, et la maison et le peuple d'Israël auraient eu probablement une plus longue durée : peut-être que, par un premier respect accordé par des rois puissants, ce monument mémorable n'eût pas été pillé par le roi Antiochus, ensuite par Crassus et incendié, à la fin, par Titus. Dans ce monde, souvent les plus grands événements sont résultés de la négligence d'un simple accessoire nécessaire.

Les Égyptiens qui composaient le peuple le plus religieux de la terre, et les Grecs, qui ont été d'abord leurs imita-

teurs, chez qui le sacerdoce a exercé une si grande puissance sur les hommes, qui connurent si bien l'art des merveilles, ne bâtirent point de temple qui ne fût annoncé au loin par gradation de cours spacieuses, ornées de magnifiques péristyles, qui conduisaient vers le sanctuaire de la divinité, entouré d'une forêt odoriférante et silencieuse...!

L'immortel temple d'Ephèse, devant lequel j'écris, mis, à juste titre, au rang des sept merveilles du monde, dont l'ordonnance mâle, grave et majestueuse composait le plus beau monument d'architecture qui eût été élevé par l'intelligence humaine, qui a exigé pendant 220 ans une partie des trésors de l'Asie pour être achevé, n'aurait produit que le sentiment de l'admiration et du plaisir, s'il eût été simplement offert dans sa belle nudité aux regards des humains :

il n'eût alors annoncé que la somptueuse demeure d'un mortel puissant ; mais il devait prendre les traits de la Divinité. Avant d'y parvenir , l'ame devait déjà être remplie d'un profond recueillement , elle devait nager dans une volupté religieuse que le parfum et le silence du bois sacré étaient chargés de produire.

Lorsque Enée cherche le temple et la sibille de Cumès , pour descendre dans les enfers apprendre sa destinée de son père Anchise , Virgile a grand soin de lui faire parcourir la forêt sacrée où les ombres , l'abandon et le silence des sombres cavernes devaient imprimer au fond de son ame cette sainte terreur d'une religieuse émotion , nécessaire aux grandes scènes qui l'attendaient. C'est dans le bois d'oliviers qui entourait le temple de Jupiter , à Olympie , qu'on allait admirer les cinq cents statues des athlètes

couronnés aux jeux olympiques : c'est-là où, isolées dans les ombrages, elles avaient toute leur expression, et le temple toute sa grandeur.

Les Romains ont déjà été moins recherchés dans la physique sentimentale de leurs édifices religieux ; ils en ont construit beaucoup d'une grande majesté ; les Grecs leur ont laissé de nobles modèles à suivre ; mais au milieu de leur somptuosité, ils ne paraissent pas avoir, comme les anciens, ménagé cette gradation d'impressions profondes qui élevaient l'ame, avec une religieuse indépendance, au dessus des biens de ce monde. La grande, l'imposante nature a été éclipsée par les efforts de l'art, et ce charme céleste de la présence divine s'est dès-lors affaibli.

Les modernes ont encore mis moins de soins dans la construction de leurs

temples , qui sont , en général , trop éclairés. Le panthéon de Rome , autrefois le temple de tous les dieux , aujourd'hui l'église de tous les saints , de 120 pieds de diamètre , ne reçoit le jour que d'une petite ouverture qui se trouve à la partie supérieure de la coupole. *On sait que l'éternel ne communiquait à Moïse , sur le Mont-Sinai , qu'à travers les noirs nuages de l'éclatant tonnerre.* L'usage de voiler d'un silencieux crépuscule le séjour de la divinité , a eu lieu dans tous les temples des anciens , qui ont tous senti que l'absence du jour et le secret frémissement du silence , ouvre les âmes aux impressions profondes d'un saint recueillement ; voilà pourquoi nos messes de minuit ont toujours été d'un grand effet.

Nos théâtres sentent parfaitement bien qu'en plein jour ils seraient privés de ce charme , de ces illusions magiques que

font naître les voiles de la nuit et la gradation des lumières. . . . Si le rayonnant astre du jour porte au plaisir d'exister , quel est l'homme qui , seul en présence de l'astre de la nuit , entouré d'une brillante constellation , ne s'est pas senti ému , agrandi de ce silencieux spectacle , et entraîné à une voluptueuse mélancolie vers le créateur de tant d'illustres merveilles ? L'homme se sentira toujours plus près de la divinité , au milieu d'une noire et silencieuse forêt , qu'en pleine campagne ; au milieu d'une nuit majestueuse , qu'en plein jour , en présence du vivifiant soleil.

Nos temples n'ont pas non plus cette dignité , ni ce prestige à leur approche , que les anciens savaient ménager avec tant d'art. Lorsque à Versailles on voulait parvenir jusqu'au trône du mortel qui régnait sur la France , on était d'abord conduit , par une somptueuse avenue ,

jusqu'à la cour de ses ministres , que vous traversiez entre une suite de palais magnifiques , pour atteindre seulement la cour du prince , qui dévoilait alors avec profusion le somptueux séjour du souverain d'une parcelle de la terre ; tandis que cet être céleste qui nous a créés avec l'univers , n'obtient de nous qu'une demeure ordinaire entourée de mesures....!

Je prends pour exemple les trois plus modernes temples de Paris , Saint-Eustache , Saint-Sulpice et le Panthéon , qui forment , sans contredit , nos plus beaux monuments d'architecture religieuse ; je vois Saint-Eustache et Saint-Sulpice ; aujourd'hui le temple de la Victoire , présenter des façades d'une grande magnificence mais dénués de ces parvis qui leur donneraient de la majesté , enfouis dans la bourbe ; entourés de rues sales ,

étroites et tortueuses ; pressurés en tous sens de vieilles maisons ou de ruines obscures , qui flétrissent leur caractère auguste ; ils font naître plutôt le sentiment de la pitié que de l'admiration... ! Quel contraste de nos temples avec la dignité et le caractère de grandeur de ceux de Jérusalem , des Egyptiens , des Grecs et des Romains... !

Toutes les fois que j'allais jouir de la vue de notre Panthéon , de cette auguste merveille de notre architecture , j'avais soin de déboucher par la rue Saint-Jacques , pour voir sa riche façade du plus loin : lorsque j'approchais du lieu d'où l'on peut découvrir le faite , le cœur me battait d'impatience ; je m'élevais sur la pointe des pieds pour saisir une de ses belles formes ; mais une fois en présence de son superbe frontispice et de ses riches profilements , mon ame nageait dans

l'admiration et le plaisir. . . . Mais que mes sens eussent été autrement frappés, que mes sensations eussent été sublimes, célestes. . . . avec quel saint respect je m'en serais approché, si, au lieu d'une vaste nudité qui l'entoure, je l'avais entrevu à travers un bois de cèdres, de mélèzes, de cyprès, d'ifs, de pins et de sapins. . . . En traversant leurs noirs et sombres ombrages, embaumé de leurs parfums, j'aurais senti, avec le doux frémissement de mon immortalité, que j'entrerais dans la demeure d'une puissance tutélaire et immortelle. . . .!!!

Que nos temples, et même nos églises de villages, prendraient d'élévation, s'ils étaient entourés d'arbres. . . . mais surtout d'arbres résineux ; parce que leurs ombrages sont plus noirs, plus sombres, plus silencieux, par conséquent plus augustes ; que les parfums qui s'émanent

de leurs résines , provoquent la volupté des sens qui se condensent religieusement ; que leurs belles formes régulières, la hauteur à laquelle ils s'élancent dans les airs , et leur verdure éternelle , conviennent au caractère de ces édifices , élevés en l'honneur du souverain de l'univers

Voyez , dans ce bois solitaire , combien ce vieux chêne , qui recèle dans une niche , pratiquée par la piété simple ; l'image de la Vierge ou celle d'un esprit tutélaire , reçoit d'hommages et rend de consolations Là , au milieu d'une vaste solitude et de ce calme au loin pénétrant qui place la pensée entre le ciel et la terre , on voit alternativement une femme prosternée , les yeux fixés sur l'image protectrice , demander la conservation d'un époux qui épuise ses forces pour préserver sa pauvre famille de la

cruelle indigence. . . . ou une jeune fille invoquant la Divinité pour conserver bon, sensible et pieux celui avec lequel elle doit, dans le pénible sentier de la vie, courir une commune destinée. . . . ou de petits enfants, couverts de haillons, tombant à genoux sur leurs petits fagots ramassés avec peine, priant Dieu avec leur innocente ferveur, de rendre à la santé leur bonne mère malade de froid, d'inquiétude et de misère. . . ! J'ai vu des chasseurs, acharnés après leur proie, s'arrêter devant ces thermes vénérables, fléchir le genoux, et ne poursuivre leur course qu'après avoir fait leur prière. . . C'est là où la piété est sublime et éloquente, lorsqu'elle n'a pour témoins que Dieu et le vaste silence des bois, dont les échos mêmes n'osent en troubler le calme. . . ! On voit aujourd'hui de ces chênes privés de leur image, ou brû-

lés à moitié par des hommes impies, qui, aveuglés par des passions perverses, croyaient du mérite à détruire ces refuges célestes comme les plus puissantes sources de consolation du malheur et de la vertu : mais ces ruines solitaires, plus illustres que les temples somptueux de nos villes, n'ont pris qu'une empreinte et plus vénérable et plus sacrée.

Là où il se trouve encore une humble chapelle isolée au milieu des bois, elle devient le temple des consolations de tout le canton : un père est-il menacé d'être ravi à sa famille consternée ; une mère approche-t-elle du terme, ou relève-t-elle de ses couches ; un enfant, ce précieux lien d'un bon ménage, est-il malade ; un voyageur est-il en danger ; la piété et l'espérance s'y élancent de toutes les distances : les uns viennent pour remplir le vœu d'une neuvaine : les autres y ar-

rivent avec un ministre modeste , pour assister à une sainte messe , ou déposer sous le porche des religieux tilleuls , l'offrande de leur reconnaissance : et tandis que chacun voit dans son village une église et son patron , il recherche cependant avec ferveur dans les circonstances périlleuses , ces temples solitaires , couverts de lierre et ombragés de vieux chênes , parce que c'est au milieu du silence de la solitude , ou éloigné du tumulte des passions humaines , que s'exerce , avec le plus de force , cette puissance morale qui guide et console le malheur : c'est près cet humble autel , où prosternée devant le maître du monde , que la pieuse pauvreté efface l'éclat de l'opulence et de la dure vanité . . . !

C'est au sein des forêts qui couvraient l'antique France , dont chaque arbre était un autel pour nos pères , que les druides

exercèrent la souveraine puissance du sacerdoce : c'est sous ces imposantes voûtes de verdure, où livrés à la contemplation des merveilles de la nature, que les bardes accompagnaient de leurs harpes sonores et harmonieuses, ces hymnes sublimes, d'une majestueuse simplicité, que ne savent plus égaler nos poètes modernes : alors les rochers, les feuillages, les cavernes et les ruisseaux étaient sensibles et éloquents : ils répétaient en chœurs ces chants religieux qui, en peignant la majesté de la création, louaient le créateur.

Nos premiers cénobites, qui étaient la plupart d'illustres personnages, fatigués des vaines grandeurs de ce monde, choisirent de ces fortunées solitudes pour se soustraire aux misères humaines, et se jeter dans le sein de la Divinité. Ces premiers sages du christianisme, que nous

avons si mal jugés par l'abus de leurs imitateurs, logés, sur le chapiteau d'un rocher aussi vieux que le monde, du sein duquel ils voyaient jaillir une source fraîche et féconde; ombragés de berceaux de chênes, de lauriers et de chèvre-feuilles, planant sur des prairies vastés et magnifiques, saluaient l'aurore du jour avec les concerts mélodieux des oiseaux; et, contemplant dans le ravissement d'un religieux silence toute la splendeur de la nature, leur pensée s'affranchissait des liens terrestres pour se délecter dans l'essence de cette ineffable Providence qui avait créé pour l'homme tant de ravissantes merveilles. . . !

Considérez ce vieux et vénérable guerrier sortant, couvert d'honorables cicatrices, des ruines fumantes de la Palestine; après avoir perdu parents, amis, honneurs, fortune et sa patrie, échanger

sa cuirasse , chargée d'écussons dorés ,
 contre l'humble cilice : il vient planter la
 croix de la patience sur le promontoire
 qui s'avance au loin dans la mer , dont
 les flots solitaires viennent briser leur im-
 puissance à ses pieds étonnés. . . ! Là ,
 assis à l'ombre du cèdre et du palmier ,
 à l'entrée d'une sombre caverne qui de-
 vient sa chapelle et son dernier palais ,
 la face toujours tournée vers l'occident ,
 il contemple encore dans l'admiration ,
 le vaste désert de cette mer qui l'en a
 à jamais séparé. Privé de toutes les
 affections humaines , oublié , abandonné
 de tout l'univers , on le voit , comme un
 autre David , les yeux levés vers le ciel ,
 offrir , aux sons de sa harpe , ses tribu-
 lations au Seigneur ! Est - ce un être
 humain ; est - ce un esprit céleste ?
 Non ; c'est un pieux anachorète , sorti des
 illustres rangs de nos croisés , qui , pro-

sterné devant la croix de son Dieu, jouit déjà de la félicité de son immortelle destinée. . . .

Si l'on considère que nous ne marchons sur cette terre, que comme des êtres passagers ; que la masse des maux augmente ou diminue en raison de nos idées morales ; que d'une grande morale religieuse découlent toutes les vertus bienfaisantes ; qu'elle a le charme d'embellir jusqu'à notre triste départ de ce monde ; que partout où se trouve l'idée de la Divinité, se trouvent aussi les plus douces, les plus puissantes consolations, on sentira vivement le besoin de rendre nos cérémonies religieuses plus augustes ; de drapper et d'embellir nos temples d'une manière imposante ; de brûler l'encens avec profusion ; d'accompagner des cantiques graves et en langue vulgaire, d'une musique bruyante et harmo-

nieuse ; d'avoir un riche son de cloches , dont l'impression est si puissante sur nos sens ; d'ébranler nos ames jusque par le bruit du canon , pour solenniser les grandes fêtes ; enfin de créer des jours d'alégresse religieuse : alors , mais alors seulement , le législateur sera entendu , écouté , beni sur tout le sol de la patrie , et vu avec vénération de la postérité.

C'est par l'appareil de la religion que nos fêtes somptuaires devraient être solennisées , et nos lois proclamées , pour prendre aux yeux du peuple un caractère sacré ; mais il faudrait qu'avant de traverser le sanctuaire de la Divinité , qu'elles ne fussent qu'humaines , généreuses et simples , enfin calquées sur les lois immuables de l'univers. Le peuple d'Israël , qui n'a voulu recevoir les siennes que de Dieu seul , par l'organe de Moïse , qui était un grand législateur , les res-

pecte et les suit religieusement depuis trois mille ans. C'est du *Sérapéon* d'Égypte que sortit cette loi courageuse et menaçante qui, soumettant au jugement du peuple toutes les actions des rois après leur trépas, les forçait à être vertueux, s'ils ne voulaient être flétris dans leur mémoire. Lycurgue ne put faire admettre et respecter sa législation sévère, qui fit pendant huit cents ans la gloire et le bonheur des Spartiates, qu'avec le secours de l'esprit sacré de l'oracle de Delphes. Solon négligea cette puissance morale, et Athènes devint un volcan politique. C'est également du haut du capitolin, au nom de Jupiter Capitolin, que furent proclamées ces premières lois romaines qui constituèrent le plus grand peuple de la terre.

TABLE DES CHAPITRES

POUR LE PREMIER VOLUME.

CHAP. I. *Considérations générales sur l'influence que les forêts exercent sur l'augmentation ou la diminution des eaux vaporisées, le refroidissement ou le desséchement de la terre, l'altération des températures et des saisons,*

Pag. 9

CHAP. II. *Tableau des tristes effets qui sont résultés des déboisements en Asie, en Afrique, de ceux qui sont déjà apparents en Europe, et qui menacent, avec la génération présente, encore plus cruellement la postérité.* 43

CHAP. III. *Considérations sur la struc-*

ture physique et la position géographique de la France , relativement à l'empire destructeur qu'exercent sur elle les vents de l'ouest , et la protection qu'elle peut rechercher dans la plantation des montagnes contre leurs effets funestes. Pag. 77.

CHAP. IV. *Arbres dont le port , la durée , l'élevation et l'utilité générale , conviennent le mieux à nos plantations montagneuses et forestières.* 129

CHAP. V. *Plantation des grandes routes considérées comme monuments publics ; arbres fructueux dont l'intérêt public commande de les orner.* 201

CHAP. VI. *Chemins champêtres ou routes pastorales ; précieux avantages qui peuvent résulter pour les campagnes dans leur plantation en arbres fruitiers ; choix de ces arbres.* 247.

CHAP. VII. *Sur la nécessité d'abriter les campagnes cultivées , et les moyens de leur rendre tous les principes de fécondité par des plantations fructueuses et raisonnées.* Pag. 307.

CHAP. VIII. *Sur le caractère et la grandeur des monuments religieux.* 345
